Ivan Tourguéniev

Fumée

Éditions Sillage

ISBN : 2-916266-39-8

Conception graphique : Laëtitia Loas.

Éditions Sillage
90, rue Cambronne
75015 Paris
http://www.editions-sillage.com

Note sur la traduction

La première traduction de *Fumée* parut entre juillet et octobre 1867, en trois livraisons, dans *Le Correspondant*. Elle était l'œuvre du prince Augustin Golitsyne, Russe francisé et catholique, très proche des milieux jésuites et par ailleurs actionnaire du journal. Il n'avait qu'une connaissance approximative du français, et souhaitait supprimer des passages qu'il trouvait osés. Tourguéniev avait obtenu de lui que Prosper Mérimée relise de près sa traduction, afin de restituer les passages manquants, de corriger les contresens, les erreurs et les fautes de syntaxe – la correspondance des deux écrivains témoigne d'une lutte menée pied à pied.

Le prince Golitsyne ne tint pour finir presque aucun compte de leurs avis. Le 23 septembre, Mérimée écrivait à l'une de ses proches, Mme de Montijo : « Je passe mon temps ici à corriger les épreuves d'un roman de mon ami Tourguéneff, qu'a traduit un prince Galitzine pour *Le Correspondant*. Vous savez que c'est un journal ultra-catholique. Le prince Galitzine supprime les passages un peu scabreux et moi je les rétablis. Je ne sais à qui de nous deux restera la victoire, mais j'espère bien scandaliser les douairières qui lisent *Le Correspondant*. »

Les corrections de Tourguéniev et de Mérimée ne furent intégrées au texte qu'en mars 1868, lors de la

publication en volume de *Fumée* par l'éditeur Hetzel, sans mention de traducteur. Le prince Golitsyne refusa que son nom soit associé à la publication d'une version non tronquée.

C'est la traduction Hetzel, légèrement remaniée, que nous reproduisons ici.

Repères chronologiques

1818 : Le 19 novembre, naissance à Orel d'Ivan Tourguéniev, deuxième fils d'un aristocrate peu fortuné, Serge Nikolaïevitch, et de Barbe Pétrovna, propriétaire d'un très vaste domaine, sensiblement plus âgée que son mari.

1821 : La famille s'installe au village de Spasskoïé, sur le domaine maternel. Au cours des deux années suivantes, grand voyage en Europe. L'enfance de Tourguéniev n'est peut-être pas très heureuse : ses parents ne s'entendent guère et sa mère se comporte en tyran avec ses enfants ou ses serfs.

1833 : L'été, en villégiature, Tourguéniev tombe amoureux d'une voisine, qui devient la maîtresse de son père – cet épisode inspirera la nouvelle *Premier amour*.

1833 : En octobre, il entre à l'Université de Moscou pour y étudier la philologie.

1834 : Automne-hiver : il rédige un poème imité de *Manfred*. Le 11 novembre, mort de son père.

1835 : Tourguéniev entre à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il suit un cours d'histoire donné par Gogol.

1838 : En mai, il prend la mer pour Stettin, accompagné de Porphyre Timoféïévitch. Ce dernier, qu'il considère comme son secrétaire et son ami, est un serf, fils naturel de son père. Il arrive à Berlin où il étudie la

philosophie hégélienne. Il publie une nouvelle dans le *Contemporain*.

1839 : Il a une liaison avec Mme Tiouttchev, mère de quatre enfants, qui meurt au printemps. Il rend visite à sa mère à l'automne et passe la fin de l'année à Saint-Pétersbourg.

1840 : Voyage en Italie puis retour à Berlin où il se lie avec Michel Bakounine.

1841 : Après la fin de son second semestre à l'Université de Berlin, il revient à Spasskoïé mais se querelle fréquemment avec sa mère qui refuse d'émanciper Porphyre Timoféïévitch. Il devient l'amant d'Avdotia Ivanov, couturière de sa mère. Cette dernière finit par la chasser. En octobre, il séjourne chez les Bakounine, près de Moscou, et s'éprend de Tatiana, la sœur de Michel.

1842 : Relations platoniques et tumultueuses avec Tatiana Bakounine. En avril, à Saint-Pétersbourg, il prépare sa maîtrise de philosophie. En mai, Avdotia Ivanov accouche d'une fille, Pélagie. En juillet, renonçant à sa maîtrise, il passe l'été à Berlin.

1843 : En avril, parution de *Paracha*, long poème narratif. En août, rupture avec Tatiana Bakounine. Au mois de novembre, il fait la connaissance de Louis Viardot. Ils traduiront ensemble plusieurs œuvres de Tourguéniev. Il s'éprend de Pauline, la femme de Viardot, célèbre cantatrice et sœur de la Malibran.

1844 : Tourguéniev occupe un poste au ministère de l'Intérieur. Publication d'*André Kolossov* dans *Le Contemporain*.

1845 : Ayant démissionné du Ministère, il gagne la France et séjourne à Courtavenel (Seine-et-Marne), dans

le château des Viardot. En novembre, de retour à Saint-Pétersbourg, il rencontre Dostoïevski.

1846 : Travaille avec ardeur et publie en revue poèmes, nouvelles, comptes-rendus et traductions. Il entame une correspondance avec Pauline Viardot.

1847-1849 : Il est de retour à Paris auprès de Pauline Viardot. On lui présente Sand, Mérimée, Musset, Chopin et Gounod. En février 1848, il assiste à la chute de Louis-Philippe. En juin, il devient l'amant de Pauline Viardot. Sa mère cesse de lui envoyer de l'argent. Il écrit et travaille davantage, publiant des poèmes, des chroniques, des comptes-rendus.

1850 : Il termine le *Journal d'un homme de trop*. En juin, après trois ans d'absence, il est de retour en Russie, au chevet de sa mère malade, et se brouille avec elle. Il retrouve sa fille Pélagie, à laquelle il n'avait jamais accordé d'attention. Il l'appelle désormais Pauline et la confie à Pauline Viardot, qui l'élèvera avec ses enfants. En novembre, mort de sa mère ; l'auteur est, au moins pour un temps, à l'abri de difficultés financières.

1851 : Vie mondaine active à Moscou et Saint-Pétersbourg. Liaison avec une servante de ses cousins, qu'il rachète et libère.

1852 : En mars, mort de Gogol. L'article nécrologique qu'il rédige est jugé trop subversif. L'auteur est envoyé en exil sur ses terres. En août paraît avec grand succès le recueil *Mémoires d'un chasseur*, qui contient des descriptions de la très dure condition des serfs.

1853 : En avril, séjour clandestin à Moscou, où il retrouve Pauline Viardot. Leur correspondance cesse après cette rencontre. Il se lance dans un grand roman,

Deux générations, dont il détruira le manuscrit quatre ans plus tard. En décembre, il est autorisé à gagner Moscou et Saint-Pétersbourg.

1854 : Au printemps, brève idylle avec la fille de son cousin, Olga, qui inspirera le personnage de Tatiana dans *Fumée*. Il publie *Moumou*, portrait inspiré de sa mère, dans le *Contemporain*. L'année suivante paraît sa pièce *Un mois à la campagne*. Il héberge le jeune Léon Tolstoï, qu'il contribue à lancer.

1856 : Publication de *Roudine* dans le *Contemporain*. Première brouille avec Tolstoï. En juin, autorisé à gagner l'étranger, il se rend en France auprès des Viardot et rencontre Hugo, Lamartine et Leconte de Lisle. Après deux mois idylliques, Pauline Viardot lui annonce une autre liaison. Ils rompent pour six ans.

1857 : Souffrant moralement et physiquement, Tourguéniev détruit en février tous ses travaux en cours. À Londres, il rencontre Carlyle, Thackeray et Disraëli. En octobre, il gagne l'Italie où il termine son roman *Nid de gentilhomme*.

1858 : Son état de santé s'améliore. Il retourne à Saint-Pétersbourg. Ses relations se détériorent à nouveau avec Tolstoï, qui lui reproche ses opinions progressistes.

1859-1860 : Vie nomade entre l'Europe et la Russie. Tourguéniev, qui publie *Premier amour* et commence à travailler à *Pères et fils*, est au sommet de sa carrière. Rupture avec le *Contemporain* qui, devenu la tribune des jeunes radicaux, lui est hostile.

1861 : En février, abolition du servage. Retourne en Russie pour l'été, puis revient à Paris. Une nouvelle dispute avec Tolstoï manque de se terminer par un duel.

1862 : En janvier, réconciliation avec Tolstoï, suivie d'une amitié distante. À Londres, il retrouve Bakounine, évadé de Sibérie, auquel il fournit une aide financière. La publication de *Pères et fils*, en mars, lui attire des réactions hostiles de la part des étudiants russes et de la critique progressiste ; Dostoïevski est enthousiaste.

1863 : Ses sympathies politiques lui valent d'être impliqué en Russie dans le procès des « trente-deux ». Il est notamment compromis par l'aide qu'il a apportée à Bakounine, mais sera mis hors de cause l'année suivante. Il rompt en revanche avec Bakounine, Herzen et leur entourage. Les controverses qui l'opposent à eux inspireront une part importante de *Fumée*, des discours de Potouguine à la description du cercle de Goubariov.

1864 : Il rejoint les Viardot à Baden-Baden.

1865 : Problèmes financiers consécutifs à la constitution de la dot de sa fille, à la construction d'une maison à Baden et à la mauvaise gestion par son oncle du domaine de Spasskoïé. En novembre, il entame la rédaction de *Fumée*, qui l'occupe pendant plus d'un an.

1867 : La parution de *Fumée* lui aliène les milieux religieux et patriotes, mais aussi slavophiles ou révolutionnaires... L'auteur a alors perdu beaucoup de son audience en Russie. Brouille définitive avec Dostoïevski.

1868 : Travaille à des *Souvenirs littéraires* et compose des opérettes avec Pauline Viardot.

1870 : La guerre éclate entre la France et la Prusse. Tourguéniev suit les Viardot à Londres.

1871 : Il s'installe avec les Viardot à Paris, où il se lie avec Zola, les Goncourt et Flaubert, qui devient son ami intime.

1874 : Publication de *Terres vierges*, son dernier grand roman, qui est un échec en Russie : on lui reproche d'avoir perdu le contact avec la réalité du pays. Traduit en huit langues, ce roman connaît un immense succès dans le reste de l'Europe.

1875 : Malgré une quasi ruine, Tourguéniev achète avec Louis Viardot une villa à Bougival. Il rencontre Henry James, qui l'admire.

1878 : Rédaction de poèmes en prose qui ne paraîtront qu'à titre posthume.

1879 : À l'occasion d'un séjour en Russie, il est salué par de jeunes écrivains et ovationné après la représentation d'une de ses pièces. Il s'éprend de la jeune actrice Marie Savine. En mai 1880, l'annonce de la mort de Flaubert lui cause un chagrin très vif. En juillet, il est de retour à Bougival.

1881 : Au printemps, il séjourne une dernière fois en Russie.

1882 : Il commence à souffrir d'un cancer de la moelle épinière. Les Viardot sont auprès de lui durant le développement de sa maladie.

1883 : Le 5 mai, décès de Louis Viardot. Le 3 septembre, Tourguéniev, veillé par Pauline Viardot, s'éteint à Bougival. Le 9 octobre, ses obsèques à Saint-Pétersbourg rassemblent une foule considérable, en dépit de l'opposition des autorités.

Bibliographie

Fumée parut en avril 1867 dans le numéro 3 de la revue *Le Messager russe*. Des coupes y avaient été pratiquées, la plupart des personnages étant inspirés par des figures en vue. (C'est notamment le cas pour le personnage d'Irène, pour le général Ratmirov et son entourage, pour Goubariov et ses admirateurs.)

Fumée parut pour la première fois en volume en novembre 1867, aux éditions Salaïev, à Moscou, dans sa version intégrale.

Traductions de *Fumée*

Fumée, trad. par A. Golitsyne, revue par Prosper Mérimée et l'auteur, Paris, Hetzel, 1868 (rééd. Paris, Stock, 1986).

Fumée, trad. par Édith Scherrer, in *Romans et nouvelles complets*, vol. II (voir *infra*).

Œuvres en russe

Polnoe sobranie socinenij i pisem, 30 vol., *Socinenija*, 12 vol., *Pis'ma*, 18 vol., Moscou, Académie des Sciences de Russie, 1978-2000.

Œuvres en français

Nouveaux poèmes en prose, trad. Charles Salomon, Paris, Schiffrin, 1930.

Poèmes en prose, trad. Charles Salomon, in *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, Gap, 1931 ; rééd. Paris, Didier, 1946.

Théâtre complet, trad. Georges Daniel, Paris, L'Arche, 2 vol., 1964.

Romans et nouvelles complets, trad. Françoise Flamant, Henri Mongault et Édith Scherrer, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 3 vol., 1981-1986.

Correspondance

Lettres à Madame Viardot, trad. par Ely Halpérine-Kaminsky, Paris, Fasquelle, 1907.

Lettres inédites à Pauline Viardot et à sa famille, Henri Granjard et Alexandre Zviguilsky (éd.), Lausanne, L'Âge d'homme, 1972.

Nouvelle Correspondance inédite, A. Zviguilsky (éd.), 2 vol., Paris, Librairie des cinq continents, 1971-1972.

Gustave FLAUBERT, Ivan TOURGUÉNIEV, *Correspondance*, Paris, Flammarion, 1989.

Ouvrages critiques

SEELEY Frank Friedeberg, *Turgenev : A Reading of his Fiction*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

COSTLOW Jane Tussey, *Worlds within Worlds : the Novels of Ivan Turgenev*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

NABOKOV Vladimir, « Tourguéniev », in *Littératures II*, Paris, Fayard, 1985.

SCHAPIRO Leonard, *Turgenev, His Life and Times*, Oxford, Oxford University Press, 1978.

GRANJARD Henri, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques et sociaux de son temps*, Paris, Institut d'études slaves de l'Université de Paris, 1954.

PARTURIER Maurice, *Une amitié littéraire, Prosper Mérimée et Tourguéniev*, Paris, Hachette, 1952.

BOURGET Paul, « Tourguéniev », in *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Lemerre, 1886 ; rééd. in *Essais de psychologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 1993.

DE VOGÜÉ Eugène-Melchior, *Le Roman russe*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886 ; rééd. Lausanne, L'Âge d'homme, 1971.

À signaler également, les *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran*, Paris, Association des amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran, premier volume publié en 1977.

Fumée

I

Il y avait foule, le 10 août 1862, à quatre heures, devant la célèbre *Conversation** [1] de Baden-Baden. Le temps était délicieux : les arbres verts, les blanches maisons de cette ville coquette, les montagnes qui l'entouraient, tout respirait un air de fête et s'épanouissait aux rayons d'un soleil éclatant ; tout souriait, et un reflet de ce sourire indécis et charmant errait sur les visages, vieux et jeunes, laids et avenants. Même les figures fardées des lorettes parisiennes ne parvenaient pas à détruire cette impression d'allégresse générale ; les rubans bigarrés, les plumes, l'or et l'acier scintillant sur les chapeaux et les voiles, rappelaient au regard l'éclat animé et le léger frémissement de fleurs printanières et d'ailes diaprées ; mais les notes criardes de leur jargon français n'avaient rien de commun avec le ramage des oiseaux.

Tout d'ailleurs marchait comme à l'ordinaire. L'orchestre du pavillon exécutait tantôt un pot-pourri de la *Traviata*, tantôt une valse de Strauss, ou « Dites-le-lui », une romance russe instrumentée par l'obligeant chef d'orchestre. Dans les salles de jeu, autour des tapis verts, se

---

* Les mots ou expressions composés en italiques et suivis d'une astérisque sont en français dans le texte.

1. Ou *Conversationshaus*. Il s'agit du casino de Baden-Baden.

pressaient les mêmes figures avec cette même expression, stupide, rapace, consternée, presque féroce, cette mine de voleur que la fièvre du jeu imprime aux traits les plus aristocratiques ; vous retrouviez l'habituel gros propriétaire, obèse, habillé avec le plus élégant mauvais goût, inutilement et convulsivement agité (comme l'était feu son père quand il rossait ses paysans), les yeux hors de leur orbite, la moitié du corps sur la table sans faire attention aux froids sourires des croupiers, qui semait des louis d'or aux quatre coins de la table au moment où ceux-ci criaient : « *Rien ne va plus* !* » et se privait par là de toute possibilité de gain, quelle que fût sa chance – ce qui ne l'empêchait pas le soir de répéter, avec la plus sympathique indignation, les propos du prince Coco, un des célèbres chefs de l'opposition aristocratique, de ce prince Coco qui, à Paris, dans le salon de la princesse Mathilde, en présence de l'empereur, avait dit si joliment : « *Madame, le principe de la propriété est profondément ébranlé en Russie**. » Comme d'habitude, nos compatriotes des deux sexes s'étaient réunis à *l'Arbre russe**. Ils s'approchaient avec dignité, avec nonchalance, s'abordaient avec orgueil, grâce et désinvolture, ainsi qu'il sied à des êtres placés au suprême degré de l'échelle sociale. Mais une fois assis, ils ne savaient plus de quoi s'entretenir et tuaient le temps, soit à échanger des futilités, soit à rire des vieilles saillies très peu élégantes et tout à fait plates d'un ancien littérateur de Paris, bouffon et bavard, qui portait une misérable barbiche à son menton et de vilains souliers à ses pieds plats. Il n'y avait pas de fadaises tirées des vieux almanachs, du *Charivari* et du *Tintamarre* que ce pitre ne fît avaler à *ces princes russes**, et *ces princes russes** éclataient d'un rire reconnaissant, admettant involontairement la supériorité du génie étranger, comme

leur complète impuissance à inventer quelque chose de récréatif. Cependant, il y avait là presque toute la *fine fleur** de notre société, « toute l'aristocratie et les modèles de la mode[1] ». C'était le comte X., notre incomparable dilettante, profonde nature musicale, qui dit si divinement les romances, quoiqu'il ne puisse pas déchiffrer autrement qu'avec un doigt et que son chant évoque celui d'un mauvais bohémien ou celui d'un coiffeur parisien, habitué de l'opéra-comique. C'était notre irrésistible baron Z., apte à tout : littérateur et administrateur, orateur et helléniste. C'était le prince Y., ami du peuple et de la religion qui, durant l'heureuse époque de la ferme de l'eau-de-vie, s'était fait une fortune colossale en en fabriquant avec de la belladone. C'était le brillant général O. O., qui avait vaincu quelqu'un, soumis quelque chose, et ne savait pourtant que devenir ni comment se présenter. C'était R. R., amusant bonhomme, qui se croyait très malade et très spirituel, quoique vigoureux comme un bœuf et bête comme une bûche ; il restait seul fidèle aux traditions de l'époque du *Héros de notre temps*[2] et de la comtesse Vorotynski : il avait conservé sa façon de marcher en se balançant sur les talons, *le culte de la pose** (il est hélas impossible de dire cela en russe), une lenteur affectée dans les gestes, une expression

---

1. Citation approximative d'*Eugène Onéguine*, roman en vers d'Alexandre Sergueïevitch Pouchkine (1799-1837), écrit entre 1825 et 1832.
2. Roman de Mikhaïl Iourievitch Lermontov (1814-1841), paru en 1840. Il s'agit de l'une des œuvres les plus marquantes de la littérature russe du XIXe siècle.

de morgue somnolente sur son visage immobile et comme offensé, l'habitude de couper la parole à ses interlocuteurs en bâillant, de rire du nez, d'examiner attentivement ses doigts et ses ongles, de ramener subitement son chapeau de la nuque aux sourcils et vice versa. Là se trouvaient également des hommes d'État, des diplomates, portant des noms célèbres en Europe, gens de conseil et de raison, s'imaginant que la bulle d'or a été publiée par le pape, et que le *poor-tax* est un impôt sur les pauvres. Il y avait enfin d'ardents, quoique timides adorateurs des camélias, jeunes lions aux cheveux très scrupuleusement séparés en deux jusqu'à la nuque, de magnifiques favoris pendant jusqu'aux épaules, ne portant rien sur eux qui ne vînt de Londres. Rien ne leur manquait, semble-t-il, pour rivaliser avec le fameux bouffon de Paris, et pourtant nos dames les négligeaient. La comtesse Ch., elle-même, l'arbitre des élégances et du *grand genre**, surnommée par de mauvaises langues la « Reine des guêpes » et « Méduse en bonnet », préférait, en l'absence du bouffon, distinguer les Italiens, les Moldaves, les *spirites** américains, les fins secrétaires des ambassades étrangères, ou bien les jeunes barons allemands à figure d'usuriers doucereux, qui papillonnaient autour d'elle. À l'entour de cet astre gravitaient : la princesse *Babette**, la même dans les bras de laquelle expira Chopin (on compte en Europe environ mille dames qui eurent cet honneur) ; la princesse *Annette**, à laquelle nul n'aurait pu résister, si l'odeur du chou perçant à travers celle de l'ambre n'avait révélé en elle la grosse blanchisseuse de village ; la peu chanceuse princesse *Pachette**, dont le mari venait d'être promu à un poste de gouverneur de province, et tout à coup, *Dieu sait pourquoi**, avait roué de coups le maire de sa ville et emporté

vingt mille roubles appartenant à la couronne ; enfin la turbulente mademoiselle *Lili** et la larmoyante mademoiselle *Zozo** ; toutes, elles abandonnaient leurs compatriotes et n'avaient pour eux que des rigueurs. Laissons de côté, nous aussi, toutes ces ravissantes dames, éloignons-nous du célèbre *Arbre russe*, à l'ombre duquel s'étalent des toilettes si coûteuses, mais où le mauvais goût prédomine, et Dieu veuille alléger l'ennui qui les ronge !

II

À quelques pas de l'*Arbre russe* était assis devant une petite table du café Weber un homme d'une trentaine d'années, de stature moyenne, maigre, basané, ayant des traits agréables en même temps que virils. Les deux mains appuyées sur sa canne, il était tranquille comme un homme auquel il ne vient pas à l'idée que quelqu'un puisse le remarquer ou s'occuper de lui. Ses grands yeux bruns et expressifs parcouraient lentement ce qui l'entourait ; tantôt le soleil les faisait cligner un peu, tantôt ils suivaient quelque figure excentrique qui passait devant lui, et alors un sourire rapide, presque enfantin, effleurait ses lèvres surmontées d'une fine moustache. Il portait un paletot de façon allemande ; un feutre gris cachait la moitié de son large front. Au premier coup d'œil, il vous faisait l'impression d'un honnête et actif jeune homme, n'ayant pas de lui-même une trop mauvaise opinion, comme il y en a beaucoup en ce monde. Il semblait se reposer après de longs travaux et prendre d'autant plus de plaisir au tableau qu'il avait sous les yeux que ses pensées habituelles se mouvaient dans un

monde très différent de ce qui l'entourait en ce moment. Il était Russe ; on l'appelait Grégoire Mikhaïlovitch Litvinov.

Il nous faut faire connaissance avec lui et, par conséquent, raconter brièvement son passé, d'ailleurs fort ordinaire.

Fils d'un petit employé appartenant à la caste marchande, il fut élevé dans un village. Sa mère était d'extraction noble, bonne, exaltée et ne manquait pas d'énergie ; plus jeune de vingt ans que son mari, elle acheva selon ses forces d'en faire l'éducation, le tira de l'univers des ronds-de-cuir, calma et adoucit son caractère rude et brutal. Grâce à elle, il commença à s'habiller proprement, à se tenir de façon convenable, à ne plus jurer, à estimer la science et les gens instruits, quoique, bien entendu, il ne s'avisât jamais d'ouvrir un livre. Il était même parvenu à marcher moins vite et à s'entretenir d'une voix dolente de sujets élevés, ce qui ne lui avait pas coûté peu de peine. Parfois le naturel reprenait le dessus, et il marmottait entre ses dents, quand on l'impatientait : « Ah ! Je te casserais bien la figure ! » Mais il ajoutait aussitôt à voix haute : « Oui, sans doute… c'est une question à considérer. » La mère de Litvinov avait mis sa maison sur un pied européen ; elle ne tutoyait pas ses domestiques et ne permettait pas qu'on mangeât gloutonnement à sa table. Quant à sa terre, ni elle, ni son mari n'avaient jamais su l'administrer : elle était fort négligée, mais très étendue, contenant des prairies, des bois, un lac sur le bord duquel il y avait naguère une fabrique, créée par un seigneur plus zélé qu'expérimenté, florissante entre les mains d'un rusé marchand, et tombée en décadence après avoir passé dans celles d'un honnête entrepreneur allemand. Madame Litvinov se contentait de ne pas se

ruiner et de ne pas faire de dettes. Malheureusement, elle n'avait pas de santé et mourut d'étisie l'année même de l'entrée de son fils à l'université de Moscou. Des circonstances que le lecteur apprendra par la suite empêchèrent Grégoire Litvinov d'achever ses études ; il rentra dans sa province, où il végéta quelque temps sans occupations, sans relations, presque sans connaissances. Il avait trouvé peu de bienveillance parmi les gentilshommes de son district, beaucoup moins pénétrés de la théorie occidentale des maux qu'entraîne l'absentéisme, que de la vérité de notre vieux proverbe oriental : « Rien n'est plus près de ton corps que ta chemise ». Ce sont ces gentilhommes qui le firent enrôler de force parmi les milices de volontaires patriotes, en 1855[1]. Litvinov faillit périr du typhus en Crimée, où, sans apercevoir un seul « allié », il demeura six mois dans une hutte de terre au bord de la mer Putride[2] ; il remplit ensuite une des charges électives de sa province, avec les désagréments habituels en pareil cas et, à force de vivre à la campagne, il se prit de passion pour l'agriculture. Il comprit que la terre de sa mère, administrée sans intelligence par son vieux père, ne donnait pas la dixième partie de ce qu'elle pouvait rendre dans des mains habiles ; mais il comprit en même temps que l'expérience lui manquait, et, pour l'acquérir, il voyagea afin d'étudier sérieusement agronomie et technologie. Il passa près de quatre ans dans le

---

1. Le contexte est celui de la Guerre de Crimée (1853-1856), qui opposa la Russie à une coalition formée par la France, la Grande-Bretagne, la Turquie et le Royaume de Sardaigne.
2. Ancien golfe de la mer d'Azov.

Mecklembourg, en Silésie, à Carlsruhe ; il visita la Belgique et l'Angleterre, travailla consciencieusement et acquit des connaissances. Cela ne lui fut pas aisé, mais il tint à soutenir l'épreuve jusqu'à son terme. À présent, sûr de lui-même, de son avenir, du bien qu'il pouvait faire à ses concitoyens et qui sait ? peut-être même à toute la Russie, il s'apprêtait à rentrer dans son héritage, où ne cessait de le rappeler son père, complètement désorienté par l'émancipation des serfs[1] et toutes les mesures qui en découlaient. Mais pourquoi donc s'arrêter à Baden ?

Il était à Baden parce qu'il y attendait d'un jour à l'autre sa cousine et fiancée Tatiana Pétrovna Chestov. Il la connaissait presque depuis son enfance, et avait passé avec elle l'été dernier à Dresde, où elle s'était établie avec sa tante. Il aimait sincèrement, il estimait profondément sa jeune parente. Sur le point de terminer d'obscurs travaux préparatoires, s'apprêtant à commencer une nouvelle carrière, il lui avait offert de lier sa vie à la sienne, *for better for worse*, comme disent les Anglais. Elle y consentit, et il se dépêcha de retourner prendre à Carlsruhe ses livres et ses papiers. Mais pourquoi, me direz-vous encore, était-il à Baden ?

Parce que la tante de Tatiana, Capitoline Markovna Chestov, vieille fille de cinquante-cinq ans, originale, presque ridicule, mais bonne et dévouée jusqu'à l'abnégation,

---

1. Tourguéniev écrivit *Fumée* peu de temps après l'abolition du servage, qui n'eut lieu qu'en 1861 en Russie. Au moment de l'abolition, plus du tiers de la population russe était composée de serfs.

*esprit fort** (elle lisait Strauss[1], mais en cachette de sa nièce) et démocrate, ennemie jurée du grand monde, n'avait pu résister à la tentation de jeter, au moins une fois, un regard sur cette aristocratie qu'elle haïssait, dans un lieu aussi élégant que Baden. Capitoline Markovna ne portait jamais de crinoline, ses cheveux blancs étaient coupés en rond, mais le luxe et l'éclat la troublaient secrètement. Il lui serait bien doux d'exprimer hautement le mépris que lui inspiraient toutes ces vanités. Comment ne pas satisfaire cette excellente vieille dame ?

Litvinov était très calme, et regardait autour de lui avec une grande assurance. Sa vie lui apparaissait désormais sans obstacles, sa destinée était tracée, et il était aussi joyeux que fier de cette destinée, qu'il considérait comme l'œuvre de ses propres mains.

III

« Bah ! bah ! bah ! le voilà ! » s'écria tout à coup à son oreille une voix glapissante, tandis qu'une lourde main s'appesantissait sur son épaule. Il leva la tête et reconnut l'une de ses rares relations moscovites, un certain Bambaïev, brave homme parfaitement nul. Déjà sur le retour, celui-ci avait des joues et un nez mous comme s'ils avaient été

---

1. David Friedrich Strauss (1808-1874), philosophe allemand, auteur d'une *Vie de Jésus* qui marqua son époque. Strauss s'y livre à une analyse critique des Évangiles, mettant en doute leur entière véracité.

cuits, des cheveux gras et ébouriffés, un corps épais et flasque. Toujours sans le sou, perpétuellement enthousiaste, Rostislav Bambaïev parcourait sans but, mais non sans bruit, la vaste surface de notre patiente mère la terre.

« Voilà ce qui s'appelle une rencontre », répéta-t-il, écarquillant ses yeux bouffis et avançant ses grosses lèvres, au-dessus desquelles se hérissaient de misérables petites moustaches teintes. « Voilà ce que c'est que Baden ! Tous viennent s'y fourrer comme des cafards derrière un poêle ! Qu'est-ce qui t'amène ici ? » Bambaïev tutoyait l'univers entier.

– Il y a quatre jours que j'y suis.

– Et d'où viens-tu ?

– Qu'est-ce que cela te fait ?

– Qu'est-ce que cela me fait ! Tu ne sais peut-être pas qui d'autre est ici ? Goubariov ! Lui-même ! En personne ! Il nous est arrivé hier de Heidelberg. Tu le connais sûrement ?

– J'ai entendu parler de lui.

– Nous allons te traîner chez lui à l'instant. Ne pas connaître un tel homme ! Voilà précisément Vorochilov. Tu ne le connais peut-être pas non plus ? J'ai l'honneur de vous présenter l'un à l'autre. Vous êtes tous deux des savants ! Celui-ci est même un phénix ! Embrassez-vous !

En disant ces mots, Bambaïev se tourna vers un beau jeune homme au visage frais et rose, mais déjà sérieux. Litvinov se leva et, bien entendu, se dispensa d'embrasser le « phénix » qui, à juger par la gravité de son air, paraissait médiocrement heureux de cette rencontre imprévue.

– J'ai dit un « phénix » et je ne démords pas de cette expression, continua Bambaïev. Passez au collège X. de

Pétersbourg, regardez le tableau d'honneur ! Quel nom apparaît à la première ligne ? Celui de Siméon Iakovliévitch Vorochilov ! Mais Goubariov, Goubariov !... Il nous faut, mes amis, aller chez lui à l'instant ! Je révère cet homme, et je ne suis pas le seul... Tous, tous l'admirent éperdument. Il prépare actuellement un ouvrage...

– De quoi parle-t-il, cet ouvrage ? demanda Litvinov.

– De tout, mon ami. C'est un ouvrage dans le genre de Buckle[1], mais plus profond. Tout y sera résolu et amené à l'évidence.

– Tu l'as donc lu ?

– Non, je ne l'ai pas lu, c'est même un mystère qu'il ne convient pas d'ébruiter, mais on peut tout attendre de Goubariov, tout ! – Ici Bambaïev poussa un soupir et se croisa les bras. – Que serait-ce, grand Dieu ! s'il y avait seulement deux ou trois têtes comme celle-là en Russie ? Vois-tu, Grégoire Mikhaïlovitch, quelles que fussent tes occupations en ces derniers temps, et j'ignore de quoi tu t'occupes en général, quelles que soient tes convictions, dont je n'ai pas non plus la moindre idée, tu auras beaucoup à apprendre auprès de Goubariov. Par malheur, il n'est pas ici pour longtemps. Il faudra en profiter ; allons chez lui. En avant ! en avant !

Sur ces entrefaites passa un élégant avec des cheveux roux frisés et un chapeau orné d'un petit ruban bleu ciel, qui lorgna Bambaïev avec un sourire venimeux. Litvinov en eut du dépit.

---

1. Henry Thomas Buckle (1822-1862). Historien anglais apprécié des cercles progressistes russes.

– Pourquoi t'échauffes-tu tant ? répliqua-t-il enfin. On dirait que tu cries après des chiens qui ont perdu leur piste. Je n'ai pas encore déjeuné.

– Si ce n'est que cela, nous pouvons déjeuner chez Weber. À trois... ce sera délicieux. Tu as de l'argent pour payer ma part ? ajouta-t-il à demi-voix.

– J'en ai, mais en vérité, je ne sais...

– Allons, je t'en prie, tu me remercieras et lui sera ravi. Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup Bambaïev, c'est bien le final d'*Hernani* qu'ils jouent. Quelles délices ! *A som... mo Carlo...* Quel homme je suis, me voici en larmes ! Allons, Siméon Iakovliévitch, marchons !

Vorochilov, qui continuait à se tenir immobile, restait silencieux. Il fronça le sourcil, baissa les yeux avec dignité, marmotta quelque chose entre ses dents, mais ne refusa point l'arrangement, et Litvinov prit également le parti de se résigner. Bambaïev passa son bras sous le sien, mais avant de se diriger vers le café fit un signe à Isabelle, la célèbre fleuriste du Jockey-Club ; il avait fantaisie d'un bouquet. L'aristocratique fleuriste se garda bien de bouger : pour quelle raison se serait-elle approchée d'un monsieur non ganté, affublé d'une veste pelucheuse, d'une ridicule cravate et de bottes éculées ? Vorochilov lui fit à son tour un signe. Elle daigna s'avancer ; il choisit dans sa corbeille un petit bouquet de violettes et lui jeta un florin. Il s'imaginait la surprendre par sa générosité, mais les sourcils d'Isabelle ne bougèrent même pas et, lorsqu'il lui eut tourné le dos, ses lèvres se contractèrent avec ironie. Vorochilov était habillé élégamment, voire avec recherche ; pourtant l'œil exercé de la Parisienne avait immédiatement remarqué, dans sa

toilette, sa tournure et sa démarche qui rappelaient encore le pas militaire, l'absence de véritable chic.

Après s'être installés dans la salle principale de chez Weber et avoir commandé leur dîner, nos amis se mirent à causer. Bambaïev revint avec beaucoup de chaleur, criant et gesticulant, sur l'immense mérite de Goubariov ; cependant, il se tut bientôt et se contenta de soupirer, en avalant un verre après l'autre. Vorochilov buvait et mangeait peu, il semblait avoir peu d'appétit ; ayant questionné Litvinov sur ses occupations, il se mit à énoncer lui-même ses opinions personnelles, moins sur ses occupations que sur diverses « questions ». Tout à coup, il s'anima et se mit à parler très vite, avec force gestes, énergique mais incohérent, appuyant sur chaque syllabe comme un cadet sûr de son thème aux examens de sortie. Plus il avançait, plus il devenait éloquent et incisif. Personne, il est vrai, ne l'interrompait : il semblait lire une dissertation ou une leçon. Les noms des savants contemporains, les dates précises de leur naissance et de leur décès, les titres des plus récentes brochures, des noms surtout, des noms et encore des noms, sortaient avec précipitation de sa bouche, et cette nomenclature lui causait une jouissance qu'on pouvait lire dans ses yeux. Vorochilov dédaignait tout ce qui était ancien, il n'estimait que ce que la science avait découvert la veille : citer le livre d'un docteur Zauerbengel sur les prisons de Pennsylvanie ou un article sur les Védas paru dans le dernier numéro de l'*Asiatic Journal* (il prononçait « Journal » à l'anglaise, bien qu'il ne sût pas cette langue) était son bonheur. Litvinov l'écoutait sans pouvoir saisir quelle était sa spécialité. Tantôt il parlait du rôle de la race

celtique dans l'histoire, et cela le transportait dans le monde ancien ; il raisonnait alors sur les marbres d'Égine, et s'étendait sur le prédécesseur de Phidias, Onatas, dont il faisait un Jonathan, ce qui donnait à son discours une coloration moitié biblique, moitié américaine. D'un bond il s'élançait ensuite dans l'économie politique, qualifiait Bastiat[1] d'imbécile « ne valant pas davantage qu'Adam Smith et tous les physiocrates ». « Physiocrates ? Physiocrates ? », répétait après lui Bambaïev à voix basse. Toutefois, Vorochilov réussit à surprendre Bambaïev lui-même en traitant Macaulay[2] d'écrivain rétrograde ; quant à Gneist et à Riehl[3], il déclara qu'ils ne valaient pas la peine d'être nommés et haussa les épaules, ce que Bambaïev s'empressa de faire après lui. « Et il débite tout cela d'un trait, sans motif, devant des étrangers, dans un café », pensa Litvinov en regardant les mains bizarrement agitées, les cheveux blonds, les yeux clairs et les dents blanches comme du sucre de sa nouvelle connaissance, « sans se dérider un seul instant ! Il n'en a pas moins l'air d'un bon garçon, terriblement inexpérimenté. » Vorochilov finit par se calmer ; sa voix, stridente et enrouée comme celle d'un jeune coq, se brisa tout à coup ; alors Bambaïev entreprit de déclamer des vers et faillit de

---

1. Frédéric Bastiat (1801-1850) : économiste français.

2. Thomas Babington Macaulay (1800-1859) : homme d'État et historien anglais.

3. Heinrich Rudolf Gneist (1816-1895) : homme politique et juriste allemand. Wilhelm Heinrich Riehl (1823-1897) : journaliste et écrivain allemand.

nouveau fondre en larmes, au grand scandale de la table de droite, où était établie une famille anglaise, à la risée de celle de gauche, où deux dames du demi-monde dînaient avec un ci-devant jeune homme à perruque lilas. Le garçon apporta l'addition, et nos amis se levèrent de table.

– Maintenant, s'écria Bambaïev, en sautant sur sa chaise, une tasse de café, et en marche ! Voilà cependant ce que c'est que notre Russie, ajouta-t-il au seuil de la porte, désignant triomphalement Vorochilov et Litvinov de sa main rougeaude.

« Oui, voilà la Russie », songea Litvinov. Quant à Vorochilov, il avait déjà repris son air digne ; il sourit froidement et frappa militairement ses talons l'un contre l'autre.

Cinq minutes plus tard, tous trois montaient l'escalier de l'hôtel où logeait Étienne Nikolaïévitch Goubariov. Une dame de haute taille, avec une courte voilette sur son chapeau, descendait ; en apercevant Litvinov, elle s'arrêta, comme frappée par la foudre. Elle rougit, puis pâlit. Litvinov ne la remarqua pas, et elle descendit rapidement l'escalier.

IV

– Grégoire Litvinov, un vrai Russe, et bon garçon, je vous le recommande, s'écria Bambaïev en présentant Litvinov à un homme de petite taille, en pantoufles et costume du matin, au milieu d'une chambre très éclairée et richement meublée. C'est lui, ajouta-t-il à l'attention de Litvinov, c'est lui-même, c'est, en un mot, Goubariov.

Litvinov considéra celui-ci avec attention. Au premier coup d'œil, il ne trouva en lui rien d'extraordinaire. Il voyait devant lui un monsieur à l'air respectable et un peu hébété, avec un gros front, de gros yeux, de grosses lèvres, une longue barbe, un cou de taureau et le regard en dessous. Ce monsieur sourit et marmonna : « Mm... mm... Très bien... cela m'est fort agréable... », puis il porta la main à sa barbe et, tournant le dos à Litvinov, se mit à marcher sur l'épais tapis, d'un pas lourd mais élastique comme celui d'un chat. Goubariov avait l'habitude d'arpenter sans cesse son appartement et de tourmenter sa barbe avec le bout de ses ongles, qu'il avait longs et durs. Il y avait avec lui dans cette chambre une dame vêtue d'une robe de soie usée, au visage jaune comme un citron, avec de petits poils noirs sur la lèvre supérieure et des yeux très brillants qui semblaient prêts à lui sauter hors de la tête, ainsi qu'un individu corpulent, qui se tenait courbé dans un coin.

– Eh bien, chère Matrona Sémionovna, dit Goubariov en se tournant vers cette dame, sans trouver nécessaire de lui présenter Litvinov, qu'aviez-vous commencé à nous raconter ?

La dame (elle s'appelait madame Soukhantchikov ; c'était une veuve sans enfants et sans fortune, qui depuis deux ans se transportait d'un pays à l'autre) reprit aussitôt son récit, avec une singulière volubilité :

– Eh bien, il se présente chez le prince, et lui dit : « Excellence, vous êtes en situation de soulager ma détresse ; daignez prendre en considération la pureté de mes intentions. Peut-on, dans notre siècle, poursuivre quelqu'un pour ses seules convictions ? » Et que pensez-vous qu'a fait le prince, cet homme d'État civilisé, si haut placé ?

– Qu'a-t-il fait ? demanda Goubariov en allumant d'un air rêveur une cigarette.

La dame se redressa et reprit, en tendant son bras maigre :

– Il a appelé son laquais, et lui a dit : « Enlève tout de suite à cet homme sa redingote et prends-la ; je t'en fais cadeau. »

– Et le laquais l'enleva ? demanda Bambaïev en frappant des mains.

– Il l'enleva et la prit. Voilà ce qu'a fait le prince Barnaoulov, le fameux richard, le grand seigneur, muni de pouvoirs extraordinaires et représentant du gouvernement ! Qu'y a-t-il à espérer après cela ?

Le corps chétif de Mme Soukhantchikov tremblait d'émotion, son visage était crispé, sa maigre poitrine soulevait son corset plat, ses yeux semblaient sortir de leur orbite, danger qu'ils couraient, d'ailleurs, quel que fût l'objet de la conversation.

– C'est une affaire qui réclame vengeance, s'écria Bambaïev. Il n'y a pas de châtiment assez dur pour cela !

– Hmm... hmm... De haut en bas tout est pourri, remarqua Goubariov sans élever la voix. Ce n'est pas un châtiment qui est nécessaire ici, mais quelque chose d'autre.

– Cette histoire est-elle vraie ? dit Litvinov.

– Si elle est vraie ! s'écria madame Soukhantchikov. Il est impossible d'en douter ! (Elle prononça cet « impossible » avec une telle énergie qu'elle se plia en deux.) Je la tiens du plus fiable des hommes. Mais vous le connaissez, Étienne Nikolaïtch, c'est Iélistratov, Capitone. Il la tenait de témoins oculaires de cette scène dégoûtante.

– Quel Iélistratov ? demanda Goubariov. Est-ce celui qui était à Kazan ?

– Celui-là même. Je sais qu'on a répandu le bruit qu'il avait accepté là-bas de l'argent des fermiers de l'eau-de-vie, mais qui a dit cela ? Pelikanov, et peut-on prêter foi aux propos de Pelikanov, alors qu'il est, de notoriété publique, un espion ?

– Non, permettez, Matrona Sémionovna, s'écria Bambaïev, Pelikanov est de mes amis, comment pourrait-il être un espion ?

– Oui, oui, c'est un espion !

– De grâce, permettez...

– Un espion, un espion ! criait Mme Soukhantchikov.

– Mais non, veuillez m'écouter, hurlait à son tour Bambaïev.

– Un espion, un espion ! soutenait la dame.

– Non, non ! Mais si nous parlions plutôt de Tentéliéiev ? mugit Bambaïev.

Mme Soukhantchikov fut forcée de reprendre haleine. Bambaïev en profita :

– Je sais de source certaine que, lorsqu'il fut requis à la chancellerie secrète, il se jeta aux pieds de la comtesse Blazenkrampf en piaillant : « Sauvez-moi, venez à mon aide ! » Pelikanov n'en est jamais venu à des bassesses comme celle-là.

– Tentéliéiev... marmotta Goubariov, il faut prendre note de cela.

Mme Soukhantchikov haussa les épaules avec un ineffable mépris.

– Tous deux sont jolis, dit-elle ; mais je sais sur Tentéliéiev une anecdote encore meilleure. C'était, vous

le savez, un horrible tyran, quoiqu'il se posât en émancipateur. Un jour, il était à Paris dans un salon, lorsqu'y entra Mme Beecher-Stowe, vous savez bien, *La Case de l'oncle Tom*. Excessivement vaniteux, Tentéliéiev pria le maître de la maison de le présenter à Mme Stowe. Celle-ci, dès qu'elle entendit son nom, l'apostropha : « Comment osez-vous vous présenter devant l'auteur de l'*Oncle Tom* ? Décampez à l'instant ! » et v'lan ! elle lui applique un soufflet. Que pensez-vous ? Tentéliéiev prit son chapeau et s'éclipsa l'oreille basse.

– Tout cela est exagéré, fit Bambaïev. Elle lui a dit « Décampez ! », c'est un fait indubitable, mais elle ne lui a pas appliqué de soufflet.

– Elle a donné, donné un soufflet, elle a donné un soufflet ! répéta convulsivement Mme Soukhantchikov, je n'ai pas l'habitude de raconter des sornettes. Ah ! ces gens-là sont vos amis ?

– Permettez, Matrona Sémionovna, je n'ai jamais dit que j'aie été intime avec Tentéliéiev, c'est de Pelikanov que j'ai parlé.

– Si Tentéliéiev n'est pas de vos amis, c'est le cas de Mikhniev, par exemple.

– Et qu'est-ce qu'a fait celui-ci ? reprit Bambaïev avec anxiété.

– Ce qu'il a fait ? Comme si vous ne le saviez pas ! Il a crié devant tout le monde, à l'angle de l'avenue de l'Ascension, qu'il fallait emprisonner tous les libéraux ; et lorsqu'un vieux camarade de pension, pauvre, bien entendu, est venu lui dire : « Peut-on dîner chez toi ? », il lui a répondu : « Non, on ne peut pas ; j'ai deux comtes à dîner aujourd'hui, va-t'en ! »

– Mais, permettez, c’est une calomnie, s’écria Bambaïev.

– Calomnie ! calomnie ! En premier lieu, le prince Vakhrouchkine qui a aussi dîné chez votre Mikhniev...

– Le prince Vakhrouchkine, interrompit sévèrement Goubariov, est mon cousin germain, et même si je ne le laisse pas entrer chez moi, je préfère que nous n’en parlions pas.

– En second lieu, continua Mme Soukhantchikov, en inclinant humblement la tête vers Goubariov, Prascovie Iakovlièvna me l’a dit elle-même.

– Vous avez trouvé là sur qui vous appuyer ! Elle et Sarkizov colportent tous les ragots.

– Excusez-moi, Sarkizov est un menteur, c’est vrai ; il a même dérobé le drap qui couvrait le cercueil de son père, je ne disputerai jamais là-dessus. Mais Prascovie Iakovlièvna, rien à voir ! Souvenez-vous comme elle s’est noblement séparée de son mari. Je le sais, vous êtes toujours prêt...

– Finissons, Matrona Sémionovna, laissons ces récriminations et occupons-nous de choses plus élevées. Vous savez que chez moi brûle toujours le feu sacré. Avez-vous lu *Mademoiselle de la Quintinie**[1] ? Quelles délices, et cette fois ce sont bien là vos principes !

– Je ne lis plus de roman, répondit sèchement Mme Soukhantchikov.

– Pourquoi ?

– Parce que le temps n’est plus aux romans. Je n’ai à présent qu’une seule chose en tête : les machines à coudre.

---

1. Roman de George Sand paru en 1863.

– Quelles machines ? demanda Litvinov.

– À coudre, à coudre... Il faut que toutes les femmes se fournissent en machines à coudre et constituent une association ; de cette façon elles gagneront toutes leur pain et parviendront à être indépendantes. Autrement elles ne pourront jamais s'émanciper. C'est une grave, très grave question sociale. Nous nous sommes disputés à ce sujet avec Boleslav Stadnitski. C'est une admirable nature que ce Stadnitski, mais il considère beaucoup trop légèrement ces choses. Au fond, c'est un imbécile.

– Il viendra un temps où tous auront à rendre compte de leur conduite, dit lentement Goubariov, d'un ton mi-magistral, mi-prophétique.

– Oui, oui, répéta Bambaïev, on rendra compte. Eh bien ? Étienne Nicolaïtch, ajouta-t-il en baissant la voix, l'ouvrage avance-t-il ?

– Je rassemble les matériaux, répondit Goubariov en fronçant le sourcil.

Se tournant vers Litvinov, dont la tête tournait de cette avalanche de noms inconnus et de commérages haineux, il lui demanda :

– De quoi vous occupez-vous ?

Litvinov satisfit sa curiosité.

– Ah ! c'est-à-dire de sciences naturelles. Mm... mm... C'est une école très utile, mais ce n'est pas un but. Le but, aujourd'hui, doit être tout autre. Permettez-moi de vous demander quelles sont vos opinions ?

– Mes opinions ?

– Oui, c'est-à-dire quelles sont vos convictions politiques ?

Litvinov sourit :

– En réalité, je n'ai aucune conviction politique.

À cette réponse, l'individu corpulent, toujours assis dans son coin, leva subitement la tête et regarda fixement Litvinov.

– Comment se fait-il ? dit avec une aménité affectée Goubariov. N'y avez-vous jamais songé, ou êtes-vous déjà blasé ?

– Comment vous dire ? Il me semble que pour nous autres Russes, il est encore trop tôt pour avoir des convictions politiques, ou nous imaginer que nous en avons. Remarquez que je donne au mot politique la valeur qui lui appartient de droit et qui...

– Ah ! ah ! vous êtes de ceux qui ne se croient pas mûrs, dit avec la même aménité Goubariov et, s'approchant de Vorochilov, il lui demanda s'il avait lu la brochure qu'il lui avait prêtée.

À l'étonnement de Litvinov, Vorochilov n'avait pas laissé échapper une syllabe depuis leur arrivée. Il fronçait le sourcil et suivait des yeux les uns ou les autres, avec dignité (en général, il parlait tout seul ou se taisait). Il effaça militairement les épaules, avança d'un pas et fit de la tête un signe affirmatif.

– Eh bien ! en avez-vous été content ?

– Oui, par rapport aux principes de base, mais je ne souscris pas aux conclusions qu'il en tire.

– André Ivanytch m'a pourtant vanté cette brochure. Vous m'exposerez vos divergences.

– Voulez-vous que je le fasse par écrit ?

Cette question surprit visiblement Goubariov. Il ne s'y attendait pas ; toutefois, après avoir un peu réfléchi, il répondit :

– Soit, par écrit, et à ce propos je vous prierai de me détailler aussi vos idées… sur… sur les associations.

– D'après la méthode de Lassale ou celle de Schultze-Delitsch ?

– Mmm… d'après les deux. Ici, vous le comprenez, pour nous autres Russes, ce sont les questions financières qui sont importantes. Les associations d'ouvriers sont un début. Il faut analyser tout cela, l'approfondir. Quant à la question de la part attribuée aux paysans…

– Quelle est votre opinion, Étienne Nicolaïtch, sur la quantité de déciatines[1] à leur donner ? demanda Vorochilov avec une intonation respectueuse.

– Mmm… Les communautés paysannes ! dit avec un surcroît de gravité Goubariov et, mordant une mèche de sa barbe, il dirigea son regard sur un des pieds de la table. La communauté… comprenez-vous ? c'est un grand mot ! Puis, que signifient ces incendies… ces mesures du gouvernement contre les écoles du dimanche, les cabinets de lecture, les journaux ? Et le refus des paysans de signer les actes qui les libèrent de leurs anciens seigneurs ? Et enfin ce qui arrive en Pologne ? Ne voyez-vous pas où tout cela mène ? Ne voyez-vous pas… mm… qu'il nous faut maintenant nous confondre avec le peuple, savoir ses opinions ?

Une sorte d'agitation sourde, presque méchante, s'était subitement emparée de Goubariov ; son visage s'était enflammé, sa respiration était pénible, mais il n'en tenait pas moins toujours les yeux baissés et mâchonnait sa barbe.

---

1. Une déciatine vaut 1,092 hectare.

– Ne voyez-vous pas…

– Ievsiéiev est un gredin ! s'écria tout à coup Mme Soukhantchikov, à laquelle Bambaïev, par considération pour le maître de la maison, racontait quelque chose à demi-voix. Goubariov tourna sur ses talons et recommença à arpenter la chambre.

De nouveaux hôtes arrivèrent ; à la fin de la soirée le salon était plein. Parmi les nouveaux venus se trouvait M. Ievsiéiev, si rudement décrié une minute auparavant par Mme Soukhantchikov – elle s'entretint très cordialement avec lui et le pria de la reconduire chez elle – et un certain Pichtchalkine, idéal des juges de paix, un de ces hommes dont peut-être la Russie a réellement besoin, peu doué, peu instruit, mais consciencieux, patient et intègre. Les paysans de son district le portaient aux nues, et lui-même était tout plein de respect pour sa propre personne. Il y avait là quelques officiers profitant d'un bref congé pour accourir en Europe se divertir avec quelques gens d'esprit, quand même ils seraient un peu dangereux, sans perdre un instant le souvenir de leur colonel et de leur avancement. Il y avait également deux étudiants de Heidelberg : l'un regardait autour de lui avec dédain, l'autre riait convulsivement, aucun des deux ne semblait à l'aise. À leur suite s'était glissé un Français, un *p'tit jeune homme** assez misérable ; il se vantait parmi ses camarades commis-voyageurs d'avoir attiré l'attention de comtesses russes, mais ce qu'il recherchait le plus était un souper gratis. Enfin apparut un nommé Titus Bindassov, en apparence bruyant convive, en réalité mauvais coucheur, terroriste en paroles, mouchard par

nature, ami des marchandes russes et des lorettes parisiennes, chauve, édenté, ivrogne ; il entra rouge et débraillé, assurant qu'il avait laissé son dernier sou chez cette « canaille de Benazet », alors qu'il y avait gagné seize florins. En un mot, il y avait foule. Il était vraiment curieux de voir avec quel respect on entourait Goubariov : on lui soumettait ses doutes, on le priait de les résoudre, et lui répondait par une espèce de mugissement, par un mouvement de l'œil, par quelques mots sans suite qu'on attrapait au vol comme l'expression de la plus haute sagesse. Il se mêlait rarement à la discussion ; en revanche, les visiteurs parlaient sans discontinuer. Il arriva plus d'une fois que trois ou quatre d'entre eux crient ensemble pendant dix minutes, et tous étaient ravis, tous avaient compris. La conversation se prolongea jusqu'à près de minuit et se distingua naturellement par l'abondance et la variété de ses sujets. Mme Soukhantchikov parla de Garibaldi, d'un certain Karl Ivanytch, fouetté par ses gens, de Napoléon III, du travail des femmes, du marchand Plieskatchov qui, au su de tout le monde, avait fait mourir de faim douze ouvrières et avait été décoré, à ce titre, d'une médaille « pour services rendus », du prolétariat, du prince géorgien Tchouktcheoulidzev, qui tira un coup de canon sur sa femme, et de l'avenir de la Russie ; Pichtchalkine parla aussi de l'avenir de la Russie, des fermes de l'eau-de-vie, de la signification des nationalités et de son horreur pour les platitudes ; tout à coup Vorochilov n'y put plus tenir et, d'un trait, au risque de s'étrangler, il nomma Draper, Virchow, M. Chelgounov, Bichat, Helmholtz, Stahr, Stur, Reumont, Johann Müller le physiologue, Johann Müller l'historien, qu'il confondait

évidemment, Taine, Renan, M. Chtchapov, et à leur suite Thomas Nashe, Peele, Green[1]...

– D'où sort-il ces oiseaux-là ? murmura Bambaïev ébahi, en parlant des trois derniers.

– Ce sont les prédécesseurs de Shakespeare ; ils tiennent à lui comme les Alpes au Mont Blanc », répondit Vorochilov d'une voix retentissante, avant d'en revenir à l'avenir de la Russie. Bambaïev aussi crut de son devoir d'en parler, et il dépeignit cet avenir sous des couleurs radieuses ; la musique russe excitait particulièrement son enthousiasme. Il voyait en elle quelque chose de « grandiose ». Pour le prouver, il entonna une romance de Varlamov, mais il fut immédiatement interrompu par la remarque générale que c'était le Miserere du *Trovatore* qu'il massacrait ainsi. À la faveur du bruit, un petit officier déblatéra contre la littérature russe, un autre déclama quelques vers de *L'Étincelle*[2]. Titus Bindassov fut encore plus clair : il déclara qu'il fallait casser les dents à tous les fripons, et baste ! sans préciser d'ailleurs quels étaient ces fripons. La fumée des cigares rendait l'air irrespirable ; tout le monde était accablé, sans voix, les paupières lourdes et le visage inondé de sueur. On apporta des bouteilles de bière frappée qui furent vidées en un clin d'œil.

« Où en étais-je ? » disait l'un. « Avec qui donc est-ce que je discute ? demandait l'autre, et à quel propos ? » Au

---

1. On trouve là, pêle-mêle, écrivains, dramaturges, médecins, chimistes, critiques littéraires, historiens et biologistes...

2. Journal satirique de Saint-Pétersbourg.

milieu de ce vacarme, Goubariov circulait toujours, en lissant sa barbe. Il prêtait un moment l'oreille à ce qui se disait, lançait un mot en passant : tous sentaient qu'il n'était pas seulement le maître de céans, mais un personnage capital.

À dix heures, Litvinov fut pris d'un violent mal de tête et s'échappa sans être aperçu, profitant d'une nouvelle clameur d'indignation. Mme Soukhantchikov venait de se rappeler un autre des méfaits du prince Barnaoulov : il avait bien failli faire couper l'oreille à quelqu'un.

Le vent du soir caressa agréablement le visage enflammé de Litvinov, rafraîchissant ses lèvres desséchées. « Qu'est-ce que tout cela ? » pensait-t-il en traversant une sombre allée. « À quoi ai-je assisté ? Pourquoi criaient-ils et s'injuriaient-ils ainsi ? À quoi tout cela peut-il aboutir ? » Litvinov haussa les épaules, se dirigea vers le café Weber, prit une gazette et commanda une glace. La gazette n'était consacrée qu'à la question italienne, et la glace se révéla détestable. Il s'apprêtait à rentrer chez lui, lorsqu'un inconnu, coiffé d'un chapeau à larges bords, s'approcha, lui demanda en russe s'il ne le dérangeait point et s'assit à sa table. En l'examinant avec attention, Litvinov reconnut en lui l'homme oublié dans un coin chez Goubariov, qui lui avait jeté un regard si pénétrant quand la conversation était tombée sur ses convictions politiques. Durant toute la soirée, ce monsieur n'avait pas ouvert la bouche ; à présent, ayant ôté son chapeau et s'étant assis à côté de Litvinov, il le regardait d'un air timide et bienveillant.

V

– M. Goubariov, chez lequel j'ai eu tout à l'heure le plaisir de vous voir, commença-t-il, ne m'a pas nommé ; si vous le permettez, je vais le faire moi-même. Je m'appelle Potouguine, conseiller de cour en retraite ; j'ai servi à Pétersbourg, au ministère des finances. J'espère que vous ne trouverez pas étrange… je n'ai généralement pas l'habitude d'aborder ainsi les gens… mais avec vous…

Ici Potouguine resta court et pria le garçon d'apporter un petit verre de kirsch. « Pour prendre courage », ajouta-t-il en souriant.

Litvinov examina avec une attention redoublée ce dernier personnage, et se dit aussitôt : « Celui-ci n'est pas comme les autres. »

En effet, il était fort différent. C'était un homme aux larges épaules, avec un grand buste sur de courtes jambes, une tête tout ébouriffée, des yeux très intelligents et très mélancoliques, ombragés par d'épais sourcils, une bouche régulière, de mauvaises dents et un de ces nez foncièrement russes, que l'on appelle communément pommes de terre ; il paraissait maladroit, sauvage, mais évidemment ce n'était pas un homme ordinaire. Il était vêtu sans recherche ; une large redingote l'enveloppait comme un sac, et sa cravate était de travers. Loin de prendre en mauvaise part sa subite confiance, Litvinov en fut secrètement flatté. Il était évident que cet homme n'avait pas coutume de converser ainsi avec des inconnus. L'impression qu'il fit sur Litvinov était singulière : il lui inspirait à la fois de l'estime, de la sympathie et une sorte de compassion involontaire.

– Je ne vous dérange donc pas ? répéta-t-il d'une voix douce, un peu enrouée, qui allait on ne peut mieux à toute sa figure.

– Comment donc ! repartit Litvinov, je suis, au contraire, charmé...

– Vraiment ? Eh bien, moi aussi. J'ai beaucoup entendu parler de vous ; je connais vos occupations et vos intentions. Je les approuve. Il n'est pas étonnant que ce soir vous soyez demeuré silencieux.

– Il me semble que vous n'avez pas beaucoup parlé vous non plus, répondit Litvinov.

Potouguine soupira.

– D'autres s'en sont chargés. J'écoutais. Eh bien, ajouta-t-il après un moment de silence, relevant ses sourcils d'une façon comique, comment avez-vous trouvé notre tour de Babel ?

– Une tour de Babel ! C'est admirablement bien trouvé. J'avais continuellement envie de demander à ces messieurs pourquoi ils se donnent tant de peine.

Potouguine soupira de nouveau.

– Le plus drôle est qu'ils n'en savent rien eux-mêmes. Naguère on les aurait appelés des « instruments aveugles d'une force supérieure » ; mais par les temps qui courent, nous nous servons d'épithètes plus énergiques. Remarquez que je ne les accuse de rien : au contraire, ils sont tous... du moins presque tous... d'excellentes personnes. Je sais par exemple sur Mme Soukhantchikov des choses qui lui font honneur. Elle a donné son dernier sou à ses deux pauvres nièces. Supposons que le désir de poser y entre pour quelque chose, ce n'en est pas moins, il faut l'avouer, une action louable, pour une femme qui n'est pas riche. Il n'y a

pas un mot à dire sur M. Pichtchalkine. Avec le temps, les paysans de son district lui offriront certainement une coupe d'argent en forme de melon d'eau, peut-être une icône de son saint patron : il leur répondra qu'il n'a pas mérité un tel honneur, et pourtant il l'aura parfaitement mérité. Votre ami, M. Bambaïev, a un cœur d'or. Il est vrai que, pareil au poète Iazykov qui, dit-on, célébrait le vin et l'oisiveté sans quitter les livres et ne buvant que de l'eau, son enthousiasme n'a pas de but déterminé, mais il ne s'enthousiasme pas moins. M. Vorochilov est également un brave homme ; comme tous les hommes de son école, premiers au « tableau d'honneur », il traite la science et la civilisation comme s'il était leur aide de camp ; il est phraseur jusque dans son silence, mais il est encore si jeune ! Ils sont tous d'excellentes personnes, mais en fin de compte il n'en sort rien. Les ingrédients sont de première qualité, et on ne peut pas avaler une bouchée du plat.

Litvinov écoutait attentivement Potouguine. Sa manière de s'exprimer, sans précipitation et avec assurance, révélait en lui un homme qui possédait l'art comme le goût de l'éloquence. En effet, il aimait et savait parler ; mais, comme un homme chez qui l'expérience a détruit la vanité, il attendait pour cela, avec une quiétude philosophique, une occasion qui lui convînt.

– Oui, oui, reprit-il d'un ton qui lui était particulier, triste sans être amer, tout cela est fort étrange. Et voilà encore ce que je vous prierai de remarquer. Que dix Anglais, par exemple, se réunissent, ils entameront tout de suite la conversation sur le télégraphe sous-marin, sur l'impôt, sur le coton, sur la possibilité de tanner les peaux de souris, c'est-à-dire sur quelque chose de positif, de déterminé. Mettez

ensemble dix Allemands, aussitôt entreront en scène le Schleswig-Holstein et l'unité de l'Allemagne. Avec dix Français, quelques efforts qu'ils fassent eux-mêmes pour l'éviter, il vous faudra immanquablement entendre disserter sur « le beau sexe ». Que dix Russes s'assemblent, immédiatement jaillit la question, vous avez pu aujourd'hui vous en convaincre, de l'importance et de l'avenir de la Russie, dont ils vont chercher l'origine jusque dans les œufs de Léda. Ils pressent, ils sucent, ils ruminent cette malheureuse question comme font les enfants de la gomme à mâcher... et avec le même résultat. Ils ne savent pas l'évoquer, bien entendu, sans critiquer aussitôt l'Occident pourri. Il nous bat sur tous les points, cet Occident, et il est pourri ! Encore, si réellement nous le méprisions : mais tout cela n'est que mensonges. Nous crions après lui, et nous ne pouvons nous passer de son approbation... que dis-je ! de l'approbation des gandins de Paris. Je connais un brave homme, père de famille, d'un certain âge, qui fut trois jours au désespoir, parce que, se trouvant dans un restaurant parisien, il demanda *une portion de bifteck aux pommes de terre**, tandis qu'un Français authentique disait à côté de lui : « *Garçon ! bifteck pommes* !* » Mon ami faillit en mourir de honte, puis il cria partout « *Bifteck pommes* !* » et enseigna aux autres cette façon de s'exprimer. Même les lorettes s'étonnent de l'infini respect avec lequel nos jeunes propriétaires terriens entrent dans leur méprisable salon... « Mon Dieu ! pensent-ils. Où suis-je ? Mais chez *Anna Deslions**[1] en personne ! »

---

1. Célèbre demi-mondaine du Second Empire. Elle fut la maîtresse du prince Napoléon.

– Dites-moi, s'il vous plaît, demanda Litvinov, à quoi vous attribuez l'incontestable influence de Goubariov sur tous ceux qui l'entourent ? À ses talents ? À ses qualités ?

– Non, il n'en a pas, absolument pas.

– C'est donc à son caractère ?

– Il n'en a pas davantage ; mais il a beaucoup de volonté et ce n'est pas chez nous autres Slaves ce qui abonde le plus. M. Goubariov s'est mis dans la tête d'être chef de parti et il l'est devenu. Que voulez-vous ? Le gouvernement nous a débarrassés du servage, grâces lui en soient rendues, mais la servilité s'est ancrée trop profondément en nous pour que nous puissions rapidement nous en délivrer. En tout et partout, il nous faut un maître. La plupart du temps, ce maître est un être vivant ; parfois, c'est un certain penchant, comme, par exemple, en ce moment, la manie des sciences naturelles. Pourquoi ? Quels motifs nous poussent à nous assujettir ainsi volontairement ? C'est un mystère ; tel est, paraît-il, notre nature. L'important est que nous ayons un maître, et il ne fait jamais défaut. Nous sommes de vrais serfs. Notre fierté comme notre bassesse sont serviles. Vient un nouveau maître, à bas l'ancien. Hier c'était Jacques, aujourd'hui c'est Thomas. Vite, une gifle à Jacques, et tous à plat ventre devant Thomas. Souvenez-vous de tout ce qui s'est passé en ce genre ! Nous nous faisons gloire de savoir lutter, mais au lieu de nous battre en hommes libres, avec l'épée, nous combattons en laquais, à coups de poing, et encore n'en donnant qu'autant que le maître le permet. De plus, nous sommes un peuple mou ; il n'est pas difficile de nous mener. Voilà comment M. Goubariov est parvenu au haut de l'échelle. Il a toujours frappé au même

endroit et il a fini par percer. On voit un homme ayant une haute opinion de lui-même et confiance en lui, qui ordonne, qui dirige, et c'est là l'essentiel ! On se dit qu'il doit savoir ce qu'il fait et qu'il faut l'écouter. Tous nos schismes, toutes nos sectes sont nées de cette façon. Le premier qui attrape un bâton devient le chef.

Les joues de Potouguine avaient rougi peu à peu et ses yeux s'étaient voilés ; cependant, quelque dures que fussent ses paroles, on n'y percevait aucun ressentiment, mais plutôt une vraie et sincère tristesse.

– Comment avez-vous fait la connaissance de Goubariov ? demanda Litvinov.

– Je le connais depuis longtemps. Et voyez encore une de nos bizarreries. Voilà un écrivain qui a passé sa vie à tonner en vers et en prose contre l'ivrognerie et à flétrir la ferme de l'eau-de-vie ; un beau jour, il achète deux distilleries et loue une centaine de cabarets. Ailleurs on le balaierait de la surface de la terre ; chez nous, on ne lui fait même pas un reproche. Il en est ainsi de M. Goubariov : il est slavophile, démocrate, socialiste, tout ce que l'on veut, mais son bien est encore régi par son frère, un seigneur à l'ancienne mode, de ceux qu'on surnommait « dentistes »[1]. Cette même Mme Soukhantchikov, qui se réjouit de ce que Mme Beecher-Stowe a souffleté Tentéliéiev, rampe presque devant Goubariov, dont tout le mérite consiste à faire croire qu'il lit des ouvrages savants et recherche en tout la profondeur. Vous avez pu juger aujourd'hui s'il est

---

1. Pour leur propension à casser les dents des paysans qu'ils battaient.

éloquent. C'est encore heureux qu'il ne sache que marmotter : quand il est en belle humeur, il se met à raconter de vilaines petites anecdotes cyniques, au point que, pour patient que je sois, je n'y peux tenir. Et avec quel misérable ricanement il raconte tout cela, notre grand Goubariov !

– Êtes-vous patient ? interrogea Litvinov. Je supposais le contraire… mais permettez-moi de vous demander votre prénom, et votre patronyme.

Potouguine but une gorgée de kirsch.

– Je m'appelle Sozonte Ivanytch. On m'a donné ce nom charmant en mémoire d'un archimandrite de mes parents, auquel je ne dois pas autre chose. Je suis, si je puis m'exprimer ainsi, de lignée sacerdotale. Quant à ma patience, vous avez tort d'en douter : j'ai servi vingt-deux ans sous mon oncle le conseiller d'État Irinarque Potouguine. L'avez-vous connu ?

– Non.

– Je vous en félicite. Non, vraiment, je suis un homme patient. Mais « revenons au sujet », comme le dit mon respectable confrère, l'archiprêtre Avvakoum[1], celui-là même qu'on a brûlé sous le tsar Théodore. Nos compatriotes, monsieur, ne cessent de m'étonner. Tous se lamentent, errent avec une mine affligée, et en même temps tous sont pleins d'espérance. Voyez les slavophiles auxquels M. Goubariov se dit affilié : ce sont d'excellentes gens, et

---

1. L'archiprêtre Avvakoum (1620 ?-1682) est l'une des figures les plus emblématiques du mouvement vieux-croyant. Parmi les premiers à s'élever contre les réformes de l'Église, il refusa tout compromis avec les autorités et périt brûlé vif.

pourtant il y a chez eux le même mélange de désespoir et d'outrecuidance. Ils ne vivent que du mot « avenir ». Tout viendra à son heure, mais en réalité rien ne vient et, durant dix grands siècles, la Russie n'a rien inventé, ni dans le domaine de la politique, ni dans celui des arts, ni dans celui de la science, ni même dans celui de l'industrie. Mais attendez, prenez patience, tout viendra. Pour quelles raisons, permettez-moi de m'en informer ? Tout simplement parce que nous, hommes civilisés, ne sommes bons à rien. Le peuple, en revanche… oh ! le peuple est grand. Voyez ce moujik, c'est de lui que tout viendra. Toutes les idoles sont détruites, donnons notre foi au moujik. Mais s'il ne répondait pas à nos espérances ? Il y répondra, soyez-en assuré ; lisez madame Kokhanovski[1] et remerciez le Seigneur ! En vérité, si j'étais peintre, voici le tableau que je peindrais : un homme civilisé se tient devant un moujik et, le saluant très bas, lui dit : « Guéris-moi, mon petit père, je meurs de maladie. » Le moujik, à son tour, salue humblement l'homme civilisé et lui dit : « Éclairez-moi, monseigneur, je péris faute de lumière. » Aucun des deux, bien entendu, ne bouge d'une semelle. Il nous faudrait pourtant une humilité, une résignation véritables, pas seulement en paroles ; il faudrait emprunter à nos frères aînés ce qu'ils ont inventé, mieux que nous et avant nous ! Garçon, *noch ein Gläschen Kirsch !* Ne croyez pas que je sois un ivrogne, mais l'alcool me délie la langue.

---

1. Pseudonyme de Nadièjda Stépanovna Sokhanski (1825-1884), auteur de romans slavophiles célébrant les mérites de la paysannerie russe.

– Après ce que vous venez de dire, dit en souriant Litvinov, je n'ai plus besoin de vous demander à quel parti vous appartenez, ni quelle est votre opinion sur l'Europe.

Potouguine releva la tête.

– Je l'admire, je l'admire sincèrement et ne crois nullement nécessaire de le cacher. Depuis longtemps… non, depuis peu de temps… j'ai cessé de craindre d'exprimer mes opinions ; du reste, vous n'avez pas non plus hésité à dire votre manière de voir à M. Goubariov. J'ai cessé, grâce à Dieu, de me conformer aux opinions de celui avec lequel je discute. En réalité, je ne connais rien de pis que cette inutile poltronnerie, cette lâche complaisance qui veut qu'un homme d'État se fasse chez nous tout petit devant le premier petit étudiant venu, en le méprisant au fond de son cœur. On use de ces subterfuges par désir de popularité, mais nous, simples mortels, n'avons pas besoin de recourir à de tels expédients. Oui, je suis un occidentaliste, j'ai foi en l'Europe ou, pour parler plus exactement, j'ai foi en la civilisation, en cette civilisation qu'on dénigre tant actuellement chez nous ; je l'aime de tout mon cœur, j'y crois, et je n'aurai jamais d'autre amour, ou d'autre espérance. Ce mot de ci-vi-li-sa-tion est compréhensible, pur et sacré, tandis que tous les autres, honneur, patrie, puent le sang… Qu'ils aillent au diable !

– Et la Russie, Sozonte Ivanytch, votre patrie, l'aimez-vous ?

– Je l'aime passionnément… et je la déteste.

Litvinov haussa les épaules.

– Vieille idée, Sozonte Ivanytch, lieu commun !

– Eh bien, le grand malheur ! Il n'y a pas là de quoi vous effrayer. Un lieu commun ! Je connais une quantité

d'excellents lieux communs. La liberté et l'ordre, en voilà d'immortels ! Leur préféreriez-vous par hasard, comme chez nous, la hiérarchie et le désordre ? Et puis, est-ce que toutes ces phrases qui enivrent tant de jeunes cervelles : la bourgeoisie méprisable, la souveraineté du peuple, le droit au travail, ne sont pas également des lieux communs ? Quant à ce qui est de l'amour, inséparable de la haine...

– Byronisme, s'écria Litvinov, romantisme des années trente !

– Vous vous trompez : le premier à avoir signalé cette ambivalence du sentiment est Catulle, le poète romain Catulle, il y a deux mille ans[1]. Je lui ai fait cet emprunt car je sais un peu de latin, par suite, si je puis m'exprimer ainsi, de mon origine cléricale. Oui, j'adore et j'exècre ma Russie, mon étrange, grande, abominable et chère patrie. Je viens de l'abandonner, il faut se rafraîchir un peu après être resté douze ans assis à un bureau ; j'ai abandonné la Russie et me trouve fort bien ici ; mais je prendrai bientôt le chemin du retour, je le sens... La terre des jardins est bonne... mais la mûre sauvage ne saurait y pousser !

– Il vous est agréable d'être ici, de même qu'à moi, dit Litvinov. J'y suis venu pour étudier, mais cela ne peut m'empêcher d'y observer de tristes choses...

En disant cela, il montrait deux lorettes autour desquelles tournaient et grasseyaient quelques membres

---

1. *Odi et amo. Quare id faciam, fortasse requiris. / Nescio, sed fieri sentio et excrucior*. (Je hais et j'aime. Comment se fait-il ? demanderez-vous peut-être. / Je l'ignore, mais je le sens, et c'est là un supplice.) Catulle, LXXXV.

du Jockey-Club, et la salle de jeu, encore pleine de monde, malgré l'heure avancée.

– Ne pensez pas que je sois aveugle, répliqua vivement Potouguine. Seulement, excusez-moi : votre observation me rappelle les tirades triomphantes de nos malheureux journalistes, pendant la campagne de Crimée, sur les défauts d'administration de l'armée anglaise que dénonçait le *Times*. Je ne suis pas optimiste. Toute notre vie, toute cette comédie, avec sa fin tragique, ne m'apparaît pas en rose ; mais pourquoi rendre le seul Occident responsable de ce qui tient peut-être à une originelle faiblesse ? Cette maison de jeu est dégoûtante, il est vrai, mais nos grecs, nos filous indigènes sont-ils plus jolis ? Non, cher Grégoire Mikhaïlovitch, soyons plus humbles et moins sévères : un bon élève peut voir les erreurs de son maître, mais il garde sur elles un silence respectueux, parce que ces erreurs mêmes lui sont utiles et renferment un enseignement salutaire. Si vous tenez absolument à conspuer l'Occident et sa décadence, prenez le prince Coco qui passe là-bas si vite : il vient probablement d'engloutir en un quart d'heure sur le tapis vert les loyers de cent cinquante familles, gagnés avec tant de peine. Il est agacé, et puis je l'ai vu ce matin feuilleter chez le libraire une brochure de Veuillot… Vous aurez là un charmant interlocuteur.

– Permettez, dit précipitamment Litvinov en voyant Potouguine se lever. Je connais très peu le prince Coco, et préfère sans nul doute votre conversation.

– Je vous suis très reconnaissant, reprit Potouguine en s'inclinant, mais voilà déjà longtemps que je cause avec vous, ou plutôt que je parle tout seul, et vous avez peut-être vous-même remarqué qu'on finit par avoir un peu

honte de son bavardage, quand on ne reçoit pas de réplique. Cela va bien ainsi pour une première rencontre. Au revoir. Je vous le répète, je suis charmé d'avoir fait votre connaissance.

– Mais attendez, Sozonte Ivanytch ; dites-moi où vous demeurez et combien de temps vous comptez rester ici.

Cette question sembla l'embarrasser.

– Je resterai bien encore une semaine à Baden ; nous nous retrouverons ici chez Weber ou chez Marx... Je pourrai aussi passer chez vous.

– Quoi qu'il en soit, je voudrais savoir votre adresse.

– Oui, mais voilà ce qu'il y a... je ne suis pas seul.

– Vous êtes marié ?

– Quelle idée ! Comment peut-on parler ainsi, sans réfléchir ? Non... Mais j'ai avec moi une jeune personne.

– Ah ! fit Litvinov sur un ton d'excuse.

– Elle n'a que six ans, ajouta Potouguine. C'est une orpheline... la fille d'une dame... d'une amie proche. Il vaut mieux que nous nous rencontrions ici. Adieu.

Il enfonça son chapeau sur sa tête ébouriffée et s'éloigna rapidement vers l'allée de Lichtenthal.

VI

« Singulier personnage ! pensait Litvinov en regagnant son hôtel. Il faudra le retrouver. » Il entra dans sa chambre ; une lettre était sur sa table. « C'est de Tania », se dit-il avec joie. Mais la lettre venait de la campagne, de son père. Litvinov brisa un épais cachet armorié et se disposait à lire... lorsqu'il fut frappé par une odeur

pénétrante, très agréable, qui ne lui était pas inconnue. Il se retourna et aperçut sur la fenêtre, dans un verre, un bouquet d'héliotropes. Litvinov le considéra non sans surprise, le toucha, le sentit. Cela lui rappelait vaguement quelque chose, quelque chose de très éloigné, mais qu'était-ce ? Il ne pouvait le déterminer. Il sonna le domestique et lui demanda d'où venaient ces fleurs. Le domestique lui répondit qu'elles avaient été apportées par une dame qui avait refusé de se nommer, et avait seulement dit que « Herr Zlouitenhof » devinerait certainement par ces fleurs qui elle était. Litvinov sembla de nouveau se souvenir de quelque chose... Il questionna le domestique sur la tournure de cette dame. Elle était grande, élégamment vêtue et portait un voile.

– Ce doit être une comtesse russe, ajouta le garçon.

– Pourquoi le supposez-vous ?

– Elle m'a donné deux florins.

Litvinov le renvoya et resta ensuite longtemps devant la fenêtre, à réfléchir ; il finit enfin par s'impatienter et reprit la lettre de la campagne. Son père y répandait ses plaintes habituelles : il l'assurait que le blé ne se vendait à aucun prix, que les paysans n'obéissaient plus et qu'apparemment on approchait de la fin du monde. « Imagine-toi, disait-il entre autres choses, qu'on a envoûté mon dernier cocher. Il serait certainement mort si de braves gens ne m'avaient conseillé de l'envoyer à Riazan, chez un prêtre connu pour ses remèdes contre le mauvais sort. La cure a réussi, en effet, on ne peut mieux ; en foi de quoi j'inclus ici la lettre même du prêtre pour en attester. » Litvinov la parcourut avec curiosité. Elle rapportait que Nicanor Dmitriev avait été frappé d'une maladie que la médecine

était impuissante à guérir. De mauvaises gens la lui avaient subrepticement inoculée, et Nicanor en avait lui-même avoué la raison : il n'avait pas tenu une promesse faite à une jeune fille. Celle-ci avait donc prié certains individus de le rendre impropre à tout et, si le prêtre n'était pas venu à son aide en cette occurrence, il aurait immanquablement péri, comme un ver. Confiant dans l'œil de Celui qui voit tout, le prêtre s'était porté garant de sa vie, à la suite de quoi tout s'était mystérieusement arrangé. Le prêtre demandait à son correspondant de tout faire pour que cette jeune fille ne s'occupe plus désormais de pareilles choses, quitte à employer la menace, car elle pouvait encore mettre en péril le malheureux Nicanor. Litvinov se mit à rêver sur cette lettre, qui lui rappelait la morne solitude des steppes, l'existence sourde et sombre qu'on y menait, et il lui sembla admirable de lire justement cette lettre à Baden. Cependant minuit était sonné depuis longtemps. Litvinov se mit au lit et éteignit sa lumière, sans pouvoir s'endormir. Les visages qu'il avait vus, les discussions qu'il avait entendues tournoyaient dans sa tête brûlante. Tantôt résonnaient à son oreille les grognements de Goubariov, et il croyait voir ses yeux de taureau avec leur regard fixe, entêté ; tout à coup ces mêmes yeux s'animaient, pétillaient, et il reconnaissait la Soukhantchikov, entendait sa voix chevrotante et murmurait involontairement après elle : « Elle a donné, elle a donné un soufflet ! » C'était ensuite la figure originale de Potouguine qui se présentait devant lui, et il se rappelait pour la dixième et la vingtième fois chacune de ses paroles. Comme un diable de sa boîte, Vorochilov sautait subitement, sanglé dans son paletot comme dans un uniforme ; plus loin,

Pichtchalkine secouait gravement sa tête bien peignée, pleine de bonnes intentions ; là-bas, Bindassov vociférait, jurait ; ici, Bambaïev était hors de lui, tout en larmes… Par-dessus tout, cette odeur lourde, douceâtre, accablante, ne lui laissait aucun repos et semblait redoubler dans l'obscurité, lui rappelant avec de plus en plus d'insistance quelque chose qu'il ne parvenait pas à retrouver… Il se souvint que le parfum des fleurs est malsain dans une chambre à coucher. Il se leva, saisit à tâtons le bouquet et le plaça dans la chambre voisine ; mais là encore l'obsédante odeur parvenait jusqu'au lit, se répandant sous les draps dont il avait enveloppé sa tête, et il se tournait avec angoisse d'un côté puis de l'autre. Il commençait à être en proie à la fièvre ; déjà le prêtre « connu pour ses remèdes contre le mauvais sort » lui avait deux fois barré le passage, sous la forme d'un lièvre portant une longue barbe et de petites tresses. Perché sur un colossal panache de général comme il l'aurait été sur un arbre, Vorochilov, devenu rossignol, commençait à chanter… lorsque, se dressant sur son lit et se frappant les mains, il s'écria : « Serait-ce elle ? Ce n'est pas possible ! »

Mais pour expliquer cette exclamation de Litvinov, nous sommes obligés de prier le lecteur de vouloir bien retourner avec nous quelques années en arrière.

VII

En 1850 vivait à Moscou, dans une situation touchant à la misère, la nombreuse famille des princes Ossinine. Ce n'étaient pas des Tatars ou des Géorgiens, mais de vrais

princes russes, descendant de Riourik[1] en ligne mâle directe et légitime. Leur nom se rencontre fréquemment dans nos annales, au temps des premiers grands princes de Moscou ; ils possédaient de vastes domaines, avaient plus d'une fois reçu des terres en récompense de leur vaillance, et siégeaient au conseil des boyards. Méchamment accusés de sorcellerie, ils tombèrent en disgrâce. On les ruina sans merci, on leur enleva leurs titres, on les exila au loin et, une fois la maison des Ossinine abattue, rien ne put lui rendre sa puissance première. Avec le temps, le séquestre sur ses biens-fonds fut levé, on lui restitua ses biens mobiliers à Moscou, mais appauvrie, « desséchée », elle ne se releva ni sous Pierre Ier ni sous Catherine II. Déclinant sans cesse, elle comptait déjà parmi ses membres des régisseurs, des tenanciers de débit de boissons et des commissaires de police. La branche dont nous avons à nous occuper se composait du mari, de la femme et de cinq enfants. Elle végétait non loin de la Place aux Chiens, dans une maisonnette de bois sans étage, avec un perron sur la rue peint en deux couleurs, des lions verts au-dessus de la porte et d'autres fantaisies aristocratiques. C'est à grand-peine qu'elle joignait les deux bouts, achetant à crédit chez l'épicier, se passant souvent l'hiver de bois et de chandelle. Le prince était un homme mou et borné. Autrefois, dans sa jeunesse, il avait passé pour un dandy, un élégant ; à présent il était complètement affaissé. Moins par considération

1. Fondateur, en 862, du premier État russe. Sa dynastie s'éteignit en 1598. De très nombreuses familles aristocratiques russes le placent parmi leurs ascendants.

pour son nom que par égard pour sa femme, ancienne demoiselle d'honneur, on l'avait doté d'une sinécure et d'un petit traitement ; il n'avait d'ailleurs rien à faire et tuait le temps, en robe de chambre, à fumer en poussant des soupirs. La princesse était une femme malade, chagrine, exclusivement occupée des détails du ménage, du placement de ses enfants dans des établissements d'État et du maintien de ses relations avec ses amies pétersbourgeoises ; jamais elle n'avait pu se résigner à sa position et à son éloignement de la cour. Le père de Litvinov avait fait la connaissance des Ossinine quand il habitait Moscou. Il fut à même de leur rendre quelques services, il leur prêta une fois trois cents roubles. Le fils, étant étudiant, les visitait souvent ; il logeait tout près de leur maison. Mais ce n'était pas la proximité de ce voisinage qui l'attirait, et encore moins la pauvreté de leur existence : il commença à fréquenter régulièrement les Ossinine à partir du moment où il tomba amoureux de leur fille aînée, Irène.

Elle venait d'avoir dix-sept ans et sortait à peine de l'Institut, d'où sa mère l'avait retirée à la suite d'un désagréable épisode survenu avec la directrice. Irène devait réciter au curateur, dans une séance publique, un compliment en vers français, lorsqu'on lui préféra, au dernier moment, une autre demoiselle, fille d'un riche fermier des eaux-de-vie. La princesse ne put pas digérer cet affront, Irène elle-même ne pardonna pas à la directrice son injustice : elle avait songé longtemps comment, tous les yeux étant braqués sur elle, elle se lèverait, prononcerait son discours, et comment tout Moscou ensuite parlerait d'elle... Moscou se serait en effet probablement occupé d'Irène. Elle était grande, bien faite, quoique son buste un

peu creux fût surmonté d'étroites épaules ; elle avait une peau d'un blanc mat, rare à son âge, pure et lisse comme la porcelaine, des cheveux blonds et épais dont quelques mèches étaient plus claires que les autres. Admirablement réguliers, les traits de son visage n'avaient pas encore tout à fait perdu cette expression de candeur inhérente à la première jeunesse ; mais dans l'inclinaison nonchalante de son beau cou, dans son sourire mi-languissant, mi-distrait, on devinait une nature nerveuse ; et dans ces lèvres minces, s'entrouvrant à peine, dans ce nez aquilin et bien proportionné, il y avait quelque chose de résolu, de passionné, quelque chose de dangereux pour les autres et pour elle-même. Ses yeux gris foncé à reflets verdâtres, longs et voilés comme ceux des divinités égyptiennes, avec des cils rayonnants, des sourcils altiers et fins, avaient réellement quelque chose de fascinant. L'expression de ces yeux était étrange : ils semblaient regarder au loin, inlassablement, avec mélancolie. À l'Institut, Irène était considérée comme une des meilleures élèves pour son intelligence, mais elle avait un caractère inconstant, autoritaire et fantasque, ce qu'on nomme une mauvaise tête. Une de ses maîtresses lui avait prédit que ses passions la perdraient (*Vos passions vous perdront**), une autre lui reprochait en revanche sa froideur glaciale et l'appelait une *jeune fille sans cœur**. Les camarades d'Irène la trouvaient hautaine et secrète, ses frères et sœurs la redoutaient, sa mère n'avait nulle confiance en elle et son père ne se sentait pas à l'aise lorsqu'elle fixait sur lui son regard énigmatique ; mais elle n'en inspirait pas moins à ses parents un involontaire sentiment de respect, non point pour ses capacités, mais pour je ne sais quel vague espoir qu'elle faisait naître en eux.

– Tu verras, Prascovie Danilovna, dit un jour le vieux prince, lâchant un moment sa pipe, Irène nous tirera d'affaire.

La princesse se fâcha et répondit à son mari qu'il avait des *expressions insupportables**, puis elle se prit à rêver et dit entre ses dents : « Oui... ce ne serait pas mal si nous pouvions sortir de l'ornière. »

Irène jouissait dans la maison paternelle d'une liberté presque sans limites. On ne la gâtait pas, on l'évitait un peu, mais on ne la gênait en rien : c'était là tout ce qu'elle désirait. Quand il se passait une scène par trop humiliante, lorsqu'un marchand venait crier qu'il était las de réclamer ce qu'on lui devait et que les domestiques se joignaient à lui pour abreuver leurs maîtres d'injures honteuses, leur reprochant de n'avoir plus les moyens d'être ce qu'ils prétendaient, Irène ne fronçait pas même le sourcil, ne bougeait pas de sa chaise, mais un méchant sourire glissait sur son visage devenu sombre, et pour ses parents ce sourire était plus amer que toute espèce de reproches : ils se sentaient coupables, coupables malgré eux vis-à-vis de cet être qui semblait avoir eu droit dès sa naissance à la richesse, au luxe et à tous les hommages.

Litvinov s'éprit d'Irène aussitôt qu'il la vit (il n'avait que trois ans de plus qu'elle). Mais pendant longtemps il ne put parvenir ni à gagner sa sympathie, ni seulement à attirer son attention. On aurait dit qu'il l'avait offensée, qu'elle conservait profondément le souvenir de cette offense sans pouvoir la lui pardonner. Il était alors trop jeune et trop timide pour comprendre ce qui pouvait se cacher sous cette irritation, sous cette dédaigneuse rigueur. Souvent, oubliant ses leçons et ses cahiers, il s'asseyait dans le salon

délabré des Ossinine et jetait à la dérobée un regard sur Irène ; son cœur se remplissait d'une lente et pesante amertume, et elle, l'air fâché et ennuyé, se levait, traversait la chambre, le regardait froidement comme s'il avait fait partie du mobilier, haussait les épaules et croisait les bras ; ou bien, durant toute une soirée, elle affectait de ne pas le regarder, même en s'adressant à lui, lui refusant l'aumône d'un coup d'œil ; ou enfin elle prenait un livre et ne le quittait plus, fronçait le sourcil, se mordait les lèvres puis, tout à coup, demandait à haute voix à son père ou à son frère comment dire « patience » en allemand. Il essaya de sortir de ce cercle enchanté où il s'épuisait en vain, comme un oiseau pris au piège : il quitta Moscou pendant une semaine. Mais il faillit en devenir fou de désespoir et d'ennui et revint chez les Ossinine tout pâle et défait. Par une singulière coïncidence, Irène avait aussi notablement maigri pendant son absence ; son visage avait un peu jauni, ses joues s'étaient creusées. Elle ne l'en accueillit pas moins avec un redoublement de froideur, se faisant une joie maligne de la lui bien marquer, comme s'il avait encore augmenté la mystérieuse offense dont il s'était rendu coupable envers elle. Elle le tourmentait ainsi depuis deux mois, lorsque tout vint à changer : l'amour éclata comme un incendie, se répandit comme une pluie d'orage. Un jour – il se souvint longtemps de ce jour – il était de nouveau assis à une fenêtre dans le salon des Ossinine, regardant sans but dans la rue ; un cruel dépit le rongeait, il se méprisait lui-même et ne pouvait pourtant pas s'arracher de sa place. Si une rivière avait coulé sous la fenêtre, il se serait élancé dedans avec horreur, mais sans regret. Irène se plaça non loin de lui et se tint immobile, en silence.

Depuis plusieurs jours déjà elle ne lui avait soufflé mot et n'avait du reste parlé à personne : elle demeurait assise, les bras croisés, paraissant indifférente à tout ce qui se passait dans la maison, promenant lentement autour d'elle des regards étonnés. Ce supplice finit par n'être plus supportable ; Litvinov se leva et, sans prendre congé, se mit à chercher son chapeau. « Restez », dit tout à coup Irène à voix basse. Litvinov tressaillit, il ne reconnut pas cette voix tout d'abord : quelque chose d'extraordinaire s'était révélé dans ce seul mot. Il leva la tête et demeura stupéfait. Irène le regardait avec tendresse. « Restez, répéta-t-elle, ne vous en allez pas. J'ai à vous parler. » Et baissant encore la voix : « Ne partez pas, je le veux. » Sans rien comprendre, sans se rendre compte de ses mouvements, il s'approcha d'elle, lui tendit la main… elle lui donna les siennes, puis sourit, se leva brusquement, se détourna et, sans cesser de sourire, sortit de la pièce. Au bout de quelques minutes, elle revint avec sa sœur cadette, lui jeta de nouveau un long regard et le fit asseoir à côté d'elle. Elle ne put d'abord rien dire, elle soupirait et rougissait ; prenant enfin courage, elle le questionna sur ses occupations, ce qui ne lui était jamais arrivé. Le soir, elle s'excusa à plusieurs reprises de n'avoir pas su l'apprécier jusqu'à ce jour, l'assura qu'elle était devenue toute autre, le surprit par des saillies républicaines (il vénérait à cette époque Robespierre et n'osait pas condamner tout à fait Marat) et, une semaine après, il savait qu'il était aimé. Oui, il se souvint longtemps de ce premier jour, mais il n'oublia pas non plus ceux qui suivirent, pendant lesquels, s'efforçant encore de douter et craignant de croire, il voyait grandir et s'avancer irrésistiblement ce bonheur inattendu. Vinrent alors les instants merveilleux

du premier amour, qui ne peuvent et ne doivent se répéter dans une seule et même vie. Irène était soudain devenue douce comme l'agneau, flexible comme la cire et d'une parfaite égalité d'humeur. Elle se mit à donner à ses jeunes sœurs des leçons – non de piano, n'étant pas musicienne – mais de français et d'anglais ; elle lisait avec elles, s'intéressait au ménage ; tout l'amusait et l'occupait ; tantôt elle bavardait sans arrêt, tantôt elle s'enfonçait dans une muette méditation ; elle faisait mille plans, se lançait dans des suppositions infinies sur ce qu'elle ferait quand elle se marierait à Litvinov (ils ne doutaient pas que cette union se réalisât). « Nous travaillerons tous deux, lui soufflait Litvinov. – Oui, nous travaillerons, répétait Irène, nous lirons... mais surtout nous voyagerons. » Elle souhaitait principalement quitter Moscou au plus vite, et lorsque Litvinov lui faisait observer qu'il n'avait pas achevé son année à l'Université, elle répondait chaque fois, après avoir réfléchi un moment, qu'il pouvait la terminer à Berlin... ou quelque part ailleurs. Irène n'était pas embarassée dans l'expression de ses sentiments, de sorte que son inclination pour Litvinov ne demeura pas longtemps un mystère pour le prince et la princesse. Ils ne s'en réjouirent pas, mais, vu les circonstances, ils ne jugèrent pas nécessaire d'opposer immédiatement leur *veto**. Litvinov avait de la fortune. « Mais la famille, la famille ! remarquait la princesse. – Certainement, la famille, répondait le prince, mais ce n'est pourtant pas un roturier, et d'ailleurs Irène ne nous écoutera pas. Est-il jamais arrivé qu'elle n'ait pas fait ce qu'elle voulait ? *Vous connaissez sa violence** ! D'ailleurs, il n'y a rien encore de résolu. » Ainsi raisonnait le prince, mais mentalement il ajoutait : « Madame Litvinov tout court !

Je m'attendais à mieux que cela. » Irène s'était complètement emparée de l'esprit de son fiancé. Celui-ci, il faut l'avouer, n'avait rien fait pour s'y opposer : un torrent l'entraînait, il n'avait plus le sentiment de ce qu'il faisait, il ne regrettait, ne ménageait rien. Quels sont les devoirs du mariage ? Lui serait-il possible d'être bon mari en étant entièrement soumis à Irène ? Quel bonheur pourrait-elle lui offrir ? Il lui était impossible de réfléchir froidement à ces questions. Son sang bouillonnait, il ne savait qu'une chose : aller après elle, avec elle, en avant, toujours, et advienne que pourra ! Cependant, malgré la docilité de Litvinov et la tendresse exaltée d'Irène, des malentendus et des froissements ne tardèrent pas à se faire jour. Il accourut une fois chez elle, sortant directement de l'Université, en redingote râpée, les mains pleines d'encre. Elle alla à sa rencontre avec son empressement habituel, et tout à coup s'arrêta.

– Vous n'avez pas de gants, dit-elle en appuyant sur chaque mot, avant d'ajouter : Fi ! que vous êtes… étudiant !

– Vous êtes trop impressionnable, remarqua Litvinov.

– Vous êtes… un véritable étudiant, répéta-t-elle, vous n'êtes pas distingué.

Lui tournant le dos, elle sortit de la chambre. Il est vrai qu'une heure après elle le suppliait de lui pardonner. En général, elle reconnaissait facilement ses torts, seulement elle s'accusait de défauts qu'elle n'avait pas, et contestait opiniâtrement ceux qu'elle avait bel et bien. Une autre fois, il la trouva tout en larmes, la tête dans les mains et ses tresses défaites. Hors de lui, il l'interrogea sur le motif de son chagrin. Elle lui montra du doigt sa poitrine, et Litvinov tressaillit. « Elle est poitrinaire », se dit-il, et lui saisissant la main :

– Tu es malade ? demanda-t-il d'une voix tremblante (ils se tutoyaient déjà, lors de circonstances exceptionnelles). Je cours chercher le docteur...

Irène ne le laissa pas achever, et frappant du pied avec dépit :

– Je suis très bien portante... mais cette robe... Est-ce que vous ne comprenez pas ?

– Qu'est-ce ? Cette robe... je ne saisis pas...

– Ce qu'il y a ? C'est que je n'en ai pas d'autre, qu'elle est vieille, laide, et que je suis obligée de mettre cette robe chaque jour... même quand tu... quand vous venez... tu finiras par ne plus m'aimer en me voyant si déguenillée !

– De grâce, Irène, que dis-tu ? Cette robe est charmante, et elle m'est d'autant plus précieuse que c'est celle que tu portais la première fois que je te vis.

Irène rougit.

– Ne me rappelez pas, je vous prie, Grégoire Mikhaïlovitch, que déjà alors je n'avais pas d'autre robe.

– Mais je vous assure, Irène Pavlovna, qu'elle vous sied à ravir.

– Non, elle est affreuse, horrible, répétait-elle en tirant nerveusement sa longue et soyeuse chevelure. Oh ! quelle pauvreté ! quelle obscurité ! Comment se délivrer de cette pauvreté ? Comment sortir de cette obscurité ?

Litvinov ne savait que dire ; il s'éloigna quelque peu. Tout à coup Irène sauta de sa chaise et, posant ses deux mains sur ses épaules, elle approcha de lui son visage. Ses yeux, encore humides, étincelaient de bonheur :

– Mais tu m'aimes, tu m'aimes, n'est-ce pas ? même avec cette abominable robe ?

Litvinov se jeta à ses genoux.

– Ah ! murmura-t-elle, aime-moi, mon ami, mon sauveur !

Les jours s'écoulaient ainsi, les semaines passaient et, bien qu'aucune discussion formelle n'ait eu lieu, bien que Litvinov ajournât toujours sa demande, attendant un ordre d'Irène (celle-ci lui avait un jour fait observer qu'ils étaient ridiculement jeunes et qu'il convenait d'ajouter quelques semaines à leurs années), tout cependant touchait à un dénouement. Leur proche avenir se dessinait de plus en plus nettement, lorsque advint un événement qui dissipa tous ces plans, comme le vent emporte la poussière sur les grands chemins.

VIII

Cet hiver-là, la cour vint à Moscou. Ce n'était qu'une succession de fêtes, qui se terminèrent par l'habituel grand bal à l'Assemblée de la Noblesse. La nouvelle en parvint, sous forme d'une annonce dans la Gazette de police, jusqu'à la petite maison de la Place aux Chiens. Le prince fut le premier à s'en émouvoir ; il décida immédiatement qu'il fallait y aller et y conduire Irène, qu'il serait impardonnable de laisser échapper cette occasion de contempler ses souverains et qu'il y avait là une sorte de devoir pour la vieille noblesse. Il insista là-dessus avec une chaleur qui ne lui était pas ordinaire. La princesse, qui était jusqu'à un certain point de son avis, n'était préoccupée que de la dépense, mais Irène s'opposa formellement à ce projet. « C'est inutile, je n'irai pas », répondait-elle à tous les arguments de ses parents. Son entêtement prit de telles proportions que

le vieux prince se décida à prier Litvinov de tâcher de la persuader, de lui faire comprendre qu'il ne convenait pas à une jeune fille de fuir le monde, qu'il fallait « subir cette épreuve », alors que déjà personne ne la voyait nulle part. Litvinov se chargea de lui exposer ces « raisons ». Irène le considéra si fixement qu'il en fut troublé, puis, jouant avec les bouts de sa ceinture, elle répondit tranquillement :

– C'est vous, vous, qui désirez cela ?

– Oui, je suppose, balbutia Litvinov. Je suis de l'avis de votre père... Et pourquoi n'iriez-vous pas... voir le monde et vous montrer ? ajouta-t-il avec un naïf sourire.

– Me montrer, répéta-t-elle lentement. C'est bien, j'irai ; souvenez-vous seulement que c'est vous qui l'avez désiré.

– C'est-à-dire, je... commençait Litvinov.

Elle lui coupa la parole :

– C'est vous-même qui l'avez désiré. Et voici encore une condition : promettez-moi que vous ne serez pas à ce bal.

– Mais pourquoi ?

– Parce que je vous le demande.

Litvinov fit avec peine un geste de consentement.

– Je me soumets... mais, je l'avoue, il m'aurait été bien agréable de vous voir dans toute votre splendeur, d'être témoin de l'impression que vous produirez certainement... Comme j'aurais été fier de vous ! ajouta-t-il en soupirant.

Irène sourit.

– Toute cette splendeur consistera en une robe blanche, et quant à l'impression... Enfin, je veux, en un mot, que cela soit ainsi.

– Irène, serais-tu fâchée ?

Irène sourit de nouveau.

– Oh ! non, je ne me fâche pas, seulement tu...

Elle fixa sur lui ses yeux et il lui sembla qu'il ne leur avait jamais encore vu pareille expression.

– Peut-être est-ce nécessaire, ajouta-t-elle à demi-voix.

– Mais, Irène, tu m'aimes ?

– Je t'aime, lui répondit-elle avec solennité en lui pressant fortement la main.

Les jours suivants furent exclusivement occupés par les préparatifs de toilette et de coiffure. La veille du bal, Irène se sentit mal à l'aise, elle ne pouvait rester en place, elle pleura deux fois à la dérobée. Devant Litvinov, elle avait un sourire contraint, toujours le même ; du reste, elle fut gracieuse avec lui, comme à l'habitude, mais elle était distraite et se regardait souvent dans la glace. Le jour du bal, elle était silencieuse, pâle, mais apaisée. À neuf heures, Litvinov vint la voir. Quand elle entra au salon vêtue d'une robe de tarlatane blanche, une branche de petites fleurs bleues dans les cheveux, il poussa un cri, tant elle lui parut belle et majestueuse, bien au-dessus de l'âge qu'elle avait. « Elle a grandi depuis ce matin, pensa-t-il, et quelle allure ! Voilà pourtant ce qu'est la race ! » Irène se tenait devant lui, les bras le long du corps, sans sourire ni minauder, les yeux fixés non sur lui mais sur quelque chose au loin, droit devant elle.

– Vous ressemblez à une reine de conte de fées, dit enfin Litvinov, ou plutôt à un général avant la bataille, avant la victoire... Vous ne m'avez pas permis d'aller à ce bal, continua-t-il, tandis qu'elle demeurait toujours immobile et semblait attentive moins à ce qu'il lui disait qu'à je ne sais quelle voix intérieure, mais vous ne refuserez pas d'accepter de moi ces fleurs ?

Il lui offrit un bouquet d'héliotropes.

Elle jeta sur Litvinov un regard rapide, tendit la main et, saisissant l'extrémité de la branche qui ornait sa tête, lui dit :

– Veux-tu ? Un mot seulement… J'arracherai tout cela et je resterai à la maison.

Litvinov sentit son cœur bondir. Irène arrachait déjà la guirlande…

– Non, non, pourquoi cela ? dit-il précipitamment. Je ne suis pas égoïste, pourquoi te priver… lorsque je sais que ton cœur…

– Alors n'approchez pas, vous chiffonneriez ma robe, répondit-elle à la hâte.

Litvinov se troubla.

– Vous prendrez le bouquet ? demanda-t-il.

– Sûrement, il est ravissant et j'aime beaucoup son parfum. *Merci**, je le conserverai en souvenir…

– De votre première sortie, de votre premier triomphe.

Irène se regarda dans la glace par-dessus l'épaule de Litvinov, s'élevant à peine sur la pointe des pieds.

– Suis-je vraiment si belle ? N'êtes-vous pas trop galant ?

Litvinov se confondit en louanges, mais Irène ne l'écoutait déjà plus et, approchant le bouquet de son visage, elle se mit de nouveau à regarder au loin, avec ses yeux étranges qui s'étaient assombris, agrandis, tandis que les bouts de ses rubans, soulevés par un léger souffle d'air, s'agitaient comme des ailes attachées à ses épaules.

Le prince fit son apparition, en cravate blanche et habit noir râpé, le ruban de Saint-Vladimir de la médaille de la noblesse attaché à la boutonnière ; à sa suite entra la princesse, en robe de soie chinée, taillée à l'ancienne mode. Avec cet empressement morose sous lequel les

mères s'efforcent de cacher leur émotion, elle se mit à ajuster la jupe de sa fille, c'est-à-dire à y faire des plis sans aucune nécessité. Les roues d'une voiture de louage, traînée par deux haridelles à poils longs, se mirent à grincer sur la neige gelée près du perron ; un minuscule laquais, affublé d'une invraisemblable livrée, accourut de l'antichambre et annonça sur le ton du désespoir que la voiture était avancée. Après avoir béni les enfants qui restaient à la maison, le prince et la princesse, enveloppés de leurs pelisses, se dirigèrent vers le perron. Irène les suivit en silence, à peine couverte d'un vilain petit manteau pour lequel elle professait une haine implacable. En les reconduisant, Litvinov espérait attraper un regard d'Irène, mais elle s'assit dans la voiture sans daigner tourner la tête.

Vers minuit, il passa sous les fenêtres de l'Assemblée. Des rideaux rouges n'empêchaient pas les innombrables bougies d'éclairer toute la place, encombrée d'équipages, et l'on entendait au loin les accords insolemment joyeux des valses de Strauss.

Le lendemain à une heure, Litvinov entra chez les Ossinine. Il ne trouva à la maison que le prince, qui lui annonça tout de suite qu'Irène avait mal à la tête, qu'elle était couchée et ne se lèverait pas avant le soir, ajoutant que cette indisposition n'était pas d'ailleurs extraordinaire après un premier bal.

– *C'est très naturel, vous savez, dans les jeunes filles**, ajouta-t-il en français, à l'étonnement de Litvinov, qui remarqua à ce moment que le prince n'était pas en robe de chambre, selon son habitude, mais en redingote. Et comment, poursuivit Ossinine, ne pas tomber malade, après les événements d'hier !

– Des événements ? balbutia Litvinov.

– Oui, des événements, *de vrais événements**. Vous ne sauriez vous imaginer, Grégoire Mikhaïlovitch, *quel succès elle a eu** *!* Toute la cour l'a remarquée. Le prince Alexandre Fiodorovitch a dit que sa place n'était pas ici, et qu'elle lui rappelait la comtesse de Devonshire, vous savez, la célèbre comtesse ? Le vieux comte Blazenkrampf a déclaré hautement qu'Irène était *la reine du bal**, et a exprimé le désir de lui être présenté ; à moi aussi il a été présenté, c'est-à-dire qu'il m'a dit qu'il se souvenait de m'avoir vu hussard, et m'a demandé où je servais maintenant. Un homme très amusant, ce comte, et quel *adorateur du beau sexe** *!* Que vous dirais-je ? On ne laissait pas un instant de repos à mon épouse : Nathalie Nikitichna elle-même s'est entretenue avec elle. Que voulez-vous de plus ? Irène a dansé *avec tous les meilleurs cavaliers** ; on m'en a tant amené que j'en ai perdu le compte. Imaginez-vous que tout le monde nous entourait ; à la mazurka, ce n'est qu'elle qu'on choisissait ; un diplomate étranger, apprenant qu'elle était Moscovite, a dit à l'Empereur : « *Sire, décidément c'est Moscou qui est le centre de votre empire** *!* » Un autre diplomate ajouta : « *C'est une vraie révolution, Sire** », *révélation** ou *révolution**... quelque chose dans ce genre. Oui, oui, je vous assure, c'était quelque chose d'extraordinaire.

– Mais Irène Pavlovna, demanda Litvinov dont les pieds et les mains se glaçaient pendant ce discours, s'est-elle amusée, paraissait-elle satisfaite ?

– Certainement qu'elle s'est amusée ; il n'aurait plus manqué que cela qu'elle ne fût pas satisfaite ! Du reste, vous le savez, on ne peut pas facilement savoir ce qu'elle pense. Tous me disaient hier : « Comme c'est surprenant !

*Jamais on ne dirait que mademoiselle votre fille en est à son premier bal**. » Le comte Reisenbach entre autres... vous le connaissez sûrement...

– Non, je ne le connais pas, et ne l'ai jamais vu.

– Il est cousin de ma femme...

– Je ne le connais pas.

– C'est un richard, un chambellan, il vit à Pétersbourg, c'est un homme à la mode, en Livonie il mène tout à sa guise. Jusqu'à présent, il ne se souciait guère de nous, mais je ne lui en veux pas. J'ai l'humeur facile, vous ne l'ignorez pas. Eh bien, ce comte Reisenbach s'est assis auprès d'Irène, il n'a pas causé avec elle plus d'un quart d'heure, et il a dit ensuite à la princesse : « *Ma cousine, votre fille est une perle, c'est une perfection**, tous me félicitent d'avoir une telle nièce. » Après cela je l'observe : il s'approche d'un très... très haut personnage, lui parle sans quitter des yeux Irène, et le haut personnage la regardait aussi...

– Ainsi Irène Pavlovna ne se montrera pas de la journée ? demanda de nouveau Litvinov.

– Non ; elle a un violent mal de tête. Elle m'a chargé de vous saluer et de vous remercier pour votre bouquet, *qu'on a trouvé charmant**. Elle a besoin de repos. La princesse est allée faire des visites, et moi aussi...

Le prince toussa, embarrassé d'avoir achevé son discours. Litvinov prit son chapeau, dit qu'il ne voulait pas le déranger, qu'il repasserait plus tard prendre des nouvelles, et se retira.

À quelques pas de la maison des Ossinine, il vit un élégant coupé s'arrêter devant la guérite d'un agent de police. Un laquais dans une éclatante livrée, négligemment

penché sur le siège, lui demanda où demeurait le prince Paul Vassiliévitch Ossinine. Litvinov regarda dans la voiture. Elle était occupée par un homme d'environ cinquante ans, de complexion sanguine, au visage ridé et arrogant, avec un nez grec et des lèvres méchantes, enveloppé d'une pelisse de castor, avec toutes les apparences d'un personnage occupant un poste élevé.

IX

Litvinov ne tint pas sa promesse de passer plus tard ; il lui sembla qu'il valait mieux ajourner sa visite. En entrant, le lendemain vers midi, dans le salon qui lui était si connu, il n'y trouva que les deux petites, Victorine et Cléopâtre. Après les avoir embrassées, il leur demanda si Irène Pavlovna allait mieux, et si on pouvait la voir :

– Irinochka est sortie avec maman, répondit Victorine qui, bien que zézayant, était la plus hardie.

– Comment... elle est sortie ? répéta Litvinov, et il sentit quelque chose frémir doucement au fond de sa poitrine. Est-ce... est-ce que ce n'est pas l'heure où elle s'occupe de vous, où elle vous donne des leçons ?

– Irinochka ne nous donnera plus de leçons, répondit Victorine.

– Elle ne nous en donnera plus, répéta après elle Cléopâtre.

– Et votre père, est-il à la maison ? demanda Litvinov.

– Papa n'est pas à la maison, et Irinochka est malade ; toute la nuit elle a pleuré.

– Elle a pleuré ?

– Oui, elle a pleuré. Iégorovna me l'a dit, et ses yeux sont si rouges, si gonflés...

Litvinov fit deux fois le tour de la chambre, en grelottant comme s'il avait froid, et il rentra chez lui. Il éprouvait une sensation semblable à celle qui saisit l'homme regardant du sommet d'une haute tour. Il sentait comme un vertige, un étonnement hébété, un fourmillement de vilaines petites pensées, une terreur confuse, une attente muette, de la curiosité, une curiosité étrange, presque maligne, et dans la gorge l'amertume de larmes qui ne peuvent pas couler. Sur les lèvres, l'ébauche d'un sourire ironique, et des supplications stupides, lâches, qui ne s'adressaient à personne... Oh ! comme tout cela était cruel, humiliant ! « Irène ne veut pas me voir, ne cessait-il de se répéter, c'est évident, mais pourquoi cela ? Qu'est-ce qui a pu se passer à ce maudit bal ? Comment peut-on changer ainsi tout à coup, si subitement ?... (Les hommes voient tous les jours la mort venir à l'improviste, mais ne peuvent s'accoutumer à cette soudaineté et la trouvent insensée.) Ne rien me faire dire, ne pas vouloir s'expliquer avec moi... »

– Grégoire Mikhaïlytch, cria une voix à son oreille.

Litvinov se retourna ; devant lui, son domestique tenait un billet à la main. Il reconnut l'écriture d'Irène... Avant même de le lire, il pressentit un malheur, courba la tête et leva ses épaules, comme pour se garantir d'un coup. Il prit enfin courage et déchira l'enveloppe. Sur une petite feuille de papier à lettre se trouvait ce qui suit :

Pardonnez-moi, Grégoire Mikhaïlytch. Tout est fini entre nous ; je vais à Pétersbourg. Je suis accablée, mais la chose est décidée. Telle était ma destinée, sans doute... Mais je ne veux pas

me justifier. Mes pressentiments se sont réalisés. Pardonnez-moi, oubliez-moi, je ne suis pas digne de vous.

Irène.

Soyez généreux : ne cherchez pas à me voir.

Litvinov lut ces lignes et tomba sur le divan, comme si une main invisible l'y avait poussé. Il laissa échapper le billet, le reprit, le relut, marmotta : « À Pétersbourg » et le laissa de nouveau échapper. Un calme étrange s'empara de lui. Il releva lentement les mains pour arranger les coussins derrière sa tête. « Ceux qui sont blessés à mort ne s'agitent plus, pensa-t-il ; comme elle est venue, elle s'est envolée… c'est fort naturel ; je m'y attendais… (Il mentait, jamais il n'avait prévu pareille chose.) Elle a pleuré ! Pourquoi a-t-elle donc pleuré ? Elle ne m'aimait pas ! Tout cela d'ailleurs s'explique et s'accorde avec son caractère. Elle n'est pas digne de moi… c'est bien cela ! » Il sourit amèrement. « Elle ignorait sa valeur ; après s'en être aperçue au bal, comment pourrait-elle songer encore à un misérable étudiant ?… Tout cela est compréhensible. » Mais ici il se souvint de ses tendres propos, de ses sourires, de ses yeux, de ses yeux qu'on ne pouvait oublier, qu'il ne verrait plus jamais, qui étincelaient et s'épanouissaient en rencontrant les siens ; il se souvint encore du seul baiser furtif qu'il avait reçu, et il éclata en sanglots convulsifs, égarés, furieux ; il se retourna et, suffoquant, se cogna la tête avec un plaisir farouche, comme s'il avait voulu se détruire lui-même et détruire tout ce qui l'entourait. Il enfonça son visage enflammé dans le coussin du divan et le mordit.

Hélas ! Ce monsieur que Litvinov avait vu la veille en coupé était précisément le parent de la princesse Ossinine, l'homme très riche, le chambellan, le comte Reisenbach. Frappé de l'impression qu'Irène avait produite en haut lieu, saisissant d'un coup d'œil les avantages qu'il pourrait en retirer *mit etwas Accuratesse*[1], le comte, en homme énergique et sachant manœuvrer, dressa sans perdre de temps ses batteries. Il se décida à agir rapidement, tel un Napoléon. « Je prendrai chez moi, se dit-il, cette singulière jeune fille ; quand le diable y serait, je la ferai mon héritière, au moins d'une partie de mes biens ; je n'ai pas d'enfant, elle est ma nièce, et la comtesse s'ennuie d'être seule... Il est toujours agréable d'avoir au salon un gentil visage... oui, oui, c'est cela : *es ist eine Idée, es ist eine Idée*[2] *!* » Il fallait éblouir, séduire les parents. « Ils n'ont pas de quoi manger, continua le comte, déjà assis dans sa voiture et se dirigeant vers la Place aux Chiens, pas de danger qu'ils s'entêtent. Ils ne sont pas si sensibles. S'il le faut, on peut donner de l'argent. Et elle ?... Elle consentira. Le miel est doux... elle en a goûté hier. Supposons que ce soit un caprice de ma part : qu'ils en profitent... les imbéciles. Je leur dirai : "Décidez-vous, ou bien j'en prendrai une autre, une orpheline qui me conviendra mieux. Oui ou non, je ne vous donne que vingt-quatre heures, *und damit Punctum*[3]" »

C'est avec ces arguments que le comte se présenta au prince, informé dès la veille de sa visite. Inutile de

---

1. En allemand dans le texte : « Avec un peu d'habileté. »
2. En allemand dans le texte : « Voilà une idée, voilà une idée ! »
3. En allemand dans le texte : « Un point c'est tout. »

s'étendre sur le résultat qu'elle eut. Le comte ne s'était pas trompé dans ses calculs ; le prince et la princesse ne s'obstinèrent pas, acceptèrent de l'argent, et Irène donna son consentement avant que les vingt-quatre heures fussent écoulées. Il ne lui fut pas facile d'accepter sa rupture avec Litvinov, qu'elle avait aimé. Il s'en fallut de peu qu'elle ne s'alitât, après lui avoir envoyé son billet : elle versa beaucoup de larmes, maigrit, jaunit… Mais un mois plus tard, la princesse la conduisit à Pétersbourg et l'installa chez le comte, la recommandant aux bons soins de la comtesse, femme excellente, mais qui n'avait pas plus de force et d'esprit qu'un poulet.

Litvinov quitta l'université pour aller chez son père, à la campagne. Petit à petit sa blessure se cicatrisa. Il n'eut d'abord aucune nouvelle d'Irène : il évitait de parler de Pétersbourg et de sa vie mondaine. Cependant des bruits ne tardèrent pas à parvenir jusqu'à lui. Ils étaient moins fâcheux qu'étranges. Irène avait acquis de la renommée ; entouré d'éclat, marqué d'un cachet particulier, son nom était de plus en plus répandu, jusque dans les cercles de province. On le prononçait avec curiosité, avec envie, voire avec respect, comme on prononçait naguère le nom de la comtesse Vorotynski. Vint enfin la nouvelle de son mariage, mais Litvinov y fit à peine attention ; il était déjà fiancé à Tatiana.

Le lecteur doit comprendre maintenant tout ce qui revint à la mémoire de Litvinov lorsqu'il s'écria : « Ce n'est pas possible ! » Nous allons donc revenir à Baden et reprendre le fil interrompu de notre récit.

X

Litvinov s'endormit fort tard et ne se reposa guère ; il se leva avec le soleil. Le faîte des sombres montagnes, qu'on apercevait depuis ses fenêtres, se dessinait sur un ciel azuré. « Comme il doit faire frais sous ces arbres ! » pensa-t-il. Il s'habilla promptement, jeta un coup d'œil distrait sur le bouquet qui avait profité de la nuit pour s'épanouir, prit sa canne et se dirigea vers le Vieux Château. Enveloppé de la douce caresse de l'air matinal, il respirait à son aise, s'avançait d'un bon pas ; la santé de la jeunesse courait dans chacune de ses veines, et la terre elle-même semblait rebondir sous ses pieds. Chaque pas le rendait plus alerte et plus gai : il marchait à l'ombre, sur le sable d'une petite allée, le long des sapins dont les branches s'ornaient du vert tendre des pousses printanières. « Tout cela est délicieux », s'écriait-il parfois. Il entendit soudain le son de voix qui lui étaient connues, et vit avancer Vorochilov, avec Bambaïev. Cette vue l'arrêta court : comme un écolier voulant échapper à son maître, il se jeta de côté et se cacha derrière un buisson. « Mon Dieu ! ne put-il s'empêcher de dire, protégez-moi de mes compatriotes ! » Il aurait donné tout l'argent du monde en ce moment pour qu'ils ne le vissent pas et, en effet, ils ne le virent pas. Dieu l'avait épargné. Vorochilov expliquait à Bambaïev, avec son ton prétentieux, les diverses « phases » de l'architecture gothique. Celui-ci se contentait de grogner approbativement : il était visible que Vorochilov l'accablait depuis longtemps de son verbiage et que le brave enthousiaste commençait d'en être las. Litvinov demeura longuement aux aguets, le cou tendu, se mordant les lèvres tout le temps que retentirent

les sons aigus et nasillards du discours archéologique ; puis le silence revint. Litvinov respira, sortit de sa retraite et continua son chemin.

Il rôda trois heures dans les montagnes. Tantôt il quittait le sentier et sautait d'un rocher à un autre, en glissant quelquefois sur la mousse, tantôt il s'asseyait sur un pan de roche, sous un chêne ou un hêtre, et s'abandonnait à d'agréables pensées, bercé par l'incessant murmure d'un ruisseau caché par la fougère, par le bruissement des feuilles ou le chant sonore d'un merle. Un doux engourdissement finissait par le saisir, des bras caressants semblaient l'enlacer furtivement. Il fermait involontairement les yeux, et les rouvrait en sursaut : l'or et le vert des ramures lui apparaissaient dans un brouillard. Il lui venait un sourire, et il s'endormait de nouveau. Il eut envie de déjeuner et monta au Vieux Château, où pour quelques kreuzers on peut avoir un verre d'excellent lait avec du café, mais il ne s'était pas encore établi devant une des petites tables peintes en blanc qui se trouvent sur la terrasse du château, qu'on entendit le halètement bruyant de chevaux fatigués, et qu'apparurent trois calèches d'où sortit une nombreuse société de dames et de messieurs. Litvinov reconnut immédiatement qu'ils étaient russes, quoiqu'ils parlassent tous français, ou plutôt parce qu'ils parlaient français. Les toilettes des dames étaient d'une exquise recherche ; les hommes avaient des redingotes noires cintrées, toutes neuves, ce qui n'est pas très ordinaire à notre époque, des pantalons gris, et des chapeaux de ville très luisants. Une cravate noire, très basse, serrait le cou de chacun de ces messieurs, dont l'allure dénotait quelque chose de militaire. C'étaient des militaires en effet ; Litvinov était tombé sur un pique-nique de jeunes

généraux, gens de haute naissance et de grand poids. Leur importance se révélait en tout, dans leur désinvolture guindée, leurs sourires majestueusement affables, leurs regards distraits et affectés en même temps, leur manière de soulever les épaules, de cambrer la taille, de fléchir légèrement les genoux. Elle se révélait jusque dans le son de leur voix, qui semblait toujours prodiguer des remerciements à des subordonnés, avec un mélange de condescendance et de dégoût. Tous ces guerriers étaient parfaitement lavés, rasés, imprégnés de je ne sais quelle odeur d'état-major et de boudoir, évoquant la fumée des meilleurs cigares et le plus authentique patchouli. Tous avaient des mains aristocratiques, blanches, longues, des ongles polis comme de l'ivoire, des moustaches cirées, des dents brillantes, une peau fine, des reflets roses sur les joues et des mentons azurés. Les uns étaient folâtres, les autres méditatifs, mais tous étaient exquisement « comme il faut ». Chacun d'eux paraissait profondément convaincu de sa valeur, de l'importance de son rôle futur dans l'État ; pour le moment, une légère teinte de cette pétulance et de ce sans-souci auxquels on s'abandonne naturellement en pays étranger, modifiait agréablement ce que cette conviction avait de trop définitif. Après s'être bruyamment installée, la société appela les garçons, fort embarrassés de répondre à toutes les exigences. Litvinov se dépêcha d'achever son verre de lait, le paya et, armé de son bâton, il avait presque dépassé le pique-nique des généraux, lorsqu'il fut arrêté par une voix féminine :

– Grégoire Mikhaïlytch, ne me reconnaissez-vous pas ?

Il s'arrêta involontairement ; cette voix avait naguère trop souvent fait battre son cœur ; il se retourna et aperçut

Irène. Elle était assise auprès d'une table, les mains appuyées sur le dos d'une chaise, la tête penchée et souriante. Elle l'examinait avec attention, presque avec joie.

Litvinov la reconnut à l'instant, quoiqu'elle eût beaucoup changé depuis dix ans qu'il ne l'avait vue, et quoique de jeune fille elle fût devenue femme. Sa fine taille s'était admirablement développée, le contour de ses épaules, autrefois trop étroites, rappelait maintenant ces déesses sortant des nuages qu'on voit sur les plafonds des anciens palais italiens, mais les yeux étaient restés les mêmes, et il sembla à Litvinov qu'ils le regardaient comme autrefois dans la petite maison de Moscou.

– Irène Pavlovna ? répondit-il, hésitant.

– Vous m'avez reconnue ? Comme je suis contente, comme je suis... Elle s'arrêta, rougit un peu et se redressa. *Quelle agréable rencontre**, continua-t-elle en français. Permettez-moi de vous faire faire connaissance avec mon mari. *Valérien**, M. Litvinov, *un ami d'enfance** ; Valérien Vladimirovitch Ratmirov, mon mari.

Un des jeunes généraux, celui qui était vêtu avec le plus de recherche, se leva et salua Litvinov avec une parfaite politesse, tandis que ses confrères, chacun à part soi, se claquemuraient pour ainsi dire dans leur dignité, pressés de protester contre tout rapprochement avec un simple pékin, et que les autres dames du pique-nique se croyaient obligées de cligner de l'œil, de sourire, voire d'exprimer de l'étonnement.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes à Baden ? demanda le général Ratmirov, ne sachant évidemment de quoi entretenir l'ami d'enfance de sa femme.

– Il y a peu de temps, répondit Litvinov.

– Et avez-vous l'intention d'y prolonger votre séjour ? continua l'obséquieux général.

– Je ne suis pas encore décidé.

– Ah ! c'est très agréable.

Le général se tut, Litvinov également. Tous deux tenaient leur chapeau à la main et se regardaient l'un l'autre à la hauteur des sourcils.

– *Deux gendarmes, un beau dimanche**, se mit à fredonner un général, chantant faux, naturellement – jusqu'à présent il ne nous a pas été donné de rencontrer un gentleman russe qui ne chantât pas faux. C'était un général myope, au teint jaunâtre, une perpétuelle expression de contrariété sur le visage, comme s'il ne pouvait se pardonner à lui-même sa physionomie. Il était le seul qui ne ressemblât pas à une rose.

– Mais pourquoi ne vous asseyez-vous pas, Grégoire Mikhaïlytch ? dit enfin Irène.

Litvinov s'y résigna.

– *I say, Valérien, give me some fire*[1], dit un autre général, jeune également et déjà gras, avec des yeux immobiles, fixés dans le vide, et des favoris touffus, soyeux, que des mains d'un blanc de neige caressaient lentement. Ratmirov lui passa un porte-allumettes en argent.

– *Avez-vous des papiros* ?* grasseya l'une des dames.

– *De vrais papelitos**, comtesse.

– *Deux gendarmes, un beau dimanche**, poursuivit, dans un grincement de dents, le général myope.

– Il faut absolument que vous veniez nous voir, disait pendant ce temps-là Irène à Litvinov. Nous demeurons à

1. En anglais dans le texte : « Allons, Valérien, donnez-moi du feu. »

l'*Hôtel de l'Europe**. Je suis toujours chez moi de quatre à six. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus.

Litvinov regarda Irène en face, elle ne baissa pas les yeux.

– Oui, Irène Pavlovna, il y a longtemps. Depuis Moscou.

– Depuis Moscou… depuis Moscou, répéta-t-elle après une pause. Venez, nous causerons, nous parlerons de l'ancien temps. Savez-vous, Grégoire Mikhaïlytch, que vous n'avez pas beaucoup changé ?

– Réellement ? Vous, Irène Pavlovna, vous avez bien changé.

– J'ai vieilli.

– Je ne voulais pas dire cela…

– *Irène* ?* fit d'un ton interrogatif une dame qui portait un chapeau jaune sur des cheveux jaunes, après avoir chuchoté et ricané avec un monsieur assis à côté d'elle.

– J'ai vieilli, continua Irène, sans répondre à la dame, mais je n'ai pas changé. Non, non, je n'ai changé en rien.

– *Deux gendarmes, un beau dimanche**, fredonna encore l'irascible général, qui ne se souvenait que du premier vers de la chanson.

– Cela picote encore, Excellence, dit à haute voix le gras général aux favoris, faisant probablement allusion à quelque amusante histoire connue du beau monde ; éclatant d'un rire lourd et dur, il recommença à fixer le vide. Tout le reste de la société s'associa à sa jubilation.

– *What a sad dog you are, Boris*[1] *!* fit observer à demi-voix Ratmirov. Il prononçait à l'anglaise jusqu'au nom de Boris.

---

1. En anglais dans le texte : « Quel triste sire vous faites, Boris. »

– *Irène* !* fit pour la troisième fois la dame au chapeau jaune. Irène se retourna brusquement de son côté.

– *Eh bien, quoi ? Que me voulez-vous* ?*

– *Je vous le dirai plus tard**, répondit la dame en minaudant. Quoiqu'elle ne fût pas jolie, elle ne cessait de se donner des airs ; un mauvais plaisant avait dit qu'elle *minaudait dans le vide**.

Irène fronça le sourcil et haussa les épaules avec impatience.

– *Mais que fait donc M. Verdier ? Pourquoi ne vient-il pas* ?* s'écria une dame avec ces inflexions traînantes si choquantes pour les oreilles françaises, qui caractérisent l'accent russe.

– *Ah voui, ah voui, monsieur Verdier, monsieur Verdier**, gémit une autre dame, directement débarquée d'Arzamas[1].

– *Tranquillisez-vous, mesdames**, interrompit Ratmirov, *monsieur Verdier m'a promis de venir se mettre à vos pieds**.

– Hi, hi, hi ! fit la dame en jouant de l'éventail.

Le garçon apporta quelques verres de bière.

– *Bayerisch Bier*[2] *?* demanda le général aux longs favoris, parlant d'une voix de basse et simulant l'étonnement. *Guten Morgen*[3].

– Et alors ? Le comte Paul est-il toujours là-bas ? demanda nonchalamment un jeune général à un autre.

---

1. Arzamas est une petite ville de la province de Nijni-Novgorod, devenue dans la conversation courante l'exemple même du trou perdu de province.

2. En allemand dans le texte : « De la bière bavaroise ? »

3. En allemand dans le texte : « Bonjour. »

– Il y est encore, répliqua celui-ci sur le même ton. *Mais c'est provisoire. Serge**, dit-on, prendra sa place.

– Eh ! fit le premier entre ses dents.

– Mais oui, murmura le second.

– Je ne puis comprendre, commença le général à la chansonnette, quel besoin avait Paul de se justifier, d'expliquer ses raisons... Il a pressuré un marchand... *il lui a fait rendre gorge**... eh bien, qu'est-ce que cela ? Il pouvait avoir ses motifs.

– Il a eu peur d'une campagne de presse... grommela quelqu'un.

L'irascible général s'enflamma soudain.

– C'est le dernier de mes soucis ! Les journaux ! La critique ! Si cela dépendait de moi, j'imposerais à vos journaux de ne publier que le montant de la taxe de la viande ou sur le pain, et les petites annonces pour vendre des pelisses et des bottes.

– Sans oublier d'y faire paraître l'adjudication des terres des nobles vendues à l'encan, ajouta Ratmirov.

– Je vous en prie, dans de telles cironstances... Mais, messieurs, quelle conversation, à Baden, au Vieux Château !

– *Mais pas du tout, pas du tout**, dit la dame au chapeau jaune. *J'adore les questions politiques**.

– *Madame a raison**, remarqua un autre général, au visage avenant et au teint de jeune fille. Pourquoi éviterions-nous ces questions... quand bien même nous serions à Baden ?

En prononçant ces paroles il se tourna poliment du côté de Litvinov, avec un sourire de condescendance.

– Jamais et en nulle circonstance, un homme véritable ne doit sacrifier ses convictions. N'est-il pas vrai ?

– Certainement, répondit l'irascible général, jetant également les yeux sur Litvinov, avec sévérité, comme s'il lui adressait une semonce indirecte, pourtant je ne vois pas de nécessité…

– Non, non, interrompit avec la même douceur l'indulgent général. Notre ami Valérien Vladimirovitch fait allusion à la vente des biens de la noblesse. Eh bien ! n'est-ce pas une réalité ?

– Il est impossible de les vendre en ce moment ! Personne n'en veut ! s'écria l'irascible général.

– Peut-être, peut-être. Raison de plus pour constater cet état de choses… ce déplorable état de choses. Nous sommes ruinés, c'est parfait ; nous sommes humiliés, c'est indiscutable ; mais nous demeurons de grands propriétaires, nous représentons *un principe**. Soutenir ce principe, voilà notre devoir. *Pardon, madame**, il me semble que vous avez laissé tomber votre mouchoir. Quand un certain aveuglement s'empare des esprits les plus élevés, des personnes les plus haut placées, nous devons signaler, avec déférence sans doute (ici le général étendit la main), nous devons indiquer, d'un geste citoyen, l'abîme vers lequel tout se précipite. Nous devons avertir, crier avec une respectueuse fermeté : « Revenez, revenez en arrière. » Voilà notre devoir.

– Il est pourtant impossible de revenir complètement sur nos pas, remarqua d'un air rêveur Ratmirov.

– Mais si, complètement, complètement, *mon très cher**. Plus nous irons en arrière et mieux ce sera, répliqua l'indulgent général en souriant, regardant encore avec bienveillance Litvinov.

Celui-ci perdit patience.

– Nous faudrait-il donc reculer jusqu'à l'époque des boyards, mon général ? demanda-t-il.

– Eh ! pourquoi pas ? J'exprime mes opinions sans restriction ; il faut tout refaire… oui… refaire tout ce qui a été fait.

– Même le dix-neuf février[1] ?

– Même le dix-neuf février, pour autant que cela est possible. *On est patriote ou on ne l'est pas**. Et la liberté ? me dira-t-on. Croyez-vous que cette liberté paraisse tellement douce au peuple ? Interrogez-le…

– Essayez de la lui ôter, dit Litvinov.

– *Comment nommez-vous ce monsieur* ?* chuchota le général à Ratmirov.

– Mais sur quoi dissertez-vous ? dit tout à coup le gros général, qui jouait évidemment dans cette société le rôle d'enfant gâté. Toujours sur les journaux, sur les écrivassiers ? Permettez que je vous raconte là-dessus une merveilleuse anecdote, une histoire qui m'est arrivée. On m'avertit qu'*un folliculaire** écrivait sur moi un libelle. Je le fais venir immédiatement, sous bonne garde. On amène le pigeon… « Tu t'amuses donc, lui dis-je, ami *folliculaire**, à écrire des libelles ? Tu brûles donc de patriotisme ? – Je suis patriote, répondit-il. – Et l'argent, lui dis-je, *folliculaire**, tu l'aimes ? – Je l'aime. » Ici, messieurs, je lui mis sous le nez le pommeau de ma canne. « Et cela, l'aimes-tu, mon ange ? – Non, dit-il, je n'aime pas cela. – Renifle-le comme il faut, j'ai les mains propres. – Cela suffit, je n'aime pas cela. – Eh bien, mon

1. Le 19 février 1861 est la date à laquelle l'empereur Alexandre II décréta l'abolition du servage.

cœur, moi, j'en raffole, seulement pas sur mon dos. Comprends-tu cette allégorie, mon trésor ? – Je comprends, dit-il. – Alors, dorénavant, fais bien attention, sois bien gentil, entends-tu, mon chéri ? Voilà un rouble, va, et prie pour moi jour et nuit. » Et le *folliculaire** s'en alla.

Le général se mit à rire. Tous lui firent écho, sauf Irène, qui ne sourit même pas et jeta un sombre regard sur le narrateur.

L'obligeant général secoua l'épaule de Boris.

– Tu as inventé tout cela, mon très cher. Tu ne me feras pas croire que tu puisses menacer quelqu'un de ta canne. Tu n'en as même pas. *C'est pour faire rire ces dames**, pour dire quelque chose de plaisant. Mais il ne s'agit pas de ça. Je viens de dire qu'il faut retourner tout à fait en arrière. Comprenez-moi. Je ne suis pas ennemi de ce qu'on appelle le progrès, mais toutes ces universités, ces séminaires, ces écoles populaires, ces étudiants, ces fils de prêtres, ces roturiers, tout ce fretin, *tout ce fond du sac, la petite propriété, pire que le prolétariat** (le général débitait tout cela sur le ton le plus langoureux), *voilà ce qui m'effraie**... voilà où il faut s'arrêter et arrêter les autres. (Il jeta de nouveau sur Litvinov un regard aimable.) Oui, il faut arrêter tout cela. N'oubliez pas que personne chez nous ne réclame rien, ne prétend à aucun de ces soi-disant droits... L'autonomie des communes, par exemple, est-ce que quelqu'un la souhaite ? Est-ce vous qui la désirez ? Est-ce vous, *mesdames**, qui ne vous gouvernez pas seulement vous-mêmes mais faites encore de nous ce que vous voulez ? (Le beau visage du général s'éclaira d'un malin sourire.) Chers amis, pourquoi faire comme le lièvre qui se jette au-devant du danger en croyant l'éviter ? La démocratie est satisfaite de vous...

pour le moment elle vous encense, elle est prête à entrer dans vos vues… mais c'est un glaive à deux tranchants. L'ancien système est meilleur… bien plus sûr. Ne laissez pas la racaille raisonner, appuyez-vous sur l'aristocratie, qui seule est une force… Je vous certifie que les choses iront mieux. Quant au progrès… je n'ai absolument rien contre le progrès. Seulement ne nous donnez pas d'avocats, de jurés, ne touchez pas à la discipline militaire ; libre à vous, par ailleurs, de construire des ponts, des quais et des hôpitaux, et je ne vois pas pourquoi les rues ne seraient pas éclairées au gaz.

– Ils ont mis le feu aux quatre coins de Pétersbourg, voilà ce qu'ils appellent le progrès, s'écria l'irascible général.

– Je vois que tu es rancunier, lui dit le gros général en se dandinant ; tu ferais un excellent procureur général ; pour moi, *avec Orphée aux Enfers, le progrès a dit son dernier mot**.

– *Vous dites toujours des bêtises**, cria d'une voix aigre la dame d'Arzamas.

– *Je ne suis jamais plus sérieux, madame**, repartit le général avec encore plus d'emphase, *que quand je dis des bêtises**.

– C'est une phrase de M. Verdier, remarqua Irène à mi-voix.

– *De la poigne et des formes** *!* s'écria le robuste général, *de la poigne, surtout**. Ce qui peut se traduire, en russe, par : "Sois poli, mais casse-lui la gueule."

– Ah ! Quel incorrigible gamin ! fit l'indulgent général. *Mesdames**, veuillez n'en rien croire : il ne ferait pas de mal à une mouche. Il se contente d'être le bourreau des cœurs.

– Non, Boris, commença Ratmirov, après avoir échangé un regard avec sa femme, plaisanterie à part, il y a ici de l'exagération. Le progrès est une manifestation de

la vie sociale, voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue. C'est un symptôme qu'il importe d'étudier.

– Oui, opina le gros général en fronçant le nez ; il est connu que tu vises à l'homme d'État !

– Nullement : qu'y a-t-il ici de politique ? Mais il faut bien reconnaître la vérité.

*Boris** recommença à caresser ses favoris et à fixer le vide.

– La vie sociale est une chose très importante. Dans le développement du peuple, dans le destin, pour ainsi dire, d'une patrie...

– *Valérien**, interrompit *Boris** d'un ton sans réplique, *il y a des dames ici**. Je n'aurais pas cru cela de toi. Veux-tu donc faire partie d'un comité ?

– Ils ont tous été interdits, grâce à Dieu, s'empressa de faire observer l'irascible général, et il se remit à chanter. *Deux gendarmes, un beau dimanche**...

Ratmirov approcha de son visage un mouchoir de batiste et se tut de bonne grâce ; le doucereux général répéta : « *Le gamin ! Le gamin* ! » *Boris**, se tournant vers une dame, sans baisser la voix ni changer d'expression, lui demanda « quand elle couronnerait sa flamme, car il était amoureux d'elle éperdument et souffrait le martyre ».

Litvinov se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il était blessé dans sa fierté, dans son honnête et plébéienne fierté. Qu'y avait-il de commun entre lui, fils d'un infime fonctionnaire, et ces aristocrates militaires de Pétersbourg ? Il aimait tout ce qu'ils haïssaient, il haïssait tout ce qu'ils aimaient ; il le voyait trop clairement, il le sentait de toutes les forces de son être. Il trouvait leurs plaisanteries plates, leur ton insupportable, leurs manières frelatées ; dans leur amabilité perçait un mépris

insultant, et cependant il semblait intimidé par eux, par ces hommes, ses ennemis… « Quelle sottise ! se disait-il. Je les gêne, je leur parais ridicule. Pourquoi donc resterais-je ici ? Allons-nous-en. » La présence d'Irène ne pouvait l'arrêter : elle n'éveillait en lui que des impressions pénibles. Il se leva et commença à prendre congé.

– Vous vous en allez déjà ? dit Irène, mais, après un moment de réflexion, elle n'insista pas et lui fit seulement promettre qu'il viendrait la voir. Le général Ratmirov lui rendit son salut avec la politesse qui le caractérisait, lui serra la main et le reconduisit jusqu'au bout de la terrasse. Litvinov avait à peine dépassé le coin de la première allée qu'il entendit des rires éclater. Ces rires ne s'adressaient pas à lui, ils étaient provoqués par l'apparition subite du si désiré M. Verdier, monté sur un âne, coiffé d'un chapeau tyrolien, affublé d'une blouse bleue. Mais Litvinov se crut la cause de cette gaieté : le sang monta à ses joues et ses lèvres se serrèrent, comme s'il venait d'avaler de la coloquinte.

– Quelles gens méprisables ! murmura-t-il, sans réfléchir que quelques instants passés en leur compagnie ne lui donnaient pas encore le droit de s'exprimer aussi sévèrement. C'était dans ce monde qu'était tombée Irène ! Elle y vivait, elle y régnait ! C'était pour ce monde qu'elle avait sacrifié sa dignité, foulé les meilleurs sentiments de son cœur… Apparemment, il fallait qu'il en fut ainsi ; elle ne méritait pas de meilleur destin ! Comme il se réjouissait qu'elle n'ait pas eu l'idée de l'interroger sur ses intentions, ses projets ! Il aurait été forcé de s'expliquer devant ces gens, en leur présence… « Pour rien au monde ! Jamais ! » répétait-il, en aspirant l'air frais de la montagne. Et c'est presque en courant qu'il regagna Baden. Il pensait à sa fiancée, à sa

bonne et douce Tatiana ; elle ne lui en paraissait que plus pure, candide et noble. Avec quelle ineffable jouissance il se rappelait ses traits, ses paroles, ses moindres habitudes !... Avec quelle impatience il attendait son retour !

Cette marche rapide calma ses nerfs. Rentré chez lui, il se mit devant une table, prit un livre, puis le laissa tomber et se mit à rêver... Que lui arrivait-il ? Rien, mais Irène... Irène... Cette rencontre lui sembla tout à coup étonnante, étrange, inouïe. Était-ce possible ? Il l'avait revue, il avait parlé à cette même Irène... Et pourquoi n'avait-elle pas ce ton odieux qui distinguait tous les autres ? Pourquoi semblait-elle ennuyée et ne supporter qu'avec peine sa situation ? Elle était dans leur camp, mais n'était pas un ennemi. Qui avait pu l'engager à l'accoster de si bonne grâce, à l'inviter chez elle ?

Litvinov releva la tête.

« Ô Tatiana, s'écria-t-il hors de lui, seule, tu es mon ange, mon bon génie, je n'aime que toi, et je t'aimerai toujours. Je n'irai pas chez Irène. Que Dieu la bénisse ! Qu'elle s'amuse avec ses généraux ! » Et il reprit son livre.

XI

Litvinov reprit son livre, mais il lui fut impossible de lire. Il sortit, se promena un peu, écouta la musique, regarda jouer, revint chez lui, essaya encore de lire sans que cela lui réussît mieux. Le temps lui parut singulièrement long. Vint Pichtchalkine, le brave juge de paix, qui resta trois petites heures. Il parla, discuta, posa des questions, toucha alternativement aux sujets les plus élevés et aux

plus pratiques, répandant finalement un tel ennui que le malheureux Litvinov fut sur le point de hurler de désespoir. Pour engendrer une torpeur mortelle, glaciale, sans issue ni remède, Pichtchalkine n'avait pas d'égal, même parmi les profonds moralistes connus pour posséder ce talent au suprême degré. Son crâne lisse, ses yeux clairs et insignifiants, son nez si triste dans sa régularité, inspiraient un abattement involontaire. Sa voix de baryton, lente, endormie, semblait avoir été créée pour énoncer avec conviction et mesure des sentences comme celles-ci : « Deux et deux font quatre, et non cinq, ou trois ; l'eau est humide ; la bienfaisance est louable ; pour des opérations financières, le crédit est aussi indispensable à l'État qu'au simple particulier. » Et malgré cela c'était le meilleur des hommes, mais tel est le destin de la Russie : les meilleurs y sont assommants. Pichtchalkine se retira. Il fut remplacé par Bindassov, qui lui demanda effrontément cent florins. Litvinov les lui prêta ; pourtant, loin de s'intéresser à Bindassov, il se sentait pour lui de la répugnance, et il pouvait être certain de ne plus revoir cet argent, alors qu'il en avait besoin. « Pourquoi donc le donna-t-il ? » demandera le lecteur. Peut-être trouvera-t-il une réponse à cette question dans sa propre vie. Que de fois chacun de nous n'a-t-il pas agi de même ? Bindassov ne se donna pas la peine de remercier Litvinov, se fit apporter un grand verre d'Affenthaler (vin rouge de Baden) et sortit, sans s'essuyer les lèvres, martelant le sol de ses lourdes bottes. Quel dépit ne ressentit pas Litvinov en voyant la large nuque de l'insolent s'éloigner ! Le soir, il reçut une lettre de Tatiana, qui l'informait que suite à une indisposition de sa tante, elle ne pourrait arriver à Baden avant cinq ou six jours. Cette

lettre lui causa une forte contrariété et augmenta son désappointement ; il se coucha de bonne heure dans de mauvaises dispositions d'esprit. Le lendemain, dès l'aurore, sa chambre s'emplit de ses compatriotes : Bambaïev, Vorochilov, Pichtchalkine, deux officiers, deux étudiants de Heidelberg arrivèrent à la fois et ne s'en allèrent que vers l'heure du déjeuner, quoiqu'ils eussent bien vite dit tout ce qu'ils avaient à dire et s'ennuyassent visiblement. Ils ne savaient littéralement que devenir. Ils commencèrent par parler de Goubariov, qui venait de repartir à Heidelberg et qu'il fallait rejoindre ; puis ils philosophèrent, effleurant la question polonaise ; vint ensuite le tour des maisons de jeu et des anecdotes scandaleuses ; la conversation s'engagea enfin sur les hommes remarquables par leur force physique, leur embonpoint et leur voracité. Les plus vieilles histoires refirent surface. On cita le diacre qui avait fait le pari d'avaler trente-trois harengs, le soldat qui rompait sur son front un nerf de bœuf... Ce fut à qui en conterait le plus. Pichtchalkine lui-même dit, en bâillant, qu'il avait connu en Ukraine une paysanne qui pesait, le jour de sa mort, plus de six cents livres, et un propriétaire qui déjeunait de trois oies et d'un esturgeon ; Bambaïev ne manqua pas l'occasion de tomber en extase ; il déclara qu'il était lui-même capable de consommer un mouton entier pourvu que les sauces fussent bonnes, et Vorochilov avança quelque chose de si ridicule que tous se turent, se regardèrent dans le blanc des yeux, prirent leur chapeau et se retirèrent. Resté seul, Litvinov voulut s'occuper, mais la tête lui tournait, il ne put rien faire et perdit encore sa soirée.

Le lendemain matin, il s'apprêtait à déjeuner lorsqu'il entendit frapper à sa porte. « Mon Dieu, pensa-t-il, voici

encore un de mes amis d'hier », et ce ne fut pas sans émotion qu'il dit : « *Herein*[1] *!* » La porte s'ouvrit doucement et Potouguine entra dans la chambre. Litvinov s'en réjouit fort.

– Voilà qui est aimable ! dit-il en serrant avec force la main du visiteur inattendu. J'aurais été vous voir, si vous aviez voulu me dire où vous demeurez. Asseyez-vous, je vous prie, posez votre chapeau, asseyez-vous.

Potouguine ne répondait pas à ces affectueuses paroles ; il demeurait debout au milieu de la chambre, souriant et secouant la tête. L'accueil cordial de Litvinov l'avait visiblement touché, mais il y avait dans l'expression de son visage quelque chose d'embarrassé.

– Pardonnez-moi, balbutia-t-il. Assurément, c'est toujours avec plaisir... mais on m'a dépêché vers vous.

– Voulez-vous dire, dit d'un ton de reproche Litvinov, que vous ne seriez pas venu sans cela ?

– Oh ! non, mais... peut-être ne me serais-je pas décidé à vous déranger aujourd'hui si on ne m'avait prié de passer chez vous. En un mot, j'ai pour vous une commission.

– Puis-je savoir de qui ?

– D'une personne qui vous est connue, d'Irène Pavlovna Ratmirov. Vous lui avez promis, il y a trois jours, d'aller la voir, et vous n'en avez rien fait.

Litvinov regarda avec surprise Potouguine.

– Vous connaissez Mme Ratmirov ?

– Comme vous voyez.

– Et vous la connaissez... intimement ?

– Je suis, jusqu'à un certain point, de ses amis.

---

1. En allemand dans le texte : « Entrez. »

Litvinov se tut.

– Permettez-moi de vous demander, reprit-il, si vous savez pourquoi Irène Pavlovna désire me voir ?

Potouguine s'approcha de la fenêtre.

– Je le sais, jusqu'à un certain point. Autant que j'en puis juger, elle a été très heureuse de vous revoir et voudrait renouer de précédentes relations.

– Renouer, répéta Litvinov. Excusez mon indiscrétion, mais permettez que je vous pose encore une question. Savez-vous de quelle nature étaient ces relations ?

– À vrai dire, je l'ignore, mais je présume, ajouta Potouguine en se tournant inopinément vers Litvinov avec une expression affectueuse, je présume qu'elles étaient excellentes, car Irène Pavlovna a fait de vous un grand éloge, et j'ai dû lui donner ma parole que je vous amènerais. Viendrez-vous ?

– Quand ?

– Maintenant... tout de suite.

Litvinov écarta les bras.

– Irène Pavlovna, continua Potouguine, suppose que... comment vous dire cela ?... que ce milieu dans lequel vous l'avez vue l'autre jour ne doit pas vous être fort sympathique, mais elle m'a chargé de vous dire que le diable n'est pas aussi noir qu'on le dépeint.

– Hum !... cette comparaison s'applique-t-elle précisément à ce milieu ?

– Oui... et en général.

– Hum !... mais vous-même, Sozonte Ivanytch, quelle est votre opinion sur le diable ?

– Je pense, Grégoire Mikhaïlytch, qu'il n'est pas, en tout cas, tel qu'on le dépeint.

– Est-il meilleur ?

– Pire, ou meilleur, il est difficile d'en décider, mais il n'est pas ce qu'on dit. Eh bien ! partons-nous ?

– Reposez-vous d'abord un peu. Je vous avoue qu'il me paraît toujours un peu étrange...

– Oserais-je vous demander ce qui vous paraît étrange ?

– Comment avez-vous pu devenir l'ami d'Irène Pavlovna ?

Potouguine reprit modestement :

– Avec ma figure, ma situation dans le monde, c'est en effet invraisemblable ; mais, vous vous en souvenez, Shakespeare a écrit : « Il y a bien des choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'a pas rêvées votre philosophie. » Prenons une métaphore : voici un arbre, il n'y a pas un souffle de vent, il est impossible qu'une des feuilles de la branche inférieure touche l'une de celles de la branche supérieure, mais que vienne l'orage, tout se confond, et les deux feuilles peuvent se toucher.

– Ah ! Il y a donc eu des orages ?

– Je crois bien ! Comme si on pouvait vivre sans cela ? Mais laissons de côté la philosophie ; il est temps de partir.

Litvinov hésitait toujours.

– Seigneur ! s'écria Potouguine avec une grimace comique, comme sont devenus aujourd'hui les jeunes gens ! Une femme ravissante les appelle, leur dépêche un messager, et ils font des histoires ! C'est une honte, monsieur, une honte. Voici votre chapeau, et *vorwärts*[1] ! comme disent nos amis, les bouillants Allemands.

---

1. En allemand dans le texte : « En avant ! »

Litvinov demeura encore un moment dans l'incertitude, mais finit par prendre son chapeau et sortit avec Potouguine.

XII

Ils se dirigèrent vers un des plus confortables hôtels de Baden et demandèrent la générale Ratmirov. Le suisse prit d'abord leurs noms, puis répondit : « *Die Frau Fürstin ist zu Hause*[1]. » Il les précéda dans l'escalier, frappa à la porte et les annonça. *Die Frau Fürstin* les reçut immédiatement. Elle était seule ; son mari était allé à Carlsruhe, pour voir un dignitaire russe des plus influents qui y était de passage.

Irène était assise à une petite table et travaillait à un canevas lorsque Potouguine et Litvinov franchirent sa porte. Elle s'empressa de mettre son ouvrage de côté, repoussa la petite table, se leva ; une vive satisfaction se peignait sur son visage. Elle portait une robe du matin ; les contours de ses épaules et de ses bras se dessinaient gracieusement sous une étoffe légère ; ses cheveux, négligemment tressés, tombaient à demi sur son cou. Elle jeta sur Potouguine un rapide regard, chuchota un « merci » et, tendant la main à Litvinov, elle lui reprocha aimablement d'oublier une vieille amie.

Litvinov voulut s'excuser. « *C'est bien, c'est bien** », se hâta-t-elle de dire et, après l'avoir forcé à se débarrasser de son chapeau, elle le fit asseoir. Potouguine s'assit

---

1. En allemand dans le texte : « Mme la Princesse est chez elle. »

également, mais prétexta aussitôt une affaire pressante pour se retirer, en promettant de revenir après dîner. Irène lui jeta de nouveau un rapide regard, lui fit un signe de tête amical, mais ne le retint pas. Dès qu'il fut sorti, elle se tourna vivement vers Litvinov.

– Grégoire Mikhaïlytch, lui dit-elle en russe avec son timbre doux et argenté, nous voici enfin seuls ; je puis vous dire que je suis bien contente de notre rencontre, parce qu'elle me donne la possibilité (et, disant cela, elle le regardait droit dans les yeux) de vous demander pardon.

Litvinov frissonna. Il ne s'attendait pas à une aussi brusque attaque ; il ne prévoyait pas qu'elle amènerait si résolument la conversation sur le passé.

– Pardon... à quel propos ? dit-il en balbutiant.

Irène rougit.

– À quel propos ? Vous le savez bien, reprit-elle en se détournant légèrement. J'ai été coupable à votre égard, Grégoire Mikhaïlytch, quoique, sans doute... telle était ma destinée. (Litvinov se souvint de sa lettre.) Je ne me repens pas... il est trop tard pour cela. Mais vous ayant rencontré à l'improviste, je me suis dit que nous devions absolument redevenir des amis... absolument... et j'aurais beaucoup de peine si cela n'avait pas lieu... Voici pourquoi il me semble que nous devons nous expliquer une fois pour toutes, afin qu'à l'avenir il n'y ait plus entre nous aucune... *gêne**. Vous devez m'assurer que vous me pardonnez, sans cela je supposerai que vous me conservez... *de la rancune. Voilà** *!* C'est probablement une fatuité de ma part, car vous avez sans doute depuis longtemps tout oublié ; mais c'est égal, dites-moi que vous m'avez pardonné.

Irène débita cette harangue sans reprendre haleine, et Litvinov remarqua que des larmes, de vraies larmes, brillaient dans ses yeux.

– De grâce, Irène Pavlovna, s'empressa-t-il de lui répondre, pourquoi vous excuser, implorer mon pardon ? Le passé a fui comme l'eau, et il ne me reste qu'à être étonné de ce qu'au milieu de l'éclat qui vous entoure, vous ayez encore pu conserver le souvenir de l'obscur compagnon de votre jeunesse…

– Cela vous surprend ? dit à voix basse Irène.

– Cela me touche, reprit Litvinov, parce que je ne pouvais m'imaginer…

– Vous ne m'avez toujours pas dit que vous me pardonniez, interrompit Irène.

– Je me réjouis sincèrement de votre bonheur, Irène Pavlovna ; je vous souhaite toutes les félicités possibles.

– Et vous ne vous souvenez plus du mal ?

– Je ne me souviens que des heureux moments que vous m'avez offert autrefois.

Irène lui tendit ses deux mains. Litvinov les serra et ne les relâcha pas tout de suite. Ce seul attouchement emplit son cœur d'un trouble depuis longtemps oublié. Irène le regardait de nouveau en face, mais cette fois en souriant et, de son côté, il eut pour la première fois le courage de l'observer avec attention. Il reconnut ces traits qui lui avaient été si chers, ces yeux si profonds avec leurs cils étranges, la façon dont ses cheveux étaient plantés sur son front, son habitude de tordre un peu les lèvres en souriant et d'imprimer à ses sourcils un mouvement à la fois drôle et charmant. Comme elle avait embelli ! Quelle grâce, quelle force dans ce jeune corps

féminin ! Ni rouge, ni poudre, aucun fard sur ce pur et frais visage… Oui, elle était devenue une beauté.

Litvinov se mit à rêver… Il la regardait toujours, mais ses pensées étaient déjà loin…

Irène le remarqua.

– Allons ! voilà qui est bien, dit-elle à voix haute, ma conscience est en repos à présent, et je puis satisfaire ma curiosité.

– Votre curiosité ? répéta Litvinov, sans comprendre.

– Oui. Je tiens à savoir ce que vous avez fait, quels sont vos plans ; je veux tout savoir, où, quand, comment… Tout, absolument tout… Et vous devez me dire la vérité, car je vous préviens que je ne vous ai pas perdu de vue… autant que cela m'a été possible.

– Vous ne m'avez pas perdu de vue ?… Vous ?… Là-bas… à Pétersbourg ?

– Au milieu de l'éclat qui m'entourait, comme vous venez de le dire. C'est précisément cela. Nous reviendrons sur cet éclat ; maintenant, racontez-moi, racontez-moi tout dans le détail et prenons notre temps. Personne ne nous dérangera : ce sera merveilleux, ajouta-t-elle en s'installant gaiement dans un fauteuil. Eh bien ! commencez.

– Avant de raconter quoi que ce soit, je dois vous remercier, dit Litvinov.

– Pourquoi ?

– Pour le bouquet qui s'est trouvé dans ma chambre.

– Quel bouquet ? Je ne sais rien.

– Comment ?

– Je vous le répète, je ne sais rien, mais j'attends votre récit… Ah ! comme Potouguine a bien fait de vous amener !

Litvinov ouvrit les oreilles.

– Vous connaissez depuis longtemps ce M. Potouguine ? lui demanda-t-il.

– Depuis longtemps… mais racontez.

– Et vous le connaissez intimement ?

– Oh oui ! soupira Irène. Cela tient à des circonstances particulières… Vous avez sûrement entendu parler d'Élise Bielski, morte si tragiquement il y a deux ans… Mais j'oublie que vous ne connaissez pas nos histoires, et je vous en félicite. *Oh ! Quelle chance* !* Voici enfin un homme, un être vivant, qui ne sait rien de ce qui se passe parmi nous ! Et on peut s'entretenir avec lui en russe, dans un mauvais russe, mais toujours préférable à cet éternel, insipide, insupportable jargon français de Pétersbourg !

– Potouguine, dites-vous, connaissait cette…

– Il m'est pénible de me rappeler cela, interrompit encore Irène. Élise était ma meilleure amie à l'Institut, et à Pétersbourg nous nous voyions sans cesse, *au château**. Elle me confiait tous ses secrets : elle était très malheureuse, elle a beaucoup souffert. Potouguine s'est admirablement conduit dans cette histoire, comme un vrai gentleman. Il s'est dévoué ; c'est alors seulement que je l'ai apprécié. Mais nous voici à nouveau loin de notre sujet ; j'attends votre récit, Grégoire Mikhaïlytch.

– Mon récit ne vous intéressera guère, Irène Pavlovna.

– Ceci n'est plus votre affaire.

– Souvenez-vous, Irène Pavlovna, que nous ne nous sommes pas vus durant dix ans, dix longues années ! Combien d'eau a coulé sous les ponts depuis ce temps !

– Pas seulement de l'eau, répliqua-t-elle avec amertume. C'est pourquoi je veux vous écouter.

– Je ne sais d'ailleurs par où commencer.

– Par le commencement. Du jour que vous... que je suis partie pour Pétersbourg. Vous avez quitté Moscou... Savez-vous que depuis cette époque je ne suis jamais revenue à Moscou !

– Vraiment ?

– C'était d'abord impossible ; puis, quand je me suis mariée...

– Depuis quand êtes-vous mariée ?

– Depuis quatre ans.

– Vous n'avez pas d'enfants ?

– Non, répondit-elle sèchement.

Litvinov se tut un moment.

– Et jusqu'à votre mariage vous avez toujours vécu chez ce... comment l'appelez-vous ?... chez ce comte Reisenbach ?

Irène le considéra attentivement ; elle semblait vouloir comprendre le motif de cette question. Il ignorait donc tout.

– Non, répondit-elle enfin.

– Par conséquent, vos parents... Je ne vous en ai pas encore parlé. Ils sont...

– Ils sont bien portants.

– Ils habitent, comme auparavant, à Moscou ?

– Comme auparavant.

– Et vos frères ? Vos sœurs ?

– Ils vont bien ; je les ai tous placés.

– Ah ! fit Litvinov en regardant Irène de côté. En réalité, Irène Pavlovna, ce n'est pas moi, c'est vous qui auriez beaucoup à m'apprendre, si seulement...

Il ne savait plus comment achever sa phrase. Irène, approchant ses mains de son visage, se mit à faire tourner son anneau nuptial autour de son doigt.

– Je ne m'y refuse pas, fit-elle à la fin. Je le veux bien, un jour… Mais c'est d'abord votre tour… parce que, voyez-vous, quoique je vous aie suivi de loin, je ne sais pas grand-chose de vous, tandis que vous avez sûrement assez entendu parler de moi. N'est-il pas vrai ? Ne me le cachez pas !

– Vous occupiez, Irène Pavlovna, une place trop élevée dans le monde pour être à l'abri de tout commentaire… particulièrement en province, où l'on colporte toute espèce de bruits.

– Vous y avez ajouté foi ? De quel genre étaient-ils ?

– Je vous avoue qu'ils ne venaient que très rarement jusqu'à moi. Je vivais retiré.

– Vous avez cependant été en Crimée, dans les milices ?

– Vous avez su cela ?

– Comme vous voyez. Je vous ai dit que je vous surveillais.

Litvinov fut de nouveau déconcerté.

– Pourquoi donc, reprit-il à mi-voix, entreprendrais-je de vous raconter ce que vous savez déjà ?

– Pour satisfaire mon désir, Grégoire Mikhaïlytch.

Litvinov baissa la tête et commença à raconter, un peu confusément, ses très ordinaires aventures. Souvent il s'arrêtait, demandant grâce du regard. Mais elle exigeait implacablement la fin de son récit et, ses cheveux rejetés derrière les oreilles, appuyée sur le bras de son fauteuil, elle semblait écouter chaque mot avec un redoublement d'attention. Cependant, si quelqu'un avait suivi le jeu de sa physionomie, il se serait facilement aperçu qu'elle n'écoutait pas du tout ce que lui débitait Litvinov, et qu'elle était plongée dans une profonde méditation. L'objet de cette méditation n'était nullement Litvinov,

quoiqu'il se troublât et rougît sous le feu de son regard : toute une existence se déroulait devant elle, et ce n'était pas celle de Litvinov, mais bien la sienne.

Litvinov se tut avant d'en avoir terminé, sous l'impression d'un sentiment de plus en plus pénible ; cette fois, Irène ne dit rien, elle ne lui demanda plus de continuer ; se couvrant les yeux de la main, elle s'affaissa dans son fauteuil et demeura sans mouvement. Litvinov attendit un peu ; puis, se souvenant que sa visite avait duré plus de deux heures, il chercha du regard son chapeau, lorsqu'on entendit dans la chambre voisine le craquement de bottes vernies : Valérien Vladimirovitch Ratmirov apparut, répandant autour de lui le parfum raffiné qui ne le quittait pas.

Litvinov se leva et échangea un salut avec l'aimable général. Irène laissa lentement retomber la main qui couvrait son visage et, regardant son mari, lui dit en français :

– *Ah ! vous voilà déjà revenu ! Quelle heure est-il donc** ?

– Près de quatre heures, *ma chère amie**, et tu n'es pas encore habillée ; la princesse nous attendra.

Se tournant cérémonieusement du côté de Litvinov, il ajouta avec le ton courtois qui lui était habituel :

– Il paraît qu'un aimable visiteur vous a fait oublier l'heure qu'il était.

Le lecteur nous permettra de lui communiquer ici quelques renseignements sur le général Ratmirov. Son père procédait indirectement d'un grand seigneur du temps d'Alexandre Ier et d'une actrice française. Le grand seigneur avait poussé son fils dans le monde, mais ne lui avait pas laissé de fortune ; et ce fils lui-même, le père de notre héros,

n'avait pas eu le temps de s'enrichir : il était devenu colonel et maître de police, quand la mort vint le surprendre. Une année avant de mourir, il avait épousé une jeune et riche veuve qui était venue se mettre sous sa protection. Le fils du maître de police et de la veuve, Valérien Ratmirov, avait été placé, par protection spéciale, dans le corps des pages, et il attira bientôt sur lui l'attention de ses chefs, moins par ses succès dans les sciences que par sa tenue martiale et son inaltérable soumission. Il entra dans la Garde et fit une carrière brillante, grâce à la modeste aménité de son caractère, à son agilité au bal, à la façon élégante dont il montait, aux parades, des chevaux que ses camarades lui prêtaient, grâce enfin à je ne sais quel art singulier de la déférence, à une politesse familièrement respectueuse envers ses supérieurs, à son empressement, caressant, insinuant, auquel venait se mêler un tout petit grain de libéralisme. Ce libéralisme ne l'empêcha pas de faire rosser à mort cinquante paysans dans un village de Biélorussie qu'il avait été chargé de mettre au pas. Il jouissait d'un extérieur attrayant et singulièrement juvénile. Blanc et rose, souple et galant, il avait de grands succès dans les salons : les douairières en raffolaient. Prudent par habitude, silencieux par calcul, le général Ratmirov, semblable à l'abeille laborieuse qui extrait des sucs précieux des plus vilaines fleurs, ne cessait de fréquenter le grand monde, et sans instruction, sans morale, mais avec du flair, de l'esprit de conduite, et surtout avec l'inébranlable résolution d'aller aussi loin et aussi haut que possible, il voyait tous les obstacles tomber sur son chemin.

Litvinov eut un sourire forcé, Irène haussa seulement les épaules.

– Eh bien, dit-elle d'un ton froid, avez-vous vu le comte ?

– Comment donc, je l'ai vu. Il m'a chargé de te saluer.

– Ah ! Toujours aussi bête, votre protecteur ?

Le général Ratmirov ne répondit rien ; il se contenta d'accorder à ce hâtif jugement féminin le léger sourire que les saillies enfantines provoquent chez l'homme mûr.

– Oui, ajouta Irène, votre comte est particulièrement bête, j'ai eu assez souvent l'occasion de m'en apercevoir.

– C'est vous-même, remarqua entre ses dents le général, qui m'avez envoyé auprès de lui.

Puis, se tournant vers Litvinov, il lui demanda en russe s'il prenait les eaux de Baden.

– Je suis, grâce à Dieu, bien portant, répondit Litvinov.

– C'est ce qu'il y a de mieux, continua le général en souriant d'un air gracieux, on ne vient généralement pas à Baden pour se soigner, cependant ses eaux sont tout à fait bonnes, *je veux dire efficaces**, et celui qui souffre comme moi d'une toux nerveuse…

Irène se leva d'un coup.

– Nous nous reverrons, Grégoire Mikhaïlytch, et, je l'espère, bientôt, dit-elle en français, coupant dédaigneusement la parole à son mari. Maintenant je suis obligée de faire ma toilette. Cette vieille princesse est insupportable avec ses éternelles *parties de plaisir** où l'on ne trouve que de l'ennui.

– Vous êtes aujourd'hui bien sévère pour tout le monde, marmotta son mari en gagnant sa chambre.

Litvinov se dirigeait vers la porte. Irène l'arrêta.

– Vous m'avez tout raconté, dit-elle. Vous m'avez pourtant caché le plus important.

– Qu'est-ce ?

– On dit que vous vous mariez.

Litvinov rougit jusqu'aux oreilles. C'était intentionnellement qu'il n'avait pas parlé de Tatiana. Il lui était fort désagréable qu'Irène eût découvert ses intentions de mariage, ainsi que son désir de les lui cacher. Il ne savait que répondre, tandis que les yeux d'Irène ne le quittaient pas.

– Oui, je me marie, dit-il enfin, et il se retira aussitôt.

Ratmirov rentra dans la chambre.

– Est-ce que tu ne t'habilles pas ? demanda-t-il.

– Allez seul ; j'ai mal à la tête.

– Mais la princesse...

Irène toisa son mari des pieds à la tête, lui tourna le dos brusquement et entra dans son cabinet.

XIII

Litvinov était aussi mécontent de lui-même que s'il avait perdu à la roulette ou rompu un serment. Une voix intérieure lui disait qu'il ne convenait pas à un fiancé, à un homme de son âge de se laisser entraîner à la curiosité ou à la séduction des souvenirs. « Pourquoi aller chez elle ! se disait-il. De sa part, ce n'est que coquetterie, lubie, caprice. Elle s'ennuie ; elle s'est accrochée à moi, comme il prend parfois fantaisie à un gourmand de manger du pain noir. Pourquoi y suis-je allé ? Comme si je pouvais... ne pas la mépriser ? » Il lui en coûta de prononcer, même mentalement, ces derniers mots. « Sans doute, continua-t-il, il n'y a et il ne peut y avoir aucun danger ; je sais à qui j'ai affaire, mais il ne faut pas jouer avec le feu, et je n'y mettrai plus les pieds. » Litvinov n'osait pas, ne pouvait pas encore s'avouer à quel point

Irène lui avait paru belle et avait réveillé ses anciens sentiments.

La journée lui sembla mortellement longue. Au déjeuner, le sort le plaça à côté d'un *bel homme** à grosses moustaches, qui ne desserra pas les dents et ne fit que souffler en roulant les yeux. Un hoquet permit à Litvinov de découvrir qu'il était son compatriote, car il s'écria en russe, avec mauvaise humeur : « Je savais bien qu'il ne fallait pas manger de melon ! » Le soir n'apporta rien de bien consolant.

Sous les yeux de Litvinov, Bindassov gagna une somme quatre fois supérieure à celle qu'il lui avait empruntée, et non seulement il ne s'acquitta point de sa dette, mais encore il lui jeta un regard menaçant, comme s'il méditait de le punir pour avoir été témoin de sa veine. Le lendemain matin, une foule de ses relations vint à nouveau faire irruption chez lui ; dès qu'il eut réussi à s'en débarrasser, il alla dans la montagne, où d'abord il rencontra Irène, qu'il fit semblant de ne pas reconnaître, puis Potouguine. Avec celui-ci, il n'aurait pas demandé mieux que de causer, mais il n'en put tirer le moindre mot. Potouguine conduisait par la main une petite fille élégamment vêtue, avec des boucles presque blanches, de grands yeux sombres, un visage pâle, maladif, marqué de cette expression de commandement et d'impatience qui caractérise les enfants gâtés. Litvinov passa deux heures dans les montagnes et rentra par l'allée de Lichtenthal. Une dame avec un voile bleu, assise sur un banc, se leva dès qu'elle l'aperçut et l'aborda. Il reconnut Irène.

– Pourquoi me fuyez-vous, Grégoire Mikhaïlytch ? lui dit-elle avec cette voix mal assurée qui dénote l'agitation intérieure.

Litvinov se troubla.

– Je vous fuis, Irène Pavlovna !

– Oui, vous…

Irène paraissait très émue, presque irritée.

– Vous vous trompez, je vous assure.

– Non, je ne me trompe pas. Ce matin, quand nous nous sommes croisés, j'ai très bien vu que vous m'aviez reconnue. Dites, ne m'avez-vous pas reconnue ?

– Vraiment, Irène Pavlovna…

– Grégoire Mikhaïlytch, vous êtes un homme sincère, vous avez toujours dit la vérité : vous m'avez bien reconnue ? Vous vous êtes détourné avec intention ?

Litvinov considéra Irène. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange ; on voyait ses joues et ses lèvres blêmir sous son voile. Il y avait dans l'expression de son visage et le son entrecoupé de sa voix quelque chose d'irrésistiblement désolé, suppliant… Litvinov ne put feindre davantage.

– Oui… je vous ai reconnue, répondit-il avec effort.

Irène frissonna et laissa lentement retomber ses bras.

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas approché de moi ? murmura-t-elle.

– Pourquoi ? Pourquoi ?…

Litvinov quitta l'allée, Irène le suivit en silence.

– Pourquoi ? répéta-t-il, et son visage s'enflamma subitement.

Un mouvement de colère lui étreignit la poitrine et la gorge.

– C'est vous !… C'est vous qui me le demandez, après ce qui s'est passé entre nous ? Pas maintenant, sans doute, mais naguère… à Moscou.

– Nous avions décidé, vous m'aviez promis… dit Irène.

– Je n'ai rien promis ! s'écria-t-il. Excusez la rudesse de mes paroles, mais vous exigez la vérité : jugez donc vous-même. N'est-ce pas à une coquetterie, que j'avoue ne pas comprendre, n'est-ce pas au désir de constater une fois de plus votre influence sur moi, que je puis attribuer votre... je ne sais comment dire... votre insistance ? Nos routes sont maintenant si différentes ! J'ai tout oublié, je suis devenu un autre homme. Vous êtes mariée, heureuse, du moins en apparence ; vous jouissez dans le monde d'une position enviable, pourquoi donc ce rapprochement ? Nous ne pouvons plus nous comprendre l'un l'autre ; il n'y a plus rien entre nous de commun, ni dans le passé ni dans l'avenir... Et particulièrement... particulièrement dans le passé.

Litvinov prononça toutes ces phrases à la hâte, par saccades, sans tourner la tête. Irène ne bougeait pas ; seulement de temps en temps elle lui tendait imperceptiblement les mains ; elle semblait le supplier de s'arrêter, de l'écouter et, à ses derniers mots, elle se mordit la lèvre inférieure comme sous l'effet d'une douleur brutale.

– Grégoire Mikhaïlytch, reprit-elle d'une voix qui semblait plus calme, en s'écartant davantage de l'allée où se trouvaient encore quelques rares promeneurs. Grégoire Mikhaïlytch, croyez-moi ; si j'avais pu imaginer que j'avais conservé sur vous une ombre d'influence, j'aurais été la première à vous éviter. Si je ne l'ai pas fait, si je me suis décidée, malgré... mes fautes passées, à renouer avec vous, c'est parce que... parce que...

– Parce que ? répéta presque durement Litvinov.

– Parce que, reprit Irène avec une subite énergie, je n'en pouvais plus, j'étouffais dans ce monde, dans la position enviable dont vous me parlez ; parce que, rencontrant

un homme vivant au milieu de tous ces mannequins – vous avez pu en voir l'autre jour quelques échantillons, au *Vieux Château** – il m'a fait l'effet d'une source dans un désert… et vous m'appelez coquette, vous me soupçonnez, vous me repoussez sous le prétexte que j'ai été, en effet, coupable envers vous, et encore davantage envers moi-même !

– Vous avez vous-même choisi votre destin, Irène Pavlovna, répondit d'un air farouche Litvinov, toujours sans détourner la tête.

– Moi-même… je ne me plains pas, je n'ai pas le droit de me plaindre, s'empressa de reprendre Irène, que la sévérité même de Litvinov semblait soulager. Je sais que vous devez me condamner, je ne me justifie pas ; je tiens seulement à vous faire comprendre mes sentiments, à vous convaincre qu'il n'y a pas maintenant en moi de coquetterie… Faire la coquette avec vous ! Cela n'a pas le sens commun ! Quand je vous ai vu, tout ce que j'avais de bon, de jeune s'est réveillé en moi… Le temps où je n'avais pas encore choisi mon « destin »… Tout ce qui s'est passé durant cette époque radieuse, avant ces dix ans…

– Mais permettez, Irène Pavlovna ; si je ne me trompe, le début de l'époque radieuse de votre existence date précisément du moment de notre séparation…

Irène approcha son mouchoir de ses lèvres.

– Ce que vous me dites là est dur, Grégoire Mikhaïlytch, mais je ne puis me fâcher contre vous. Oh ! non, ce temps n'a pas été heureux, ce n'est pas pour mon bonheur que j'ai quitté Moscou ; je n'ai pas connu une seule minute de bonheur, pas une seule, croyez-moi, quoi qu'on ait pu vous conter. Si j'étais heureuse, pourrais-je vous parler comme je le fais maintenant… Je vous le répète, vous ne savez pas ce

que sont ces hommes… Ils ne comprennent rien, ils ne sentent rien, ils n'ont pas même d'esprit, *ni esprit, ni intelligence**, mais seulement de la ruse et de l'adresse ; la musique, la poésie, les beaux-arts leur sont absolument étrangers. Vous me direz que j'étais moi-même assez indifférente à tout cela – cependant pas à ce degré, Grégoire Mikhaïlytch, pas à ce degré ! Ce n'est pas une femme du monde qui est devant vous – un seul coup d'œil vous le prouverait, si vous vouliez seulement me regarder – ce n'est pas une lionne… car c'est ainsi, paraît-il, qu'on nous nomme… mais une créature malheureuse, digne en vérité de compassion. Ne soyez pas surpris de mes paroles… ma fierté est morte à présent. Je vous tends la main comme une misérable, comprenez enfin cela, comme une misérable… Je demande l'aumône, ajouta-t-elle avec une involontaire et irrésistible véhémence, je demande l'aumône, et vous… !

La voix lui manqua. Litvinov releva la tête et la regarda : sa respiration était haletante, ses lèvres tremblaient. Il sentit battre son cœur, et la colère qu'il avait ressentie disparut.

– Vous dites, continua Irène, que nos voies sont différentes ; je sais que vous vous mariez par inclination, vous avez déjà tiré des plans pour toute votre vie, mais nous ne sommes pas devenus si étrangers l'un à l'autre, Grégoire Mikhaïlytch, nous pouvons encore nous comprendre. Supposez-vous que je me sois endurcie, que je me sois finalement embourbée dans ce marais ? Ne croyez pas cela, de grâce. Laissez-moi un peu apaiser mon cœur, ne serait-ce qu'au nom de ces jours d'autrefois, que vous ne voulez pas oublier. Faites en sorte que notre rencontre ne soit pas stérile, je ne demande que peu, très peu… Je ne demande

qu'un peu de sympathie, je demande seulement que vous ne me repoussiez pas, que vous me laissiez un peu apaiser mon cœur...

Irène se tut ; on sentait des larmes dans sa voix. Elle soupira et tendit la main. Litvinov la prit, avec lenteur, et la pressa faiblement.

– Soyons amis, murmura Irène.

– Amis, répéta mélancoliquement Litvinov.

– Oui, amis, et, si c'est trop exiger, ayons du moins de bonnes relations, comme si rien n'était jamais arrivé...

– Comme si rien n'était arrivé !... répéta Litvinov. Vous venez de me dire, Irène Pavlovna, que je ne voulais pas oublier les jours d'autrefois... Et si je ne pouvais les oublier ?

Un rapide sourire effleura le visage d'Irène, mais il fut immédiatement remplacé par une expression préoccupée, presque effrayée.

– Faites comme moi, Grégoire Mikhaïlytch, ne vous rappelez que le bien ; donnez-moi seulement votre parole... votre parole d'honneur...

– De quoi ?

– De ne pas me fuir... de ne pas me blesser inutilement... Vous me le promettez ?

– Oui.

– Et vous chasserez de votre tête toute mauvaise pensée ?

– Oui... mais je ne puis toujours pas vous comprendre.

– Cela n'est pas nécessaire... Du reste, attendez, vous me comprendrez. Vous me promettez ?

– Je l'ai déjà dit : oui.

– Merci. Faites-y attention, je suis habituée à vous croire. Je vous attendrai aujourd'hui et demain ; je ne

sortirai pas. Maintenant je dois vous laisser ; la duchesse se promène dans l'allée ; elle m'a vue, je dois l'aborder. Au revoir. Donnez-moi vite votre main, vite, vite, au revoir.

Et après avoir serré la main de Litvinov, Irène se dirigea vers une personne entre deux âges, qui, d'un air majestueux, marchait à pas comptés sur le sable de l'allée, suivie de deux dames et d'un laquais à livrée éclatante.

– *Eh bonjour, chère madame**, dit la duchesse quand Irène se fut respectueusement approchée d'elle. *Comment allez-vous aujourd'hui ? Venez un peu avec moi**.

– *Votre Altesse a trop de bonté**, répondit Irène d'une voix insinuante.

XIV

Litvinov laissa la duchesse s'éloigner avec sa suite et sortit aussi de l'allée. Il ne pouvait se rendre compte de ce qu'il éprouvait ; il ressentait de la honte, de l'effroi, mais en même temps sa vanité était flattée. L'explication d'Irène l'avait pris au dépourvu ; ses paroles ardentes, précipitées, étaient tombées sur lui comme une grêle. « Sont-elles étranges, ces femmes du grand monde, pensait-il, sont-elles inconséquentes, sont-elles gâtées par le cercle dans lequel elles vivent et dont elles sentent elles-mêmes l'inanité ! » En réalité, il ne faisait que machinalement répéter ces lieux communs, pour chasser d'autres pensées, plus effrayantes. Il sentait qu'il ne fallait pas en ce moment s'abandonner sérieusement à la réflexion, car il aurait probablement été amené à se trouver coupable. Il marchait à pas lents, s'efforçant de concentrer son attention sur ce

qui l'entourait. Tout à coup, il se trouva près d'un banc, vit des jambes, leva la tête ; ces jambes appartenaient à un homme lisant un journal, et cet homme était Potouguine. Litvinov poussa une légère exclamation ; Potouguine posa le journal sur ses genoux et regarda attentivement, sans sourire, Litvinov, qui le regarda de même.

– Peut-on s'asseoir à côté de vous ? dit-il enfin.

– Asseyez-vous, faites-moi ce plaisir. Seulement je vous préviens qu'il ne faut pas vous fâcher, si vous entamez avec moi une conversation. Je me sens dans les dispositions les plus misanthropiques ; tout m'apparaît d'une laideur exagérée.

– Ce n'est rien, Sozonte Ivanytch, répondit Litvinov en prenant place sur le banc, cela vient même fort à propos. Mais d'où vous vient cette humeur ?

– Elle n'a pas à proprement parler de motif, dit Potouguine. Au contraire, je viens de lire dans le journal le projet d'une réforme judiciaire en Russie, et je vois avec une sincère satisfaction que nous avons enfin du bon sens, que nous n'avons plus l'intention, sous prétexte d'indépendance, d'esprit national ou d'originalité, de raccrocher à la pure et évidente logique européenne un petit appendice de notre cru. Sans marchander, nous empruntons ici à l'étranger ce qu'il a de bon. C'est assez d'avoir fait des concessions de ce genre lors de l'émancipation... Tirez-vous-en maintenant comme vous pourrez avec la communauté de biens que nous avons établie ! Sûrement, sûrement, je n'ai pas lieu d'avoir de l'humeur ; mais, pour mon malheur, j'ai rencontré un « diamant brut », j'ai causé avec lui, et tous ces « diamants bruts », tous ces fanfarons me troubleront jusque dans la tombe !

– De quel diamant parlez-vous ? demanda Litvinov.

– Mais, vous savez, de ce gros monsieur qu'on voit ici et qui s'imagine qu'il est un musicien de génie. « Sans doute, dit-il, je ne suis qu'un zéro, parce que je n'ai pas étudié ; mais j'ai, sans comparaison, plus de mélodie et d'idée que Meyerbeer. » En premier lieu, avais-je envie de lui répondre, pourquoi n'as-tu pas étudié ? Et en deuxième lieu, sans parler de Meyerbeer, chez le dernier joueur de flûte allemand, faisant modestement sa partie dans le dernier orchestre d'Allemagne, il y a vingt fois plus d'idées que chez tous nos soi-disant « diamants bruts » ; seulement ce joueur de flûte garde pour lui ses idées et n'en importune pas la patrie des Mozart et des Haydn, tandis que notre fanfaron, dès qu'il a composé la moindre valse ou la moindre romance, les mains dans les poches et un sourire de mépris à la bouche, se déclare un génie. Le même manège se répète pour la peinture, pour tous les domaines... Ah ! ces « diamants bruts », j'en ai par-dessus la tête. Ne serait-il pas temps de jeter aux orties toutes ces vantardises, ces mensonges : « Personne ne meurt de faim en Russie... Nulle part on ne voyage plus vite... Nous sommes assez nombreux pour enterrer nos ennemis sous nos bonnets... » On me parle toujours de la riche nature russe, de notre instinct supérieur, de Koulibine[1] ! Où vont-ils chercher ces richesses ? Je n'entends que le bégaiement de l'homme qui se réveille, je n'observe rien de plus qu'un peu de débrouillardise. De l'instinct ! Il y a

---

1. Ivan Pétrovitch Koulibine (1735-1818) : autodidacte et inventeur russe.

bien de quoi se pavaner ! Prenez une fourmi dans le bois, portez-la à une verste de sa fourmillière, elle en retrouvera le chemin. L'homme ne peut rien faire de pareil : est-ce à dire qu'il est inférieur à la fourmi ? L'instinct, quand il serait porté au suprême degré, n'est pas ce qui distingue l'homme. Ce qui le distingue, c'est le bon sens, le simple bon sens, l'authentique bon sens ; voilà notre apanage, notre juste motif d'orgueil. Quant à Koulibine, qui, sans connaître la mécanique, fabriqua sa très mauvaise horloge... Je l'aurais faite exposer, son horloge, sur un pilori, avec cette inscription : « Voyez, braves gens, comme il ne faut pas travailler. » Koulibine n'est pas coupable, mais son œuvre ne vaut pas un clou. Faites l'éloge du couvreur Télouchkine pour la hardiesse et l'agilité qu'il a mises à monter, sans échafaudage, à l'aiguille de l'Amirauté, je le veux bien ; mais ne hurlez pas qu'il a fait un pied de nez aux architectes allemands, qui ne sont bons qu'à empocher de l'argent. Il ne leur a pas fait de pied de nez : il a bien fallu recourir à eux pour achever de réparer l'aiguille, après qu'elle a été démontée. Pour l'amour de Dieu, ne répandez pas en Russie l'idée que l'on peut parvenir à quelque chose sans avoir rien appris ! Non, même si l'on est supérieurement intelligent, il faut apprendre, apprendre, en commençant par l'alphabet ! Sinon, il faut se taire, et rester tranquille. Ouf ! j'en ai chaud.

Potouguine ôta son chapeau et s'éventa avec son mouchoir.

– Les beaux-arts, reprit Potouguine, les beaux-arts russes ! Je connais l'arrogance russe, je connais l'impuissance russe, mais, Dieu me pardonne, je n'ai jamais rencontré les beaux-arts russes. Vingt années durant on

s'est tenu agenouillé devant Brioullov[1], devant cette nullité prétentieuse, et on s'est imaginé qu'il s'était formé chez nous une école supérieure à toutes les autres... Les beaux-arts russes ! ah ! ah ! ah ! hi ! hi !

– Cependant, permettez, Sozonte Ivanytch, remarqua Litvinov, n'admettrez-vous pas même Glinka[2] ?

Potouguine se gratta l'oreille.

– Les exceptions, vous le savez, ne font que confirmer la règle. Dans le cas même que vous me citez, nous n'avons pas encore pu nous garder de fanfaronner. Si l'on s'était borné, par exemple, à dire que Glinka fut un musicien remarquable que les circonstances et ses propres fautes ont empêché de devenir le fondateur de l'opéra russe, personne ne le contesterait ; mais non, impossible de rester dans la mesure. Incontinent il a fallu l'élever au rang de général en chef, de maréchal de l'art musical, prétendre que les autres nations n'ont rien de pareil... Pour preuve, on vous cite quelque grand génie du cru dont les « sublimes productions » ne sont qu'une pitoyable imitation des compositeurs étrangers de second ordre... de second ordre, remarquez-le bien, car ceux-là sont les plus faciles à imiter. Rien de pareil ! Ô malheureux barbares, qui comprennent la perfection dans l'art comme le faisait

---

1. Karl Pavlovitch Brioullov (1799-1852) : peintre académique célèbre dans les années 1830. Il se consacra principalement à la peinture religieuse.
2. Mikhaïl Ivanovitch Glinka (1804-1857) : compositeur russe, fondateur de l'école musicale russe moderne. Il annonce Moussorgski et Rimski-Korsakov.

ce saltimbanque nommé Rappo : un hercule étranger soulève d'une main six poids, le nôtre vingt. Vous voyez, les autres n'ont rien de pareil ! Je prends la liberté de vous communiquer un souvenir qui ne me sort pas de la tête. J'ai visité ce printemps le *Crystal Palace*, à Londres ; on y a réuni, comme vous le savez, des spécimens de toutes les inventions, pour constituer une sorte d'encyclopédie de l'humanité. Je me suis promené au milieu de toutes ces machines, de tous ces instruments, de toutes ces statues de grands hommes, et j'ai été saisi par cette pensée : si tout à coup une nation venait à disparaître de la surface du globe, et si en même temps disparaissait de ce musée tout ce que cette nation a inventé, notre mère patrie, l'orthodoxe Russie, pourrait s'enfoncer dans un gouffre sans ébranler un seul clou, sans déranger une seule épingle ; tout resterait paisiblement à sa place, car le samovar, les chaussures d'écorce, le knout – nos plus importants produits – n'ont même pas été inventés par nous. La disparition des îles Sandwich produirait plus d'effet : ses indigènes ont inventé je ne sais quelles lances et quelles pirogues, les visiteurs remarqueraient leur absence. Nos vieilles inventions sont venues de l'Orient, les nouvelles, nous les avons empruntées, en les défigurant, à l'Occident, et nous continuons à discuter de l'originalité de nos arts, de notre industrie nationale ! Quelques jeunes gens ont même découvert une science russe, une arithmétique russe : deux et deux font bien quatre, chez nous comme ailleurs, mais plus crânement, paraît-il.

– Attendez, Sozonte Ivanytch, s'écria Litvinov. Nous envoyons tout de même quelque chose aux expositions universelles, et l'Europe s'approvisionne aussi chez nous.

– Oui, elle prend chez nous les matières brutes ; mais remarquez, monsieur, que ces matières brutes ne sont généralement bonnes que par suite de détestables circonstances… Notre soie de cochon, par exemple, est longue et forte, parce que l'animal est chétif ; notre cuir est solide et épais, parce que les vaches sont maigres, le suif est gras, parce qu'on y laisse des lambeaux de chair… Du reste, pourquoi m'étendrais-je là-dessus : vous vous occupez d'agriculture, vous savez tout cela mieux que moi. On me parle des aptitudes russes, eh bien ! voilà nos propriétaires qui se plaignent amèrement et subissent d'immenses pertes parce qu'il n'existe pas de machine à sécher qui les délivre de la nécessité de mettre leurs gerbes dans des fours, comme du temps de Riourik[1]. Ces fours causent un déchet effrayant et brûlent sans cesse. Les propriétaires se lamentent, et il n'y a toujours pas de machines à sécher. Pourquoi n'y en a-t-il pas ? Parce que l'Allemand n'en a pas besoin : il bat son blé humide et par conséquent n'a pas à se préoccuper de cette invention, dont nous ne sommes pas capables. Nous ne sommes pas même capables de cela ! À partir d'aujourd'hui, dès que j'apercevrai quelque part un de ces « diamants bruts », un de ces génies autodidactes, je lui crierai aussitôt : « Halte-là ! Où est la machine à sécher ? » Ils s'en soucient bien ! Ramasser un soulier éculé, tombé depuis longtemps des pieds de Saint-Simon ou de Fourier, se le poser respectueusement sur la tête et le porter comme une relique, voilà de quoi nous sommes capables. Bricoler un petit article sur l'importance historique et contemporaine du prolétariat

1. Voir note 1, p. 61.

dans les principales villes de France, cela, nous pouvons le faire aussi. Mais un jour j'ai essayé de proposer à l'un de ces écrivains et économistes politiques, du genre de M. Vorochilov, de me nommer vingt villes de cette même France, et savez-vous ce qui est arrivé ? Il est arrivé que, pour compléter le chiffre, l'économiste politique s'est trouvé réduit à me nommer Montfermeil, dont il s'est souvenu grâce à un roman de Paul de Kock. Il me revient d'ailleurs en mémoire une anecdote. J'entrais un jour dans un bois, avec un fusil et un chien…

– Vous êtes donc chasseur ? demanda Litvinov.

– Je tire un peu. J'allais chercher des bécasses dans un marais fréquenté, m'avait-on dit, par les chasseurs. J'entre donc dans un bois que des marchands avaient acheté pour l'abattre. Comme d'habitude, ils y avaient construit une maisonnette, une sorte de comptoir. J'y arrive : sur le seuil se tient un commis, robuste et tout jeune, qui ricane de je ne sais quoi. Je lui demande : « Où est le marais, et y trouve-t-on des bécasses ? – Venez, venez », me dit-il aussitôt avec une expression de joie, comme si je lui avais donné un rouble. « Ce marais est superbe ; il abonde en toute espèce d'oiseaux sauvages, au point qu'on ne sait quoi en faire. » Je suivis ses indications, et non seulement je ne vis aucun oiseau sauvage, mais je m'aperçus que le marais était depuis longtemps desséché. Eh bien ! faites-moi le plaisir de me dire pourquoi le Russe ment toujours, le commis comme l'économiste politique ?

Litvinov ne répondit rien et se contenta de soupirer.

– Entamez une conversation avec notre économiste, continua Potouguine, sur les problèmes les plus ardus des sciences sociales, vus de haut, sans faits positifs… Prrrr !

il part aussitôt comme un oiseau dont on a délié les ailes. Un jour j'ai pourtant réussi à attraper un de ces oiseaux ; je m'étais servi, comme vous allez voir, d'un excellent appât. Je discutais avec un jeune homme, une de nos gloires du jour, de diverses « questions », comme ils le disent. Ainsi qu'à l'ordinaire, il se fâchait beaucoup ; il niait, entre autres, le mariage avec une obstination tout à fait puérile. Je lui soumis quelques arguments, mais c'était comme si j'eusse parlé à un mur ! Je désespérais de l'aborder d'aucun côté, lorsqu'une heureuse idée me traversa l'esprit. « Veuillez me permettre de vous faire une observation, lui dis-je – avec ces blancs-becs il faut toujours se montrer respectueux – car vous m'étonnez beaucoup, monsieur. Vous vous occupez de sciences naturelles, et jusqu'à présent vous n'avez pas porté votre attention sur le phénomène suivant : tous les animaux carnassiers et pillards, les oiseaux de proie, tous ceux qui vivent de leur chasse, travaillent à procurer de la nourriture à leurs petits comme à eux-mêmes... Or vous classez l'homme parmi ces animaux ? – Sans doute, répliqua mon brillant sujet, l'homme n'est en général qu'un animal carnassier. – Et pillard, ajoutai-je. – Et pillard, affirma-t-il. – C'est parfaitement dit, poursuivis-je. Je m'étonne donc que vous n'ayez pas remarqué que tous ces animaux observent la monogamie. » Le jeune homme sursauta. « Comment cela ? – Mais très simplement. Voyez le lion, le loup, le renard, le vautour, comment pourraient-ils se conduire autrement, si vous voulez bien y penser ? C'est à peine s'ils peuvent à deux nourrir leurs petits. » Il en devint rêveur. « Dans ce cas, reprit-il, l'exemple de l'animal n'est plus valable pour l'homme. » Ici, je le qualifiai

d'idéaliste ; il en fut tellement mortifié qu'il faillit fondre en larmes. Je fus obligé de le calmer, de lui promettre que je n'en dirais rien à ses camarades. Mériter l'appellation d'idéaliste, ce n'est pas une bagatelle ! Voyez-vous, monsieur, la jeunesse d'aujourd'hui fait une erreur de calcul. Elle s'est imaginé que l'époque du travail obscur, souterrain, était passée ; qu'il était bon pour nos vieux pères de gratter comme des taupes, que ce rôle est pour eux trop humiliant. Il leur faut agir en plein air... Agir.... Chères petites colombes ! Leurs enfants mêmes n'agiront pas encore et, quant à eux, qu'ils regagnent le terrier, pour y continuer l'œuvre sourde de leurs vieux pères.

Il y eut un moment de silence.

– Quant à moi, monsieur, reprit Potouguine, non seulement je suis persuadé que nous devons à la civilisation tout ce que nous possédons de sciences, d'industrie, de justice, mais encore j'affirme que le sentiment même du beau et de la poésie ne peut naître et se développer que sous l'influence de cette civilisation ; que ce qu'on appelle esprit national et création populaire n'est que niaiserie et absurdité. On distingue jusque dans Homère les germes d'une civilisation riche et raffinée ; l'amour même s'épure à son contact. Les slavophiles me pendraient volontiers pour de pareilles hérésies, s'ils n'avaient le cœur tendre, mais je n'en démordrai pas, et Mme Kokhanovski[1] aura beau m'offrir ses idylles où la simple nature slave est tellement glorifiée, je n'irai pas flairer de son *extrait de moujik russe**, parce que je n'appartiens pas à cette haute société qui éprouve de

1. Voir note 1, p. 55.

temps en temps le besoin de se faire croire à elle-même qu'elle n'est pas complètement francisée, et pour l'usage exclusif de laquelle on compose cette littérature *en cuir de Russie**. Je le répète, sans civilisation, pas de poésie. Voulez-vous vous un aperçu de l'idéal poétique du Russe primitif ? Ouvrez un recueil de nos légendes. L'amour ne s'y manifeste jamais que comme la conséquence d'un charme, d'un sort. Il est produit « par la liqueur de l'oubli » ; on en compare l'effet au gel, ou à un dessèchement ; ce qu'on appelle notre littérature épique, seule parmi toutes les autres d'Europe et d'Asie, ne fournit pas un couple typique d'êtres qui s'aiment, si on exclut Vania et Tania. Le héros de la « Sainte Russie » fait toujours connaissance avec celle que le sort lui destine en la battant. Il la bat « de sa main sans merci », et on vous explique que c'est pour cela que « le sexe féminin est gonflé ». Mais je ne veux pas discourir à ce sujet ; je prendrai uniquement la liberté d'attirer votre attention sur la peinture que fait du « jeune premier » le Slave primitif, non civilisé. Voyez : le jeune premier s'avance, il s'est fait faire une pelisse de martre piquée sur toutes les coutures, une ceinture de soie bigarrée prend sa taille sous les aisselles, ses mains sont enfouies dans ses manches. Le collet de sa pelisse, plus haut que son chef, cache par devant son visage vermeil et par derrière son col blanc, son chapeau est planté sur une oreille, des bottes de maroquin enveloppent ses jambes. Elles se relèvent en pointe d'alène, et leurs talons sont si hauts qu'un moineau passerait, ailes déployées, sous le milieu de la botte. Ce fier-à-bras s'avance d'une démarche pressée, à petits pas chaloupés, comme le font nos garçons de restaurant,

semblant n'avoir plus une articulation intacte. Voilà le *nec plus ultra** du goût russe, voilà l'idéal poétique du russe non civilisé. Eh bien ! Ce modèle est-il joli ? Offre-t-il beaucoup de matériaux pour le peintre et le sculpteur ? Et la jeune fille qui captive le jeune homme et qui a « un teint de lièvre »... Mais il me semble que vous ne m'écoutez pas ?

Litvinov tressaillit. Il n'écoutait pas, en effet, ce que lui disait Potouguine ; il songeait obstinément à Irène, à leur dernière entrevue.

– Excusez-moi, Sozonte Ivanytch, dit-il, mais j'ai à vous renouveler ma question sur...

– Sur ?

– Sur Mme Ratmirov.

Potouguine plia son journal et l'enfonça dans sa poche.

– Vous voulez encore savoir comment j'ai fait sa connaissance ?

– Non, ce n'est pas cela ; je voudrais avoir votre opinion... sur le rôle qu'elle a joué à Pétersbourg. Quel a été ce rôle en définitive ?

– Je ne sais vraiment que vous dire, Grégoire Mikhaïlytch. Je me suis trouvé en relations assez intimes avec Mme Ratmirov... mais cela a été le fruit du hasard et a duré peu de temps. Je n'ai pas pénétré dans son monde ; ce qui s'y passe m'est inconnu. J'ai bien entendu dire plusieurs choses, mais, vous le savez, les commérages ne sont pas l'affaire des seuls cercles démocratiques, et cela m'intéressait peu. Cependant, je m'aperçois, ajouta-t-il après un moment de silence, qu'elle vous préoccupe.

– Oui, nous avons causé ensemble deux fois, assez franchement. Je me demande toutefois si elle est sincère.

Potouguine baissa les yeux.

– Quand elle s'emporte, elle est sincère, comme toutes les femmes passionnées. Parfois l'orgueil l'empêche aussi de mentir.

– Elle est orgueilleuse ? Je la supposais plutôt capricieuse.

– Orgueilleuse comme le démon, mais ce n'est rien.

– Il m'a paru qu'elle exagérait quelquefois...

– Ce n'est rien, là encore ; elle n'en est pas moins sincère. Mais où prétendez-vous chercher la vérité ? Les meilleures de ces dames sont gangrenées jusqu'à la moelle des os.

– Mais, Sozonte Ivanytch, souvenez-vous, ne l'avez-vous pas appelée vous-même votre amie ? Ne m'avez-vous pas conduit chez elle presque de force ?

– Qu'est-ce à dire ? Elle m'a prié de vous amener. Je me suis dit : pourquoi pas ? Et quant à l'amitié, oui, je suis réellement son ami. Elle n'est pas sans qualités ; elle est bonne, c'est-à-dire généreuse, c'est-à-dire qu'elle donne aux autres ce qui ne lui est pas tout à fait nécessaire. Du reste, vous devez la connaître aussi bien que moi.

– J'ai connu Irène Pavlovna il y a dix ans ; depuis ce temps...

– Ah ! Grégoire Mikhaïlytch, que dites-vous ! Est-ce que le caractère change ? Tel on est au berceau, tel on descend au tombeau. Peut-être (ici Potouguine se courba encore davantage) peut-être craignez-vous de tomber entre ses mains ? C'est possible, mais peut-on ne tomber entre les mains de personne ?

Litvinov eut un sourire forcé.

– Vous croyez ?

– On ne peut y échapper. L'homme est faible, la femme est tenace, le hasard est tout-puissant ; se résigner à une vie insipide est difficile, s'y résigner complètement est

impossible… et ici il y a beauté et sympathie, chaleur et lumière, comment s'y dérober ? On s'élance comme un enfant vers sa bonne. Ensuite viennent sans doute, comme à l'ordinaire, le froid, les ténèbres, le vide, et puis on se déshabitue de tout, on cesse de comprendre quoi que ce soit. D'abord on ne comprend plus qu'on puisse aimer, enfin on ne comprend même plus comment on peut vivre.

Litvinov regarda Potouguine ; il lui sembla qu'il n'avait encore jamais rencontré un être à ce point isolé et malheureux. Sombre, livide, la tête inclinée sur la poitrine, les mains croisées sur les genoux, il était immobile et souriait d'un air abattu. Litvinov eut pitié de cet original, pauvre, bilieux, honnête…

– Irène Pavlovna, reprit-il à mi-voix, m'a parlé, entre autres, d'une de ses plus chères amies, qu'on appelait, si je ne me trompe, Bielski ou Dolski…

Potouguine fixa sur Litvinov son regard morne.

– Ah ! dit-il d'une voix sourde. Elle vous a parlé… Eh bien ! quoi ? Du reste, ajouta-t-il en bâillant d'une manière forcée, il est temps que je retourne à la maison… je dois déjeuner. Adieu.

Il sauta de son banc et s'éloigna rapidement, avant que Litvinov eût le temps de prononcer un mot. Le dépit remplaça en lui la compassion ; dépit, bien entendu, contre lui-même. Il avait en horreur toute espèce d'indiscrétion. Il avait voulu exprimer à Potouguine sa sympathie et, au lieu de cela, il n'avait fait qu'une maladroite allusion. Il rentra à son hôtel avec un secret mécontentement sur le cœur.

– Gangrenée jusqu'à la moelle des os, pensa-t-il pendant quelque temps… Orgueilleuse comme un démon !

Elle, cette femme qui est presque tombée à mes genoux, orgueilleuse ? Orgueilleuse et pas capricieuse ?

Litvinov essaya, mais sans succès, d'éloigner de son esprit l'image d'Irène. Il ne voulait pas songer à sa fiancée ; il sentait qu'elle n'aurait pas ce jour-là le dessus. Il résolut d'attendre, sans s'émouvoir davantage, le dénouement de toute « cette étrange histoire ». Ce dénouement ne pouvait tarder, et Litvinov ne doutait pas qu'il ne fût des plus innocents et des plus naturels. Il en décida ainsi, mais cependant l'image d'Irène ne le quittait pas, et chacune de ses paroles lui revenait obstinément en mémoire.

Le garçon lui apporta un billet ainsi conçu :

Si vous ne faites rien ce soir, venez ; je ne serai pas seule, j'aurai du monde et vous pourrez voir de plus près notre société. J'ai grande envie que vous la voyiez, j'ai le pressentiment qu'elle se montrera dans tout son éclat. Il faut que vous sachiez quel air que je respire. Venez. Je serai heureuse de vous voir, et vous ne vous ennuierez pas. Prouvez-moi que notre explication d'aujourd'hui a rendu désormais impossible tout malentendu.

Votre dévouée, I.

Litvinov mit un habit, une cravate blanche, et se rendit à l'invitation. « Tout cela n'est pas grave, se répétait-il en chemin. Pourquoi ne pas les examiner ?... Ils sont curieux. » Peu de jours auparavant, ce n'était pas un sentiment de curiosité, mais de répugnance, que ce même monde lui inspirait.

Il marchait à pas précipités, le chapeau sur les yeux, un sourire forcé sur les lèvres. Bambaïev, assis devant le

café Weber, le montrant de loin à Vorochilov et à Pichtchalkine, s'écria solennellement :

– Voyez-vous cet homme ? C'est une pierre ! C'est un roc ! C'est du granit.

XV

Litvinov trouva chez Irène un assez grand nombre d'invités. Dans un coin étaient assis à une table de jeu trois des généraux du pique-nique : l'obèse, l'irascible et le doucereux. Ils jouaient au whist avec un mort, et il n'y a pas de mots pour décrire la gravité avec laquelle ils distribuaient les cartes, ramassaient les levées, entraient en trèfle, en carreau ; vraiment, ils étaient des hommes d'État ! Laissant aux roturiers et aux bourgeois les plaisanteries qui accompagnent ordinairement le jeu, messieurs les généraux ne prononçaient que les mots sacramentels. Il n'y avait que l'obèse qui se permît, entre deux levées, de proférer énergiquement : « *Ce satané as de pique* !* » Parmi les dames, Litvinov reconnut celles qui avaient fait partie du pique-nique ; mais il y en avait d'autres qu'il n'avait jamais vues. Il y en avait une si vieille qu'on avait peur qu'elle ne tombât en poussière ; elle étalait des épaules décolorées, effrayantes, livides et, la bouche cachée par son éventail, elle lorgnait langoureusement Ratmirov avec des yeux de trépassée. Celui-ci était auprès d'elle, aux petits soins : on avait pour elle beaucoup de considération dans le grand monde, car elle était la dernière demoiselle d'honneur de l'impératrice Catherine. À la fenêtre, costumée en bergère, était assise la comtesse Ch., la « Reine des guêpes », entourée de jeunes

gens parmi lesquels se distinguait, par son air arrogant, son crâne aplati et l'expression brutale de sa figure, digne d'un khan de Boukhara ou d'un Héliogabale, le célèbre millionnaire, le beau Finikov ; une autre dame, également comtesse, plus connue sous le petit nom de *Lise**, conversait avec un « spirite » blond, blafard, à longs cheveux. À côté de lui se tenait un monsieur également très pâle et portant une longue chevelure. Il souriait d'un air important : au spiritisme il ajoutait le don des prophéties, et expliquait avec une égale facilité l'Apocalypse et le Talmud. Aucune de ses prédictions ne s'était réalisée, mais cela ne l'embarrassait guère, et il continuait à prophétiser. Au piano était installé le « diamant brut » qui agaçait tant Potouguine. *D'une main distraite** il frappait des accords en regardant négligemment autour de lui. Irène était sur un divan, entre le prince Coco et Mme X., ancienne beauté et femme d'esprit, aussi dévote que méchante : mais l'huile de sacristie avait délayé le vieux venin. En voyant Litvinov, Irène rougit, se leva et, lorsqu'il s'approcha, lui serra vivement la main. Elle portait une robe de crêpe noir et de discrets bijoux dorés, qui faisaient ressortir encore davantage la blancheur de son teint. Son visage respirait le triomphe de la beauté, et elle n'était pas seulement belle : une joie secrète, presque railleuse, brillait dans ses yeux à demi fermés, frémissait au coin de ses lèvres et de ses narines...

Ratmirov s'approcha de Litvinov et, après avoir échangé avec lui quelques banalités qui n'étaient pas empreintes de son enjouement habituel, il le présenta à plusieurs dames : à la vieille ruine, à la « Reine des guêpes », à la comtesse Lise. Elles l'accueillirent avec assez de bienveillance. Litvinov n'appartenait pas à leur

cercle, mais il n'était pas mal : ses traits expressifs et sa jeunesse attirèrent leur attention. Il ne sut pas profiter de cette bonne disposition. Il était déshabitué du monde, il ne se sentait pas à l'aise, et de plus il était gêné par le regard insistant du gros général. « Ah ! pékin ! libre-penseur ! semblait lui dire ce lourd regard, te voilà donc faufilé chez nous ! Faut-il te donner la main à baiser ? » Irène vint au secours de Litvinov. Elle s'arrangea si adroitement qu'il se trouva casé dans un petit coin, auprès de la porte, un peu derrière elle. Chaque fois qu'elle lui adressait la parole, elle était obligée de se retourner, et chaque fois il était ébloui par la jolie courbe de son cou étincelant, enivré par le parfum de sa chevelure. L'expression d'une reconnaissance profonde n'abandonnait pas le visage d'Irène. Il ne pouvait s'y méprendre : oui, il s'agissait bien de reconnaissance, et il se sentait frémir de bonheur et de joie. Irène semblait continuellement vouloir lui dire : « Eh bien ! comment les trouvez-vous ? » Litvinov croyait presque l'entendre lui poser cette question, particulièrement lorsqu'un des assistants disait ou commettait quelque sottise, ce qui arriva à de nombreuses reprises pendant la soirée. Une fois même Irène n'y tint plus et éclata de rire.

Très superstitieuse et portée sur le merveilleux, la comtesse Lise, après avoir longuement parlé de Hume[1] avec le spirite blond, finit par lui demander s'il existait des animaux sensibles au magnétisme.

---

1. Il s'agit d'un jeune américain qui vint à Paris en 1857 pour faire la démonstration de ses talents de médium.

– Il en existe au moins un, s'écria du bout du salon le prince Coco. Vous connaissez Milvanoski ? On l'endormit devant moi, et en une seconde il ronfla… hi ! hi !

– Vous êtes très méchant, *mon prince**, je parle de véritables animaux, *je parle des bêtes**.

– *Mais moi aussi, madame, je parle d'une bête**…

– Il y en a, déclara le spirite ; par exemple, les écrevisses sont très nerveuses, et tombent facilement en catalepsie.

La comtesse montra un grand étonnement.

– Comment ! Les écrevisses ! Est-ce possible ? Ah ! C'est extrêmement curieux ! Je voudrais bien voir cela. Monsieur Loujine, ajouta-t-elle en se tournant vers un jeune homme qui avait une figure de cire semblable à celle d'une poupée et portait des cols durs comme du marbre (il était très fier d'avoir humecté ces cols à la poussière des cataractes du Niagara et du Nil, mais ne se rappelait de rien d'autre de tous ses voyages, et n'aimait que les calembours russes), monsieur Loujine, soyez assez aimable pour nous procurer une écrevisse.

M. Loujine s'inclina.

– Faut-il l'apporter vivante, ou vivement ?

La comtesse ne comprit pas.

– *Mais oui**, une écrevisse, répéta-t-elle ; *une écrevisse**.

– Que se passe-t-il ? Une écrevisse ? demanda sévèrement la comtesse Ch.

L'absence de M. Verdier l'irritait : elle ne pouvait comprendre pourquoi Irène n'avait pas invité le plus délicieux des Français. La ruine, qui ne comprenait plus rien depuis longtemps (et qui de plus était sourde), branla aussi la tête d'un air désapprobateur.

– *Oui, oui, vous allez voir**. Monsieur Loujine, je vous prie...

Le jeune voyageur salua, sortit et ne tarda pas à revenir suivi d'un garçon qui, s'efforçant de ne pas rire, portait dans un plat une énorme écrevisse.

– *Voici, madame**, s'écria Loujine ; on peut maintenant procéder à l'opération de l'écrevisse[1] ! Ha ! ha ! ha ! (Les Russes sont toujours les premiers à rire de leurs plaisanteries.)

– Hi ! hi ! hi ! crut devoir faire le prince Coco, en qualité de patriote et de protecteur des produits nationaux.

Nous prions ici le lecteur de nous excuser : qui peut répondre qu'assis dans un fauteuil du théâtre Alexandra[2] et saisi par son atmosphère, qui peut répondre de n'avoir pas applaudi un calembour encore plus mauvais ?

– *Merci ! merci* ! dit la comtesse. *Allons, allons, monsieur Fox, montrez-nous ça**.

Le garçon posa le plat sur une table ronde. Une certaine agitation se fit dans le salon. Les cous s'allongèrent ; seuls les généraux, à la table de jeu, conservèrent leur solennelle impassibilité. Le spirite ébouriffa ses cheveux, fronça les sourcils et, s'approchant de la table, commença à promener ses mains en l'air : l'écrevisse s'agita, recula et souleva ses pinces. Le spirite redoubla ses mouvements, l'écrevisse continua les siens.

– *Mais que doit-elle donc faire* ?* demanda la comtesse.

---

1. Le même mot désigne, en russe comme en latin, l'écrevisse, le crabe et le cancer.

2. Célèbre théâtre de boulevard de Saint-Pétersbourg.

– *Elle doâ rester immobile et se dresser sur sa quiou**, répondit M. Fox avec un accent américain très prononcé, agitant convulsivement ses doigts sur le plat. Le magnétisme n'agissait point : l'écrevisse remuait de plus belle. Le spirite déclara qu'il n'était pas en veine, et s'éloigna mécontent de la table. La comtesse entreprit de le consoler en l'assurant que M. Hume lui-même ne réussissait pas toujours. Le prince Coco confirma ces paroles. L'amateur d'Apocalypse et de Talmud s'approcha furtivement de la table et voulut aussi tenter sa chance, faisant quelques brusques passes au-dessus de l'écrevisse, mais il ne réussit pas davantage : il n'y eut pas de signe de catalepsie.

On rappela le garçon, qui remporta l'écrevisse. On l'entendit pouffer, à peine la porte franchie. On rit beaucoup, par la suite, à la cuisine, *über diese Russen*[1]. Le « diamant brut », qui avait continué à plaquer des accords pendant l'opération de l'écrevisse, se bornant aux modes mineurs, car on ne sait pas ce qui peut agir sur les nerfs d'un crustacé, le « diamant brut » joua son éternelle valse et fut, bien entendu, chaudement applaudi. Piqué d'émulation, le comte X., notre incomparable dilettante (voyez le premier chapitre), chanta une ritournelle de sa composition, entièrement empruntée à Offenbach. Son refrain badin, avec les paroles « *Quel œuf ? quel bœuf* !* » fit balancer de droite et de gauche presque toutes les têtes des dames ; l'une d'elles frappa légèrement des mains, et aussitôt l'inévitable exclamation : « *Charmant ! charmant* !* » s'échappa de toutes les lèvres. Irène échangea un coup d'œil avec Litvinov, et une

1. En allemand dans le texte : « De ces Russes. »

expression railleuse apparut de nouveau sur son visage. Cette expression fut plus nette encore un moment après. Elle en vint même à prendre une nuance de joie maligne, lorsque le prince Coco, représentant et protecteur des intérêts nobiliaires, imagina de développer ses opinions devant le spirite. Il ne manqua naturellement pas l'occasion de glisser sa célèbre phrase sur l'ébranlement de la propriété russe, et ne ménagea pas non plus les démocrates. Le sang américain bouillonna chez le spirite ; il s'élança dans la discussion. Comme à l'ordinaire, le prince commença aussitôt à crier à gorge déployée, répétant sans cesse, au lieu de s'expliquer : « *C'est absurde ! Cela n'a pas le sens commun* !* » Le riche Finikov se mit à dire des sottises, sans savoir à qui elles s'adressaient, le talmudiste geignit, la comtesse Ch. elle-même se jeta dans la mêlée. Ce fut une cacophonie presque équivalente à celle qui avait eu lieu chez Goubariov ; il y manquait seulement de la bière et la fumée du tabac. Il est vrai que les acteurs portaient ici des costumes plus élégants. Ratmirov essaya de rétablir l'ordre (les généraux manifestaient leur mécontentement, on entendait Boris répéter : « *Encore cette satanée politique* !* »), mais il n'y parvint pas, et un homme d'État du parti modéré, s'étant chargé de présenter *le résumé de la question en peu de mots**, subit une défaite complète ; il est vrai qu'il ânonnait et bredouillait tant, savait si peu saisir les arguments, laissait si parfaitement voir qu'il ne comprenait pas lui-même en quoi consistait *la question**, qu'on ne pouvait pas espérer un autre résultat. Irène excitait en sous main les deux partis, les lançait l'un contre l'autre, en regardant Litvinov et en lui faisant de légers signes de tête… Lui, de son côté, semblait ensorcelé : il n'entendait rien, mais attendait seulement que se tournent vers lui ces yeux

magnifiques, et qu'apparaisse encore ce tendre visage, gracieux, méchant, ravissant… À la fin les dames se révoltèrent et exigèrent le silence. Ratmirov pria le dilettante de répéter sa ritournelle, et le « diamant brut » rejoua sa valse.

Litvinov resta jusqu'après minuit et se retira le dernier. La conversation effleura, au cours de la soirée, énormément de sujets, évitant soigneusement tout ce qui présentait un peu d'intérêt. Après en avoir majestueusement terminé avec leur partie de cartes, les généraux y prirent part, tout aussi majestueusement. L'influence de ces hauts personnages se fit sentir aussitôt. On commença à parler des célébrités du demi-monde parisien, dont les noms et les talents se trouvèrent connus de tous ; on parla de la dernière pièce de Sardou, du roman d'About, de la Patti dans la *Traviata*[1]. Quelqu'un proposa de jouer *au secrétaire**, mais cela ne prit pas. Les réponses n'avaient pas de sel, mais en revanche beaucoup de fautes de grammaire. Le gros général raconta qu'il lui était arrivé une fois, à la demande : « *Qu'est-ce que l'amour* ?* », de répondre « *Une colique remontée au cœur** », et éclata immédiatement de son pesant rire. La ruine lui appliqua un coup d'éventail sur la main, mouvement énergique qui détacha de son front un morceau de fard blanc, dont elle se plâtrait le visage. L'ancien bas-bleu fit mention des principautés slaves et de la nécessité de diffuser la propagande orthodoxe sur le

1. Victorien Sardou (1831-1908) : auteur dramatique et Académicien français. Edmond About (1828-1885) : écrivain et journaliste français. Adelina Patti (1843-1919) : cantatrice italienne qui connut un immense succès.

Danube, mais elle ne rencontra pas d'écho. En somme, c'est sur Hume qu'on discutait le plus volontiers. La « Reine des guêpes » daigna elle-même raconter qu'elle avait vu des mains monter sur ses genoux, et qu'elle avait mis à l'une d'elles sa propre bague. Irène pouvait triompher. Même si Litvinov avait fait plus attention à ce qui se disait autour de lui, il n'aurait pas récolté, dans ce bavardage sans suite ni animation, une seule parole sincère, une seule pensée judicieuse, un seul fait nouveau. Les cris mêmes et les exclamations violentes manquaient de sincérité ; dans la calomnie non plus on ne sentait pas de passion. Ces gens qui semblaient gémir sur le sort de la patrie ne déploraient en réalité que la diminution probable de leurs revenus ; la peur les prenait à la gorge et des noms que la postérité n'oubliera pas étaient prononcés avec des grincements de dents. S'il y avait eu du moins une seule goutte d'eau vive sous tous ces décombres et ces balayures ! Quels oripeaux, quelles vaines fadaises, quelles viles futilités occupaient toutes ces têtes, toutes ces âmes ! et les occupaient non seulement pendant cette soirée, non seulement dans le monde, mais chez eux, tous les jours, à chaque heure, dans toute l'étendue et la profondeur de leur existence ! En définitive, quelle ignorance ! quelle inintelligence de tout ce qui constitue et embellit la vie humaine !

En prenant congé de Litvinov, Irène lui pressa de nouveau la main et lui murmura d'un ton significatif :

– Eh bien ! Êtes-vous content ? En avez-vous assez vu ? Est-ce joli ?

Il ne répondit rien et la salua très bas, en silence.

Restée seule avec son mari, Irène voulut gagner sa chambre à coucher. Il l'arrêta.

– *Je vous ai beaucoup admirée ce soir, madame**, lui dit-il en fumant une cigarette, appuyé sur la cheminée ; *vous vous êtes parfaitement moquée de nous tous**.

– *Pas plus cette fois-ci que les autres**, répondit-elle tranquillement.

– Comment faut-il interpréter cela ? demanda Ratmirov.

– Comme vous voudrez.

– Hum ! *C'est clair**.

Ratmirov secoua avec précaution, d'un mouvement de chat, la cendre de sa cigarette avec l'ongle de son petit doigt.

– À propos, votre nouvelle connaissance, comment l'appelle-t-on déjà ?... M. Litvinov ? Il jouit sans doute de la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit ?

Au nom de Litvinov, Irène se retourna vivement.

– Que voulez-vous dire ?

Le général sourit.

– Il est toujours silencieux... On voit qu'il craint de se compromettre.

Irène sourit à son tour, seulement d'une tout autre façon.

– Mieux vaut se taire que de parler comme quelques-uns.

– *Attrapé* !* dit Ratmirov avec une feinte soumission. Plaisanterie à part, il a une figure très intéressante, une expression... concentrée... et en général une tournure...

Ratmirov arrangea le nœud de sa cravate.

– Oui, continua-t-il, je présume que c'est un républicain dans le genre de votre autre ami, M. Potouguine ; voilà encore un génie muet !

Les cils d'Irène se soulevèrent lentement, ses grands yeux devinrent brillants ; ses lèvres se crispèrent légèrement.

– Pourquoi dites-vous cela, Valérien Vladimirovitch ? remarqua-t-elle, faussement compatissante. Vous donnez

des coups d'épée dans l'eau... Nous ne sommes pas en Russie, et personne ne vous entend.

Ratmirov se raidit.

– Ce n'est pas seulement mon opinion. Irène Pavlovna, reprit-il avec une voix subitement creuse, d'autres trouvent que ce monsieur a l'air d'un carbonaro.

– Vraiment ? Quels sont ces autres ?

– Mais Boris, par exemple...

– Comment ? Celui-là aussi a senti le besoin d'exprimer son opinion ?

Irène fit un mouvement, comme si elle avait froid, et caressa son épaule du bout de ses doigts.

– Celui-là... oui, celui-là... Permettez-moi de vous faire observer, Irène Pavlovna, que vous vous fâchez et, vous le savez, celui qui se fâche...

– Je me fâche ? À quel propos ?

– Je ne sais. Peut-être avez-vous été désagréablement impressionnée par la remarque que j'ai faite sur le compte...

Ratmirov s'arrêta.

– Sur le compte ? répéta impérativement Irène. Ah ! Je vous prie, sans ironie et plus vite. Je suis fatiguée, je veux dormir.

Elle prit un flambeau sur la table.

– Sur le compte ?

– Mais toujours sur le compte de ce M. Litvinov. Comme il n'y a plus de doute maintenant qu'il vous occupe beaucoup...

Irène leva la main qui tenait le flambeau : la lumière se trouva à la hauteur du visage de son mari. Elle le regarda dans le blanc des yeux avec attention et curiosité, puis éclata de rire tout à coup.

– Qu'avez-vous ? demanda Ratmirov en fronçant le sourcil. Qu'est-ce que c'est ? répéta-t-il en frappant du pied.

Il se sentait offensé, humilié, et en même temps la beauté de cette femme, debout devant lui avec tant d'aisance et de hardiesse, l'éblouissait et le déchirait. Aucun de ses charmes ne lui échappait, jusqu'au reflet rose des ongles de ses doigts effilés, tenant ferme le bronze du flambeau ; il vit jusqu'à ce reflet... et l'offense pénétra encore plus profondément dans son cœur.

Irène continuait de rire.

– Comment ! Vous ! Vous êtes jaloux ? dit-elle enfin.

Tournant le dos à son mari, elle sortit de la chambre. « Il est jaloux ! » entendit-il derrière la porte avec un nouvel éclat de rire.

Ratmirov, d'un air sombre, regarda sa femme sortir. Là encore il ne put s'empêcher de remarquer tout ce que sa tournure, tout ce que sa démarche avaient de séduisant. Il éteignit d'un coup sa cigarette sur le marbre de la cheminée et la lança au loin. Ses joues pâlirent, un frisson agita son menton, ses yeux parcoururent le plancher d'un air égaré et sauvage ; on aurait dit qu'il cherchait quelque chose... Toute apparence de raffinement s'était effacée de son visage. Il devait avoir une semblable expression quand il faisait fouetter les paysans de Biélorussie.

Pendant ce temps Litvinov rentrait dans sa chambre. Assis à une table, la tête entre les mains, il demeura longtemps immobile. Il se leva enfin, ouvrit un coffre et y prit un portefeuille dont il tira la carte de Tatiana. Enlaidi, vieilli, comme souvent, par la photographie, le visage de Tatiana le regardait tristement. La fiancée de Litvinov était une jeune fille de sang russe, blonde, un peu grasse,

avec des traits un peu lourds, mais une expression singulière de bonté et de franchise dans les yeux, qu'elle avait d'un brun clair. Sur son charmant front blanc semblait toujours reposer un rayon de soleil. Litvinov demeura longtemps les yeux fixés sur le portrait, puis le posa de côté et cacha de nouveau sa tête dans ses mains. « Tout est fini ! murmura-t-il enfin. Irène ! Irène ! »

Il comprit alors qu'il était épris d'elle irrévocablement, follement, qu'il en était retombé amoureux dès leur rencontre au Vieux Château, qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer. Pourtant il aurait été surpris, incrédule, et il aurait ri sans doute, si on le lui avait dit quelques heures plus tôt.

– Mais Tatiana, Tatiana, mon Dieu ! Tatiana, Tatiana !... répétait-il, avec angoisse.

Et l'image d'Irène se dressait sans cesse devant lui, dans son noir vêtement, avec le calme resplendissant de la victoire sur son visage de marbre blanc.

XVI

Litvinov ne ferma pas l'œil de la nuit et ne se déshabilla point ; il étouffait. En véritable honnête homme il comprenait l'importance des obligations, la sainteté du devoir et considérait comme une honte de ruser avec lui-même, avec sa faiblesse et ses fautes. Il fut d'abord sous l'empire d'une sorte d'engourdissement : longtemps il se sentit écrasé sous le poids d'un sentiment mal défini, puis il fut pris de terreur à la pensée que son avenir à peine conquis était de nouveau enveloppé de ténèbres, que la maison qu'il venait

de bâtir était déjà ébranlée. Il commença par s'accuser de tout, avec amertume, mais il interrompit bientôt son réquisitoire. « Quelle pusillanimité ! se dit-il. Il ne s'agit pas maintenant de se faire des reproches, il faut avancer. Tatiana est ma fiancée ; elle croit en mon amour, en mon honneur ; nous sommes unis pour l'éternité ; nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous séparer. » Il se représenta vivement toutes les qualités de Tatiana, il les énuméra une à une. Il essaya de susciter en lui-même contrition et attendrissement. « Il ne reste plus qu'une chose à faire, songea-il. S'enfuir, s'enfuir immédiatement, sans attendre son arrivée, voler à sa rencontre… Serai-je malheureux avec Tatiana ? C'est improbable. En tout cas, il n'y a pas lieu de discuter cette hypothèse ou de la prendre en considération ; il faut accomplir son devoir, mourir ensuite, s'il le faut ! – Mais tu n'as pas le droit de la tromper, lui murmurait une autre voix, tu n'as pas le droit de lui cacher le changement opéré dans tes sentiments. Sachant que tu t'es épris d'une autre, peut-être ne voudra-t-elle plus être ta femme. – Mensonges ! Mensonges ! répliquait-il, tout cela n'est que sophismes, honteux artifices, mauvaise foi. Je n'ai pas le droit de manquer de parole, et voilà tout. C'est cela… Mais alors, il faut partir sans revoir l'autre… »

Ici le cœur de Litvinov se serra. Il eut froid, physiquement froid. Un frisson subit parcourut son corps, ses dents claquèrent ; il étendit ses membres et bâilla comme aux approches de la fièvre. N'insistant plus sur sa dernière pensée, l'étouffant, se détournant d'elle, il se mit à se demander comment il avait pu de nouveau être séduit par cette femme corrompue, mondaine, entourée de personnages si répugnants, si hostiles. « Est-ce bien

vrai ? » se dit-il, et pour toute réponse il eut un geste de découragement.

Tandis qu'il s'étonnait et hésitait encore, des traits enchanteurs surgissaient comme d'un léger nuage, de beaux cils sombres se levaient lentement sur des yeux dont le regard vainqueur s'enfonçait dans son âme, une gracieuse silhouette, une silhouette de jeune reine, sortait frissonnante de ténèbres parfumées…

Le matin, Litvinov prit enfin une résolution. Il décida de partir le jour même à la rencontre de Tatiana et, au cours d'une dernière entrevue, de dire à Irène, si cela ne se pouvait autrement, l'entière vérité, avant de se séparer d'elle à jamais.

Il rangea et emballa ses affaires, attendit onze heures, et sortit.

À la vue de ses fenêtres aux jalousies à demi closes, le cœur lui manqua. Il n'eut pas le courage de franchir le seuil de l'hôtel, et parcourut plusieurs fois l'allée de Lichtenthal. « J'ai l'honneur de présenter mes hommages à M. Litvinov », dit tout à coup une voix railleuse du haut d'un élégant *dog-cart*. Litvinov leva les yeux et vit le général Ratmirov, juché à côté du prince M., *sportsman* émérite. Le prince conduisait ; le général se pencha de côté, eut un large sourire et leva démesurément son chapeau. Litvinov lui rendit son salut. L'instant d'après, comme s'il obéissait à un ordre mystérieux, il courut chez Irène.

Elle était chez elle. Il se fit annoncer et fut immédiatement reçu. Quand il entra, elle était debout au milieu de sa chambre. Elle avait une robe du matin à larges manches ; son pâle visage exprimait la fatigue. Elle lui tendit la main et le regarda d'un air gracieux, mais distrait.

– Merci d'être venu, lui dit-elle d'une voix dolente, et elle se laissa tomber dans un fauteuil. Je ne suis pas tout à fait bien portante aujourd'hui ; j'ai passé la nuit sans dormir. Eh bien ! Que dites-vous de la soirée d'hier ? N'avais-je pas raison ?

Litvinov s'assit.

– Je suis venu, Irène Pavlovna, commença-t-il...

Elle se redressa et regarda fixement Litvinov.

– Qu'avez-vous ? s'écria-t-elle. Vous êtes pâle comme un mort. Vous êtes malade. Qu'avez-vous ?

Litvinov se troubla.

– Ce que j'ai, Irène Pavlovna ?

– Vous avez reçu une mauvaise nouvelle ? Est-il arrivé un malheur ?...

Litvinov, à son tour, regarda Irène.

– Je n'ai reçu aucune nouvelle, répondit-il, non sans effort. Mais un malheur est en effet arrivé, un grand malheur... et c'est ce qui m'amène auprès de vous.

– Un malheur ? Et lequel ?

– Voilà... C'est que...

Litvinov voulut continuer, mais cela lui fut impossible. Il serrait tant les poings que ses doigts en craquèrent. Irène se pencha en avant.

– Ah ! Je vous aime ! dit Litvinov, avec un gémissement sourd, comme si on lui avait arraché les mots de la poitrine.

Il se retourna pour cacher son visage.

– Comment, Grégoire Mikhaïlytch, vous...

Irène, à son tour, ne put achever sa phrase. S'appuyant contre le dossier du fauteuil, elle porta ses deux mains à ses yeux.

– Vous... m'aimez ?

– Oui... oui... oui ! répéta-t-il avec dureté, en continuant de détourner son visage.

Le silence régnait dans le salon ; un papillon agitait ses ailes et se débattait entre le rideau et la fenêtre. Litvinov reprit le premier la parole.

– Voilà, Irène Pavlovna, voilà le malheur qui m'a... frappé, que j'aurais dû prévoir et éviter, si, comme naguère à Moscou, je n'avais été tout de suite entraîné par le torrent. Il paraît que le sort a voulu me faire encore éprouver, et toujours par vous, des tourments qui semblaient ne devoir plus se renouveler... J'ai résisté, j'ai tenté de résister, mais on ne peut se soustraire à ce qui doit arriver. Je vous dis tout cela pour en terminer au plus vite avec cette... cette tragi-comédie, ajouta-t-il, dans une nouvelle explosion de rage et de honte.

Litvinov s'arrêta. Le papillon continuait à se débattre contre la fenêtre. Irène n'ôtait pas ses mains de son visage.

– Et vous ne vous trompez pas ?...

Ces mots sortirent d'entre des mains si blanches que le sang paraissait s'en être retiré.

– Je ne me trompe pas, répondit Litvinov d'une voix sourde. Je vous aime comme jamais je n'ai aimé personne. Je ne vous adresserai pas de reproches, ce serait absurde. Je ne vous répéterai pas non plus que peut-être tout cela ne serait pas arrivé, si vous aviez agi autrement à mon égard... Sans doute, je suis seul coupable. Ma présomption m'a perdu ; je suis justement puni et vous ne pouviez nullement vous attendre... Sans doute, vous ne pouviez pressentir que le danger eût été moins grand pour moi si vous n'aviez pas si vivement ressenti votre faute... votre soi-disant faute, et si vous n'aviez pas désiré la réparer...

Mais à quoi bon revenir sur le passé ! J'ai seulement voulu vous expliquer ma position : elle est déjà suffisamment pénible. Du moins, il n'existera plus, comme vous dites, de malentendus et la franchise de mon aveu diminuera, je l'espère, la déception que vous devez éprouver.

Litvinov parlait sans lever les yeux. Du reste, s'il avait regardé Irène, il n'aurait pu voir ce qui se passait sur son visage, car elle le tenait comme auparavant caché dans ses mains. Cependant, ce qui se passait sur ce visage l'aurait probablement surpris. C'était de la terreur et de la joie, un calme étrange et un effroi plus étrange encore ; ses yeux se cachaient à demi sous ses paupières baissées, une respiration longue et saccadée glaçait ses lèvres entrouvertes.

Litvinov se tut, attendant un mot, une réponse... Rien !

– Il ne me reste plus qu'à m'éloigner, reprit-il. Je suis venu prendre congé de vous.

Irène abaissa lentement ses mains sur ses genoux.

– Mais il me semble, Grégoire Mikhaïlytch, que cette... cette personne dont vous m'avez parlé, doit arriver ici ? Vous l'attendiez ?

– Oui, mais je lui écrirai... Elle s'arrêtera quelque part en route... à Heidelberg, par exemple.

– À Heidelberg... oui... c'est très bien. Mais tout cela dérange vos plans. Êtes-vous sûr, Grégoire Mikhaïlytch, que vous n'exagérez pas, *et que ce n'est pas une fausse alarme** ?

Irène parlait tranquillement, presque froidement, avec de légères pauses, regardant vers la fenêtre. Litvinov ne répondit pas à sa dernière question.

– Pourquoi avoir parlé de déception ? continua-t-elle. Vous ne m'avez pas blessée... oh ! non. Et si l'un de nous est coupable, ce n'est pas vous ; en tout cas, pas vous

seul... Rappelez-vous nos dernières conversations, et vous vous convaincrez que ce n'est pas vous.

– Je n'ai jamais douté de votre générosité, dit entre ses dents Litvinov, mais je voudrais savoir si vous approuvez mon intention ?

– De partir ?

– Oui.

Irène continuait à regarder de côté.

– D'abord votre intention m'a paru prématurée... Maintenant, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit... et si réellement vous ne vous trompez pas, je suppose alors qu'il convient de vous éloigner. Cela vaudra mieux... pour nous deux.

La voix d'Irène devenait de plus en plus faible et son parler plus lent.

– En effet, le général Ratmirov pourrait remarquer... voulut reprendre Litvinov.

Irène baissa les yeux ; un tressaillement étrange apparut au coin de sa bouche, pour disparaître aussitôt.

– Non, vous ne m'avez pas comprise, interrompit-elle. Je ne songeais pas à mon mari. À quel propos ? Il n'a rien à remarquer. Mais, je le répète, une séparation nous est indispensable à tous deux.

Litvinov reprit son chapeau, qui avait glissé sur le parquet. « Tout est fini, pensa-t-il, il faut s'en aller. »

– Ainsi il ne me reste qu'à prendre congé de vous, Irène Pavlovna, dit-il à voix haute, et son cœur se serra tout à coup comme s'il eût prononcé sa propre condamnation. Il ne me reste plus qu'à espérer que vous ne conserverez pas de moi un trop mauvais souvenir, et que jamais...

Irène lui coupa de nouveau la parole.

– Attendez, Grégoire Mikhaïlytch, ne partez pas encore. Ce serait trop… précipité.

Litvinov tressaillit, mais une amertume brûlante gonfla aussitôt son cœur.

– Je ne puis rester, s'écria-t-il. Pourquoi prolonger ce tourment ?

– Ne partez pas encore, répéta Irène. Je dois vous revoir… Une séparation muette, de nouveau, comme à Moscou… non, je n'y puis consentir. Retirez-vous maintenant, mais promettez-moi, donnez-moi votre parole d'honneur, que vous ne partirez pas sans m'avoir vue encore une fois.

– Le désirez-vous ?

– Je l'exige. Si vous partez sans me voir, jamais, jamais je ne vous le pardonnerai, entendez-vous, jamais !… C'est étrange, ajouta-t-elle comme pour elle-même. Je ne puis m'imaginer que je suis à Baden… Je me figure être à Moscou… Allez.

Litvinov se leva.

– Irène Pavlovna, dit-il, donnez-moi la main.

Irène secoua la tête :

– Je vous ai dit que je ne voulais pas vous dire adieu.

– Ce n'est pas en signe d'adieu que je la demande.

Irène allait tendre la main, mais elle regarda Litvinov, pour la première fois depuis son aveu, et elle la retira.

– Non, non, murmura-t-elle, je ne vous donnerai pas la main. Non… Allez.

Litvinov salua et sortit. Il ne comprenait pas pourquoi Irène refusait de lui tendre la main, il ne comprenait pas pourquoi elle craignait de le faire. Il sortit, et Irène s'enfonça de nouveau dans son fauteuil. De nouveau, elle se cacha le visage dans les mains.

XVII

Litvinov ne rentra pas chez lui. Il alla dans la montagne et, pénétrant dans un épais fourré, se jeta le visage contre terre. Il resta ainsi étendu près d'une heure. Il ne souffrait pas, il ne pleurait pas ; une morne langueur s'était emparée de lui. Jamais il n'avait éprouvé quelque chose de pareil : c'était un intolérable et poignant sentiment de vide, vide en lui-même, autour de lui, partout… Il ne songeait ni à Irène, ni à Tatiana. Il ne sentait qu'une chose : la hache avait frappé, la corde qui le retenait au port était rompue, il était saisi, entraîné par un courant inconnu et glacial… Parfois il lui semblait qu'un tourbillon passait au-dessus de lui, il sentait son tournoiement rapide, les coups désordonnés de ses ailes noires… Toutefois sa résolution demeurait inébranlable. Il ne mettait plus en question son départ de Baden. En pensée, il était déjà en route ; il était assis dans un train tonnant et fumant et s'avançait, fuyait vers une terre perdue et désolée. Il se releva enfin et, appuyant sa tête contre un arbre, demeura immobile. L'une de ses mains avait saisi une longue fougère et l'agitait machinalement en cadence. Un bruit de pas, tout proche, le tira de son hébétude : deux charbonniers, avec d'énormes sacs sur les épaules, descendaient le sentier escarpé.

– Il est temps, murmura Litvinov.

Il suivit les charbonniers, se rendit à la gare et expédia un télégramme à la tante de Tatiana, Capitoline Markovna. Il l'informait de son départ immédiat et lui donnait rendez-vous à l'hôtel Schrader, à Heidelberg.

– Puisqu'il faut en finir, pensait-il, finissons-en vite, sans remettre au lendemain.

Il entra ensuite dans la salle de jeu, dévisagea deux ou trois joueurs avec une curiosité hagarde, remarqua de loin l'occiput difforme de Bindassov, le front solennel de Pichtchalkine et, après être resté un moment sous la colonnade, il se dirigea, sans se presser, vers l'hôtel où résidait Irène. Ce n'était pas une impulsion subite qui l'y conduisait : décidé à partir, il souhaitait lui tenir parole, la revoir une dernière fois. Il entra dans l'hôtel sans être aperçu par le suisse, monta l'escalier sans rencontrer personne ; il poussa machinalement la porte, entra sans frapper dans l'appartement. Irène était assise dans le même fauteuil, dans la même tenue, dans la même posture que trois heures auparavant. On pouvait voir qu'elle n'avait pas changé de place, qu'elle n'avait pas bougé de tout ce temps. Elle releva lentement la tête. Apercevant Litvinov, elle tressaillit et saisit le bras de son fauteuil.

– Vous m'avez effrayée, murmura-t-elle.

Litvinov la considéra avec une muette surprise. L'expression de son visage, ses yeux éteints le frappèrent. Irène sourit avec effort et répara le désordre de sa chevelure.

– Ce n'est rien... Je ne sais vraiment pas... Je dois m'être endormie ici.

– Pardonnez-moi, Irène Pavlovna, commença Litvinov, je suis entré sans me faire annoncer... J'ai voulu faire ce qu'il vous a plu de me demander. Je pars ce soir...

– Ce soir ? Mais vous m'avez dit, ce me semble, que vous vouliez tout d'abord écrire une lettre...

– J'ai envoyé un télégramme.

– Ah ! Vous jugez urgent... Et quand partez-vous ? C'est-à-dire à quelle heure ?

– À sept heures.

– À sept heures ! Et vous êtes venu prendre congé de moi ?

– Oui ! Irène Pavlovna, prendre congé.

Irène se tut.

– Je dois vous remercier, Grégoire Mikhaïlytch. Il vous a probablement fallu faire un effort pour venir ici ?

– En effet, Irène Pavlovna.

– En général, la vie est une chose difficile, Grégoire Mikhaïlytch, ne trouvez-vous pas ?

– Cela dépend pour qui, Irène Pavlovna.

Irène se tut à nouveau. Elle semblait égarée dans ses pensées.

– Vous m'avez prouvé votre amitié en revenant, dit-elle enfin. Je vous remercie. Et j'approuve votre intention d'en finir au plus vite... parce que tout retard... parce que... parce que moi, que vous accusez de coquetterie, que vous avez appelée comédienne... c'est ainsi, ce me semble, que vous m'avez appelée...

Irène se leva soudain, s'assit dans un autre fauteuil ; elle se pencha et appuya son visage et ses mains sur le bord de la table.

– Parce que je vous aime !... murmura-t-elle entre ses doigts serrés.

Litvinov chancela comme si quelqu'un l'avait frappé à la poitrine. Irène détourna la tête avec angoisse, comme si elle voulait à son tour lui cacher son visage, et l'appuya sur la table.

– Oui, je vous aime... je vous aime... et vous le savez.

– Moi ? Moi, je le sais ? dit enfin Litvinov.

– Vous voyez, à présent, continua Irène, pourquoi il faut que vous partiez, pourquoi il est impossible d'ajourner...

Pour vous et pour moi. C'est dangereux, c'est effrayant… Adieu, ajouta-t-elle en quittant brusquement son fauteuil.

Elle fit quelques pas dans la direction de son cabinet et, tendant sa main en arrière, fit un geste rapide, comme si elle eût désiré rencontrer la main de Litvinov. Mais il se tenait loin d'elle, foudroyé. Elle dit encore une fois : « Adieu, oubliez ! » et, sans tourner la tête, elle disparut.

Resté seul, Litvinov eut de la peine à reprendre ses sens. Il se remit enfin, s'approcha vivement de la porte du cabinet, prononça le nom d'Irène une, deux, trois fois… Il saisissait la poignée… quand la voix sonore de Ratmirov se fit entendre sur le perron de l'hôtel.

Litvinov enfonça son chapeau sur ses yeux et descendit l'escalier. L'élégant général était devant la loge du suisse, et lui expliquait dans son médiocre allemand qu'il désirait louer une voiture pour toute la journée du lendemain. Apercevant Litvinov, il souleva de nouveau démesurément son chapeau, et lui présenta de nouveau ses hommages. Il se moquait de lui, très clairement, mais Litvinov songeait à bien autre chose. Il répondit à peine au salut de Ratmirov, regagna son logement et s'assit auprès de sa malle, qu'il avait déjà cadenassée.

La tête lui tournait, son cœur tremblait dans sa poitrine. Qu'y avait-il à faire à présent ? Aurait-il pu prévoir tout cela ?

Oui, il l'avait prévu, quelque invraisemblable que ce fût. Cela l'avait étourdi comme un coup de tonnerre, mais il l'avait prévu, quoiqu'il n'osât pas se l'avouer. Cependant il n'était sûr de rien. Tout en lui était mêlé et confus ; il avait perdu le fil de ses propres idées. Il se souvint de Moscou… là aussi tout avait fondu sur lui, en un instant… Il suffoquait.

Un sentiment de triomphe, de triomphe inutile, désespérant, l'oppressait et le déchirait. Pour rien au monde, il n'aurait consenti à ce que les paroles échappées à Irène n'aient pas été dites. Mais quoi ? Ces paroles ne pouvaient changer la résolution prise. Comme auparavant, cette résolution était arrêtée, ferme, inébranlable. Litvinov avait perdu le fil de ses idées… pourtant il était encore maître de sa volonté, il disposait de lui-même comme d'un être étranger, soumis. Il sonna le garçon, demanda sa note, retint une place dans l'omnibus ; il brûlait délibérément tous ses vaisseaux. « Mourir ensuite, s'il le faut », disait-il comme pendant sa dernière nuit sans sommeil. Cette phrase lui plaisait particulièrement. « Mourir ensuite, s'il le faut », répétait-il en arpentant lentement sa chambre. Parfois il fermait les yeux, et cessait de respirer quand les paroles d'Irène lui revenaient en mémoire, brûlant son cœur comme du feu. « On ne saurait apparemment aimer deux fois, pensait-il. Une nouvelle vie s'est emparée de toi, tu ne peux plus t'en délivrer. Tu ne te déferas jamais de ce poison, tu ne sortiras pas de ces filets ! C'est ainsi, mais qu'est-ce que cela prouve ? Le bonheur… est-il possible ? Tu l'aimes ? Supposons-le… et elle… elle t'aime… »

Ici, il fut encore obligé de faire un grand effort sur lui-même. Comme le voyageur qui, par une nuit obscure, distingue au loin une faible lueur et, craignant de s'égarer, ne perd pas un instant de vue ce phare salvateur, Litvinov concentrait toutes les forces de son esprit vers un seul objet : rejoindre sa fiancée, ou plutôt arriver, non pas auprès de sa fiancée (il tâchait de ne pas y penser), mais dans l'hôtel de Heidelberg où il lui avait donné rendez-vous. Telle était la lueur qui le guidait. Ce qu'il adviendrait ensuite, il l'ignorait et voulait l'ignorer ; il n'y avait d'indu-

bitable que le fait qu'il ne reviendrait pas en arrière. « Mourir ensuite, s'il le faut », répéta-t-il pour la dixième fois en consultant sa montre. Il était six heures et quart. Il avait encore longtemps à attendre, et il se remit à marcher de long en large. Le soleil baissait, le ciel s'empourprait derrière les arbres. Un reflet rouge pénétrait par d'étroites fenêtres dans sa chambre assombrie. Il sembla tout à coup à Litvinov que la porte s'était rapidement ouverte, et tout aussi rapidement refermée. Il tourna la tête et vit une femme, enveloppée dans une mantille noire...

– Irène ! s'écria-t-il en écartant les mains.

Elle releva la tête et tomba contre sa poitrine.

*

Deux heures plus tard, Litvinov était seul, assis sur son divan. Sa malle était dans un coin, ouverte et vide ; au milieu d'objets en désordre, il y avait sur la table une lettre de Tatiana qu'il venait de recevoir. Elle lui annonçait que la santé de sa tante étant complètement rétablie, elle s'était décidée à avancer son départ de Dresde. S'il ne survenait aucun obstacle, elle comptait arriver le lendemain vers midi à Baden ; elle ajoutait qu'elles espéraient le voir venir à leur rencontre à la gare. Un logement avait été retenu par Litvinov dans l'hôtel où il était descendu. Le soir même, il envoya un billet à Irène, et le lendemain matin reçut cette réponse :

Un jour plus tôt, un jour plus tard, c'était inévitable. Pour moi, je te répète ce que je t'ai dit hier : ma vie est entre tes mains, fais de moi ce que tu voudras. Je te laisse une pleine liberté. Mais sache bien

que, si cela est nécessaire, je quitterai tout et te suivrai au bout du monde. Nous nous verrons demain, n'est-ce pas ? Ton Irène.

Ces deux derniers mots étaient tracés d'une écriture large et décidée.

XVIII

Parmi les personnes rassemblées le 18 août, à midi, sur le quai de la gare, se trouvait Litvinov. Quelques minutes auparavant, il avait rencontré Irène : elle était dans une calèche découverte, avec son mari et un homme d'âge mûr. Elle l'aperçut. Quelque chose de sombre passa dans ses yeux, mais elle se cacha tout de suite derrière son ombrelle.

Un étrange changement s'était opéré en lui depuis la veille, dans son allure, ses mouvements, l'expression de son visage. Il se sentait lui-même un autre homme.

Assurance, quiétude, respect de lui-même, tout s'était évanoui. Il ne restait plus rien de sa structure morale ; ses récentes et indélébiles impressions avaient effacé tout le passé. Il éprouvait une sensation toute nouvelle, intense, vive, mais détestable. Un hôte mystérieux avait pénétré dans le sanctuaire et s'y était établi en silence, comme on prend possession d'une nouvelle demeure. Litvinov n'avait plus honte, il avait peur, et en même temps il brûlait d'une témérité désespérée ; les vaincus, les prisonniers connaissent ce mélange de sentiments opposés, qui n'est pas non plus inconnu du voleur après son premier vol. Or, Litvinov était vaincu, vaincu sans y avoir été préparé… et que devenait maintenant son honneur ?

Le train avait un retard de quelques minutes. La nervosité de Litvinov se changea en une mortelle angoisse : il ne pouvait demeurer en place et, pâle comme un spectre, se mêlait à la foule, cherchait à s'y perdre. « Mon Dieu, pensait-il, si elle avait pu différer d'une journée... » Son premier regard sur Tatiana, puis le premier regard qu'elle lui jetterait... voilà ce qui l'épouvantait, voilà ce qu'il fallait supporter au plus vite. Et après ? Après, advienne que pourra ! Il ne prenait plus de résolutions, il ne répondait plus de lui-même. La phrase de la veille lui revint à l'esprit... Et voilà comment il venait chercher Tatiana...

Un sifflement prolongé retentit enfin, et on vit la locomotive s'avancer pesamment. La foule se précipita à sa rencontre. Litvinov la suivit, chancelant comme un condamné. Déjà on pouvait distinguer les visages, les chapeaux des dames dans les wagons. Un mouchoir blanc flottait à une fenêtre, c'était Capitoline Markovna qui l'agitait... C'en était fait, elle avait aperçu Litvinov, et il l'avait reconnue. Le train stoppa. Litvinov se jeta à la portière, l'ouvrit : Tatiana était debout auprès de sa tante et, avec un sourire heureux, lui tendait la main. Il les aida à descendre, leur adressa quelques phrases banales, sans suite, et se donna aussitôt beaucoup de mouvement pour prendre leurs billets, les débarrasser de leurs sacs, de leurs plaids, leur procurer un porteur, retenir une voiture ; tout le monde s'affairait, criait autour de lui, et il était tout heureux de ce remue-ménage. Tatiana se mit un peu à l'écart et, sans cesser de sourire, attendit tranquillement la fin de son agitation fiévreuse. Capitoline Markovna ne pouvait, au contraire, rester en place ; elle ne parvenait pas à croire qu'elle fût à Baden. Elle s'écria tout à coup : « Et les

ombrelles ! Tatiana, où sont les ombrelles ? », oubliant qu'elle les serrait sous son bras. Puis elle n'en finit pas de prendre bruyamment congé d'une dame dont elle avait fait la connaissance entre Heidelberg et Baden. Cette dame n'était autre que Mme Soukhantchikov, que nous connaissons déjà. Elle avait été saluer Goubariov à Heidelberg et en revenait avec des « instructions ». Capitoline Markovna portait une mantille bigarrée assez singulière et un chapeau de voyage en forme de champignon, d'où s'échappait une chevelure blanche coupée court. De taille moyenne, maigre, elle avait été échauffée par la route et parlait russe, d'une voix aiguë et chantante. On la remarqua.

Litvinov finit par l'installer avec Tatiana dans une voiture et se plaça vis-à-vis d'elles. Le cocher fouetta ses chevaux. À nouveau on échangea des questions, des poignées de mains, des sourires, des compliments... Litvinov respirait : le premier moment ne s'était pas trop mal passé. Rien en lui ne semblait avoir frappé ou troublé Tatiana. Elle le regardait toujours avec sérénité et confiance, rougissait toujours aussi gracieusement, riait d'aussi bon cœur. Il se décida à la regarder, non à la dérobée, mais franchement : il n'avait pu se faire obéir de ses propres yeux jusqu'alors. Une compassion involontaire s'empara de lui : l'expression si calme de ce franc et loyal visage fit naître en lui un amer remords. « Tu es venue, pauvre jeune fille, pensait-il, toi que j'ai tant attendue et appelée, avec laquelle je voulais vivre toute ma vie, tu es arrivée, tu as eu confiance en moi, et moi... et moi... » Litvinov baissa la tête, mais Capitoline Markovna ne lui laissa pas le loisir de se plonger dans ses pensées ; elle l'accabla de questions.

– Qu'est-ce que ce bâtiment avec des colonnes ? Où joue-t-on ici ? Qui est-ce donc là ? Tatiana, Tatiana, regarde ces crinolines ! Et qui est celle-là ? Il doit y avoir ici beaucoup de Françaises de Paris ? Seigneur, quel chapeau ! On peut ici tout trouver comme à Paris ? J'imagine seulement que tout est très cher ? Ah ! Quelle excellente et intelligente femme j'ai rencontrée ! Vous la connaissez, Grégoire Mikhaïlytch, elle m'a dit vous avoir vu chez un Russe, quelqu'un de très intelligent lui aussi. Elle a promis de venir nous voir. Comme elle habille tous ces aristocrates ; c'est merveilleux ! Qu'est-ce que c'est que ce monsieur à moustaches grises ? Le roi de Prusse ? Tatiana, Tatiana, regarde, c'est le roi de Prusse. Non ? Ce n'est pas le roi de Prusse ? C'est l'ambassadeur des Pays-Bas ? Je n'entends pas, ces roues font tant de bruit. Ah ! quels arbres magnifiques !

– Oui, tante, ils sont superbes, remarqua Tatiana, et comme tout ici est vert et gai ! N'est-il pas vrai, Grégoire Mikhaïlytch ?

– Très gai, absolument… répondit-il entre ses dents.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel. Litvinov conduisit les voyageuses dans l'appartement qu'il leur avait retenu, promit de revenir une heure plus tard, et rentra dans sa chambre. Dès qu'il y remit le pied, il retomba sous l'empire du charme magique un moment dissipé. Irène régnait dans cette chambre depuis la veille ; tout parlait d'elle, l'air lui-même semblait imprégné de son parfum. De nouveau Litvinov se sentit son esclave. Il prit le mouchoir d'Irène, caché sur sa poitrine, l'approcha de ses lèvres, et d'ardents souvenirs parcoururent ses veines comme un subtil venin. Il comprit qu'il n'y avait plus de retour, plus de choix : la compassion douloureuse éveillée en lui par la

vue de Tatiana fondit comme neige au soleil... Le repentir disparut, si complètement que tout son trouble s'apaisa, et que la nécessité de feindre, se présentant à son esprit, ne lui causa plus de dégoût. Aimer Irène, voilà ce qui était devenu sa vérité, sa loi, sa conscience. Lui, si prudent et raisonnable, ne songeait même plus à sortir d'une position dont il ne sentait qu'à peine l'horreur et l'absurdité, comme si elle avait été celle d'un autre.

Une heure ne s'était pas écoulée que le garçon se présenta de la part des arrivantes : elles le priaient de venir les rejoindre dans le grand salon. Il suivit le messager et les trouva déjà habillées, le chapeau sur la tête. Toutes deux exprimèrent le désir de profiter du beau temps pour jeter un premier coup d'œil sur Baden. Capitoline Markovna brûlait particulièrement d'impatience ; elle eut même un peu d'humeur en apprenant que ce n'était pas encore l'heure du rendez-vous *fashionable* devant la *Conversationshaus*. Litvinov lui offrit le bras, et la promenade officielle commença. Tatiana marchait à côté de sa tante et regardait avec une paisible curiosité tout ce qui l'entourait ; Capitoline Markovna continuait à poser des questions. La vue de la roulette, des croupiers si distingués qu'elle les aurait assurément pris pour des ministres si elle les avait rencontrés ailleurs, la vue de leurs petits râteaux toujours en mouvement, des tas d'or et d'argent sur le tapis vert, des vieilles dames qui jouaient et des jeunes femmes peinturlurées, plongea Capitoline Markovna dans une muette extase ; elle oublia complètement qu'il lui convenait de s'indigner, et n'eut pas assez d'yeux pour tout examiner, tressaillant à chaque nouvel appel de numéros. Le bourdonnement de la boule d'ivoire pénétrait jusque dans la moelle

de ses os ; ce n'est que revenue au grand air qu'elle eut assez de force pour appeler les jeux de hasard une invention immorale de l'aristocratie, en exhalant un profond soupir. Un sourire mauvais effleura les lèvres de Litvinov. Il parlait par saccades, avec nonchalance ; il avait l'air ennuyé ou dépité. Il se tourna vers Tatiana et faillit perdre contenance : elle le regardait avec attention et semblait ne pas savoir ce qu'il lui fallait penser de son comportement. Il s'empressa de lui faire un signe de tête, elle y répondit et recommença à le regarder d'un air interrogatif, avec une certaine attention, comme s'il était bien plus loin d'elle qu'il ne l'était réellement. Litvinov arracha ces dames à la *Conversationshaus* et, évitant l'*Arbre russe*, sous lequel étaient déjà installées deux compatriotes, il se dirigea vers l'allée de Lichtenthal. Il n'y était pas encore entré qu'il aperçut de loin Irène. Elle venait à leur rencontre avec son mari et Potouguine. Litvinov pâlit comme un linge, cependant il ne hâta point sa marche. Lorsqu'ils se rencontrèrent, il la salua en silence. Elle répondit froidement à son salut et, après avoir jeté sur Tatiana un regard scrutateur, elle passa son chemin. Ratmirov leva son chapeau très haut, Potouguine murmura quelque chose d'inintelligible.

– Quelle est cette dame ? demanda Tatiana, qui n'avait presque pas ouvert la bouche jusqu'alors.

– Cette dame ? répéta Litvinov, cette dame ? C'est une certaine Mme Ratmirov.

– Une Russe ?

– Oui.

– Vous avez fait ici sa connaissance ?

– Non, je la connais depuis longtemps.

– Comme elle est belle !

– As-tu remarqué sa toilette ? dit Capitoline Markovna. On pourrait nourrir dix familles toute une année avec l'argent qu'ont coûté ses dentelles ! C'est son mari qui était avec elle ? ajouta-t-elle en se tournant vers Litvinov.

– Oui.

– Il doit être horriblement riche ?

– Je l'ignore, mais je ne le crois pas.

– Et quel grade a-t-il ?

– Il est général.

– Quels yeux ! reprit Tatiana, ils ont une étrange expression : ils sont en même temps rêveurs et pénétrants... Jamais je n'en ai vu de pareils.

Litvinov ne répondit rien. Il lui semblait sentir encore sur son visage le regard inquisiteur de Tatiana. Il se trompait : elle regardait à ses pieds le sable de l'allée.

– Mon Dieu ! Quel est ce monstre ? s'écria tout à coup Capitoline Markovna, montrant du doigt un cabriolet dans lequel était nonchalamment étendue une femme rousse, au nez retroussé, vêtue d'un costume de couleur criarde, avec des bas lilas.

– Ce monstre ? Mais ce n'est rien moins que la fameuse mam'zelle Cora.

– Qui ?

– Mam'zelle Cora, une... célébrité parisienne.

– Comment ? Ce carlin ? Mais c'est un laideron.

– Apparemment cela n'y fait rien.

Les bras en tombèrent à Capitoline Markovna.

– Il est joli votre Baden ! Peut-on s'asseoir sur ce banc ? Je suis un peu fatiguée.

– Certainement, Capitoline Markovna. Les bancs sont faits pour cela.

– Qu'en sait-on, de vos usages ? On dit, par exemple, qu'à Paris il y a aussi des bancs sur les boulevards, mais qu'il n'est pas convenable de s'y asseoir.

Litvinov ne se donna pas la peine d'édifier à ce sujet Capitoline Markovna : il s'aperçut qu'ils se trouvaient à l'endroit où il avait eu avec Irène son explication décisive… puis il se rappela qu'il avait remarqué sur sa joue une petite tache rose… Capitoline Markovna prit possession du banc, Tatiana s'assit à côté d'elle, Litvinov resta debout dans l'allée : était-ce effet de son imagination ou réalité, il lui semblait que quelque chose d'indéfinissable s'interposait graduellement entre Tatiana et lui.

– Ah ! quelle Polichinelle, reprit Capitoline Markovna en secouant la tête avec compassion. Si on vendait sa toilette, ce n'est plus dix, mais cent familles qu'on pourrait nourrir. Avez-vous vu les diamants sous son chapeau, sur ses cheveux rouges ? Des diamants, le matin ?

– Elle n'a pas les cheveux roux, remarqua Litvinov. Elle les teint, suivant la mode.

Capitoline eut encore un mouvement de stupéfaction. Elle se mit à réfléchir.

– Chez nous, à Dresde, reprit-elle, on n'est pas encore descendu à pareil scandale. C'est parce que nous sommes plus loin de Paris. Vous partagez cette opinion, n'est-ce pas, Grégoire Mikhaïlytch ?

– Moi ? répondit Litvinov en se disant : « De quoi diable parle-t-elle ? » Moi ? sans doute… bien certainement…

À ce moment se fit entendre un pas mesuré, et Potouguine s'approcha du banc.

– Bonjour, dit-il à Grégoire Mikhaïlytch, en souriant et en secouant la tête.

Litvinov le prit tout de suite par le bras.

– Bonjour, bonjour, Sozonte Ivanytch, il me semble que je viens de vous rencontrer avec... il y a un moment, dans l'allée.

– Oui, c'était moi.

Potouguine salua respectueusement les dames assises sur le banc.

– Permettez-moi de vous présenter à de bonnes amies, à des parentes qui viennent d'arriver à Baden : Potouguine Sozonte Ivanytch, un de nos compatriotes, également hôte de Baden.

Les deux dames s'inclinèrent. Potouguine répéta ses saluts.

– C'est un véritable raout ici, commença d'une voix de fausset Capitoline Markovna.

L'excellente vieille fille avait de la timidité, mais tenait par-dessus tout à ne pas la montrer.

– Tous croient de leur devoir de venir ici, reprit-elle.

– Baden est, en effet, un agréable séjour, répondit Potouguine en regardant Tatiana à la dérobée, c'est un séjour très agréable que Baden.

– Oui, seulement un peu trop aristocratique, autant que je puis en juger. Nous avons habité Dresde, toutes les deux. C'est une ville très intéressante, tandis qu'ici c'est un vrai raout.

« Le mot lui plaît », pensa Potouguine.

– Votre remarque est parfaitement juste, dit-il tout haut, mais en revanche la nature est splendide aux environs, et la situation des plus pittoresques qu'on puisse rencontrer. Votre compagne doit particulièrement apprécier cela. N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

ajouta-t-il en s'adressant cette fois directement à Tatiana.

Tatiana leva sur Potouguine ses grands yeux limpides. Elle semblait chercher à comprendre ce qu'on attendait d'elle et pourquoi Litvinov lui présentait, dès le jour de son arrivée, cet étranger qui avait d'ailleurs l'air honnête et intelligent, et qui la considérait avec politesse et intérêt.

– Oui, finit-elle par dire, on est très bien ici.

– Il faut que vous visitiez le Vieux Château, continua Potouguine ; je vous conseille surtout d'aller à Ibourg.

– La Suisse saxonne... commença Capitoline Markovna.

Des trompettes se firent entendre ; c'était l'orchestre militaire prussien de Rastadt (en 1862 Rastadt était encore une forteresse fédérale), qui commençait son concert hebdomadaire au pavillon. Capitoline Markovna se leva aussitôt.

– De la musique, dit-elle, de la musique *à la Conversation** ! Il faut y aller. Il est maintenant quatre heures, n'est-ce pas ? C'est le beau moment.

– Oui, répondit Potouguine. C'est l'heure à la mode et la musique est excellente.

– Ne tardons pas, Tatiana, allons.

– Me permettez-vous de vous accompagner ? demanda Potouguine au grand étonnement de Litvinov, à qui il ne vint pas à l'esprit que Potouguine pouvait être envoyé par Irène.

Capitoline Markovna sourit :

– Avec grand plaisir, monsieur... monsieur...

– Potouguine, dit celui-ci, en lui offrant son bras. Litvinov donna le sien à Tatiana et les deux couples se dirigèrent vers la *Conversationshaus*.

Potouguine continua à discuter avec Capitoline Markovna, tandis que Litvinov marchait sans ouvrir la bouche. Deux fois seulement il sourit sans aucun motif, et serra légèrement la main de Tatiana. Il y avait du mensonge dans ces serrements de main auxquels elle ne répondit pas, et Litvinov en était conscient : ils n'exprimaient pas la mutuelle confiance de deux âmes qui s'étaient données l'une à l'autre, ils remplaçaient des paroles qui n'arrivaient pas sur ses lèvres. La gêne qui était apparue entre eux ne fit que s'accroître. Tatiana le regarda de nouveau d'un air attentif, presque scrutateur.

La situation ne changea en rien devant la *Conversationshaus*, à la petite table autour de laquelle ils s'assirent tous quatre, avec cette seule différence qu'au milieu du bruit de la foule et du fracas des instruments, le silence de Litvinov paraissait moins étrange. Capitoline Markovna avait complètement perdu la tête ; c'est à peine si Potouguine parvenait à lui répondre et à satisfaire sa curiosité. Pour son bonheur, la sèche figure de Mme Soukhantchikov apparut dans la masse des promeneurs, avec ses yeux éternellement prêts à sauter hors de leur orbite. Capitoline Markovna la reconnut immédiatement, l'engagea à venir à leur petite table, la fit asseoir et aussitôt s'éleva une tempête de paroles.

Potouguine se tourna vers Tatiana et engagea la conversation avec elle d'une voix lente et douce, avec une expression affable sur son visage légèrement incliné. À sa propre surprise, elle lui répondit avec aisance ; il lui était agréable de causer avec cet étranger, cet inconnu, tandis que Litvinov était comme auparavant immobile sur sa chaise, avec le même sourire mauvais sur les lèvres.

Vint l’heure du dîner. La musique cessa, les promeneurs devinrent plus rares. Capitoline Markovna dit affectueusement adieu à Mme Soukhantchikov. Elle l’avait en grande estime, quoiqu’elle dît ensuite à sa nièce que cette personne avait beaucoup d’aigreur. En revanche elle était au courant de tout ! Et quant aux machines à coudre, il faudrait s’en procurer aussitôt après les noces. Potouguine se retira ; Litvinov reconduisit les dames chez elles. À la porte de l’hôtel, on lui remit un billet. Il s’écarta et déchira précipitamment l’enveloppe. Sur un petit morceau de vélin, il y avait ces mots tracés au crayon : « Venez ce soir à sept heures, pour une minute, je vous en supplie. » Litvinov enfonça le papier dans sa poche et, se retournant, il sourit de nouveau… à qui, et pourquoi ? Tatiana lui tournait le dos. Ils dînèrent à la table d’hôte. Litvinov était placé entre Capitoline Markovna et Tatiana ; il se mit à jaser, à débiter des anecdotes, il se versait du vin et n’en laissait pas manquer les dames. Il avait brusquement pris, avec une animation curieuse, un ton si leste qu’un officier d’un régiment de ligne en garnison à Strasbourg, avec des moustaches *à la Napoléon III**, assis vis-à-vis de lui, crut pouvoir se mêler à la conversation et finit par proposer un toast *à la santé des belles moscovites* !* Après dîner, Litvinov accompagna les deux dames dans leur chambre ; il resta un moment auprès de la fenêtre, d’un air morose, et déclara tout à coup qu’une affaire l’obligeait à s’absenter, mais qu’il reviendrait sans faute dans la soirée. Tatiana ne dit rien, pâlit et baissa les yeux. Capitoline Markovna avait l’habitude de faire la sieste après dîner ; Tatiana savait que Litvinov ne l’ignorait pas ; elle espérait qu’il en profiterait, qu’il resterait, car il n’avait pas été un moment seul avec elle depuis son arrivée, et ne lui

avait pas parlé franchement. Et voilà qu'il sortait ! Comment interpréter cela, et toute sa conduite de ce jour ?...

Litvinov s'éloigna précipitamment sans attendre de réponse. Capitoline Markovna s'étendit sur le divan et, après avoir poussé deux ou trois soupirs, s'endormit du plus paisible sommeil. Tatiana se retira dans un coin et s'assit sur une chaise, les bras serrés contre la poitrine.

XIX

Litvinov monta l'escalier de l'*Hôtel de l'Europe**. Une petite fille de treize ans, avec un espiègle visage de kalmouk, qui évidemment l'épiait, l'arrêta en lui disant en russe : « Par ici, je vous prie, Irène Pavlovna viendra tout de suite. » Il la regarda, hésitant. Elle sourit, répéta son invite, l'introduisit dans une petite chambre encombrée de malles, située devant l'appartement d'Irène, et s'éclipsa en fermant la porte avec précaution. Litvinov n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître que la même porte s'ouvrait brusquement et laissait paraître Irène en robe de bal rose, des perles dans les cheveux et au cou. Elle lui prit les deux mains et resta quelques secondes sans parler ; ses yeux étincelaient, sa poitrine était haletante, comme si elle venait d'accomplir un effort brutal.

– Je n'ai pas pu vous recevoir là-bas, commença-t-elle à mi-voix. Nous allons partir sur-le-champ pour un dîner de gala, je voulais vous voir un instant... C'est votre fiancée avec qui je vous ai rencontré ce matin ?

– Oui, c'était ma fiancée, répondit Litvinov en appuyant sur le mot « c'était ».

– Eh bien ! j'ai voulu vous voir une minute pour vous dire que vous devez vous considérer comme entièrement libre, que tout ce qui s'est passé hier ne doit pas changer vos résolutions…

– Irène ! s'écria Litvinov, pourquoi me dis-tu cela ?

Il prononça ces mots à voix haute ; ils étaient empreints d'une fervente passion. Irène ferma les yeux un instant.

– Ah ! continua-t-elle plus bas, mais d'une voix brûlante, tu ne sais pas combien je t'aime. Hier je n'ai fait que payer ma dette, réparer ma faute. Je n'ai pu, comme je l'aurais voulu, te donner ma jeunesse, mais je ne t'ai imposé aucune obligation, je ne t'ai délié d'aucune promesse. Ô mon ami, fais ce que tu veux, tu es libre comme l'air, rien, rien ne te lie à moi, sache-le bien !

– Mais je ne puis vivre sans toi, Irène, murmura à son tour Litvinov, je suis à toi pour toujours. Ce n'est qu'à tes pieds que je puis vivre.

Il se pencha vers ses mains. Irène regarda sa tête inclinée.

– Sache alors, dit-elle, que moi aussi je suis prête à tout, que je ne regretterai rien ni personne. Nous ferons ce que tu décideras. Moi aussi je suis à toi… pour toujours.

Quelqu'un frappa discrètement à la porte. Irène se baissa, murmura encore une fois : « À toi… adieu ! » et Litvinov sentit sa respiration passer sur ses cheveux. Quand il se releva, elle n'était déjà plus dans la pièce, il n'entendit que le frôlement de sa robe dans le corridor, et Ratmirov qui criait avec impatience : « *Eh bien ! vous ne venez pas* ? »*

Litvinov s'assit sur une grande malle et, portant ses mains à son visage, il respira un parfum subtil et frais. Irène avait tenu ses mains dans les siennes. « C'en est

trop », pensait-il. La petite fille refit son apparition et, souriant de nouveau en réponse à son regard effaré, elle lui dit : « Veuillez sortir à présent, avant que... » Il se leva et quitta l'hôtel. Il lui était impossible de rentrer tout de suite ; il devait reprendre ses sens. Son cœur battait d'une façon lente et irrégulière ; la terre semblait onduler sous ses pieds. Litvinov s'engagea dans l'allée de Lichtenthal. Il comprenait que le moment décisif était arrivé, qu'il n'était plus possible d'ajourner, de se cacher, de recourir à des expédients, qu'une explication avec Tatiana était inévitable ; mais comment l'entamer ? Il dit adieu à tout son avenir, si heureusement et si utilement combiné. Il savait qu'il se jetait la tête en avant dans un précipice, et ce n'était pourtant pas cela qui le troublait. Sa décision était prise, mais comment la présenter à son juge ? Et si réellement il avait eu affaire à un juge, à un ange portant un glaive de feu, son cœur criminel l'aurait accepté peut-être, mais il lui fallait enfoncer lui-même le couteau... C'était affreux ! Il pouvait encore retourner en arrière, profiter de la liberté qu'on lui offrait, mais non ! Il préférait mille fois la mort... La liberté ! À quoi bon cette odieuse liberté ? Plutôt se précipiter, s'anéantir dans la poussière, pourvu que ces yeux s'abaissassent sur lui avec amour...

– Grégoire Mikhaïlytch ! dit une voix lugubre, et une main s'appuya lourdement sur son épaule. Il se retourna, effrayé, et reconnut Potouguine.

– Excusez-moi, Grégoire Mikhaïlytch, commença celui-ci avec son habituelle grimace, je vous dérange peut-être, mais, vous voyant de loin, j'ai pensé... Du reste, si vous avez autre chose à faire...

– Au contraire, je suis ravi, articula Litvinov.

Potouguine se mit à marcher à côté de lui.

– Quelle belle soirée ! poursuivit-il, comme il fait chaud ! Vous vous promenez depuis longtemps ?

– Non, à vrai dire.

– Mais, que dis-je, je vous ai vu sortir de l'*Hôtel de l'Europe**.

– Vous me suiviez ?

– Oui.

– Vous avez quelque chose à me communiquer ?

– Oui, répéta Potouguine, mais si bas qu'on l'entendit à peine.

Litvinov s'arrêta et toisa des pieds à la tête cet interlocuteur qui s'imposait à lui. Son visage était blême, son regard vague ; une douleur très ancienne semblait reparaître sur ses traits flétris.

– Qu'avez-vous au juste à me dire ? dit lentement Litvinov en reprenant son chemin.

– Eh bien... permettez... tout de suite. Si cela ne vous fait rien, établissons-nous sur ce banc, ce sera plus commode.

– C'est donc quelque chose de bien mystérieux, dit Litvinov en prenant place à côté de lui. Vous n'êtes pas dans votre état ordinaire, Sozonte Ivanytch.

– Non, je n'ai rien, et je n'ai rien de mystérieux à vous dire. Je voulais seulement vous confier... l'impression que m'a faite votre fiancée... car cette demoiselle avec laquelle vous m'avez fait faire connaissance aujourd'hui est, n'est-ce pas ? votre fiancée. Je dois avouer que je n'ai jamais rencontré dans tout le cours de ma vie un être plus sympathique. C'est un cœur d'or, une âme angélique.

Potouguine prononça ces paroles d'un air amer et triste, de sorte que Litvinov lui-même remarqua l'étrange

contradiction qu'il y avait entre son visage et les propos qu'il tenait.

– Vous jugez parfaitement Tatiana Pétrovna, dit-il, mais j'ai lieu d'être surpris… d'abord, que vous soyez si bien informé de mes relations avec elle, puis, que vous l'ayez si promptement devinée. Elle a en effet un cœur d'or, mais permettez-moi de vous demander si c'est bien de cela que vous vouliez me parler ?

– Il est impossible de ne pas la comprendre tout de suite, se hâta de dire Potouguine, voulant vraisemblablement éviter de répondre à la dernière question. Il n'y a pour cela qu'à la regarder une fois dans les yeux. Elle mérite tout le bonheur possible : enviable est le sort de l'homme destiné à le lui procurer ! Il faut espérer qu'il parvienne à s'en rendre digne.

Litvinov fronça légèrement le sourcil.

– Permettez, Sozonte Ivanytch, je trouve notre entretien assez étrange… Pourrais-je savoir si l'allusion que contiennent vos dernières paroles se rapporte à moi ?

Potouguine ne se pressa pas de répondre à Litvinov. Il était évident qu'il luttait avec lui-même.

– Grégoire Mikhaïlytch, dit-il enfin, si je ne me suis pas complètement trompé sur votre compte, vous êtes capable d'entendre la vérité d'où qu'elle vienne, si pénible soit-elle. Je viens de vous dire que j'ai vu d'où vous sortiez.

– Eh bien ! oui, de l'*Hôtel de l'Europe**. Et après ?

– Je sais qui vous avez vu là !

– Eh bien ! j'ai été chez madame Ratmirov. Et alors ?

– Et alors ?… Vous êtes fiancé à Tatiana Pétrovna et vous avez vu madame Ratmirov, que vous aimez… et qui vous aime.

Litvinov se leva d'un bond ; le sang lui monta au visage.

– Qu'est-ce que cela signifie ? dit-il d'une voix sourde et irritée. C'est une mauvaise plaisanterie ? de l'espionnage ? Veuillez vous expliquer.

Potouguine lui jeta un regard morne.

– Que mes paroles ne vous offensent pas, Grégoire Mikhaïlytch. Quant à moi, vous ne sauriez me blesser, et je n'ai pas l'esprit à la plaisanterie.

– C'est possible, c'est possible. Je suis prêt à ajouter foi à la pureté de vos intentions. J'aimerais toutefois vous demander de quel droit vous vous mêlez des affaires intimes, de la vie sentimentale d'un étranger, et pour quelle raison vous présentez avec tant d'assurance votre... invention comme la vérité ?

– Mon invention ! Si j'avais inventé cela, vous ne vous seriez pas fâché. Quant à ce que vous appelez le droit, je n'ai encore jamais entendu qu'un homme se soit posé la question de son droit à tendre la main à celui qui se noie ?

– Je suis excessivement touché de votre intérêt, interrompit avec vivacité Litvinov, mais je n'en ai nullement besoin, et toutes ces phrases sur la ruine dans laquelle les femmes entraînent les jeunes gens inexpérimentés, sur l'immoralité du grand monde, et cætera, je ne les considère que comme des phrases, et les méprise même en un certain sens. C'est pourquoi je vous prie de ne pas fatiguer votre bras libérateur, et de me permettre de me noyer en paix.

Potouguine leva de nouveau les yeux sur Litvinov. Il respirait péniblement, ses lèvres tremblaient.

– Mais regardez-moi donc, jeune homme, finit-il par dire en se frappant la poitrine, ai-je l'air d'un pédant moraliste, d'un prédicateur ? Ne comprenez-vous pas que

ce n'est pas ma sympathie pour vous, quelque profonde qu'elle puisse être, qui m'a poussé à vous parler ainsi, quitte à être soupçonné de ce qui me répugne le plus au monde, l'indiscrétion et l'impertinence ? Ne voyez-vous pas qu'ici l'affaire est d'un tout autre genre, que vous avez devant vous un homme brisé, détruit, irrémédiablement anéanti, par le même sentiment dont il cherche à vous préserver et… par la même femme !

Litvinov fit un pas en arrière.

– Est-ce possible ? Qu'avez-vous dit ? Vous… vous… Sozonte Ivanytch ? Mais madame Bielski ? Et cette enfant…

– Ah ! ne m'interrogez pas… C'est une sombre, une effrayante histoire, que je n'entreprendrai pas de vous raconter. Je n'ai presque pas connu madame Bielski, cette enfant n'est pas à moi ; j'ai tout pris sur moi, parce qu'elle l'a voulu, parce que cela lui était nécessaire. Serais-je sans elle dans votre insupportable Baden ? Enfin, avez-vous pu croire, avez-vous pu un moment vous figurer que ce n'est que par sympathie pour vous que je me suis décidé à vous avertir ? Je plains cette bonne, cette jolie jeune fille, votre fiancée. À tout prendre, que me fait à moi votre avenir ? mais je crains pour elle… j'ai peur pour elle.

– Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur Potouguine, dit Litvinov, mais comme, d'après vos propres paroles, nous nous trouvons dans une position identique, pourquoi ne pas vous appliquer à vous-même vos beaux préceptes ? Ne dois-je pas attribuer vos alarmes à un autre sentiment ?

– C'est-à-dire à la jalousie ? Ah, jeune homme, jeune homme, vous devriez avoir honte de finasser, vous devriez avoir honte de ne pas comprendre l'amère douleur qui

parle maintenant par ma bouche. Non, nous ne sommes pas dans une position identique ! Moi, un vieil original, ridicule, inoffensif… et vous ! Mais qu'y a-t-il là à discuter ? Vous ne consentiriez pas à prendre pour une seconde le rôle que je joue et que je joue avec reconnaissance ! De la jalousie ? Celui qui n'a pas une ombre d'espoir n'est pas jaloux, et ce n'est pas à présent que je commencerai à éprouver ce sentiment. J'ai uniquement peur… peur pour elle, comprenez cela. Et pouvais-je m'attendre, lorsqu'elle m'a envoyé vous chercher, que le sentiment de ce qu'elle a nommé sa faute l'entraînerait si loin ?

– Mais permettez, Sozonte Ivanytch, vous semblez savoir…

– Je ne sais rien et je sais tout. Je sais, ajouta-t-il en se détournant, je sais où elle a été hier. On ne peut plus l'arrêter ; c'est une pierre qui roule jusqu'au fond. J'ai été insensé d'imaginer que mes paroles pouvaient vous retenir… vous, auquel une telle femme… Mais finissons-en. Je n'ai pas pu me maîtriser, voilà toute mon excuse. Puis, comment savoir et pourquoi ne pas essayer ? Peut-être réfléchirez-vous, peut-être une de mes paroles trouvera-t-elle un écho en votre âme… Peut-être reculerez-vous à l'idée de vous perdre, de la perdre, elle, ainsi que votre fiancée innocente, si aimable… Ah ! ne vous irritez pas, ne frappez pas du pied. Qu'ai-je besoin d'avoir peur et de prendre des précautions ? Ce n'est ni la jalousie ni le dépit qui parlent en moi. Je suis prêt à tomber à vos genoux, à vous supplier… Du reste, adieu. Soyez sans inquiétude, tout cela demeurera entre nous. Je vous ai voulu du bien.

Potouguine prit l'allée et disparut bientôt dans l'obscurité. Litvinov ne chercha pas à le retenir.

« Mon histoire est effrayante et obscure », avait dit Potouguine à Litvinov, et il s'était refusé à la raconter. Disons-la en deux mots.

Huit ans auparavant, son service l'avait attaché temporairement à la personne du comte Reisenbach. C'était l'été. Potouguine apportait des papiers à sa maison de campagne et y passait des journées entières. Irène demeurait alors chez le comte. Elle n'était pas hautaine avec ses inférieurs ; plus d'une fois la comtesse lui avait reproché sa familiarité inconvenante, toute moscovite. Irène devina promptement l'homme d'esprit dans ce modeste employé revêtu d'un frac boutonné jusqu'au menton. Souvent et volontiers elle causait avec lui, et lui se prit pour elle d'une passion profonde, secrète... Secrète ! Il se l'imaginait. L'été écoulé, le comte n'eut plus besoin d'auxiliaire. Potouguine perdit de vue Irène, mais il ne put l'oublier. Trois ans après, une dame qu'il connaissait très peu l'engagea à venir la trouver. Cette dame, après mille circonlocutions et après lui avoir fait jurer qu'il garderait le silence sur ce qu'elle allait lui révéler, lui proposa d'épouser une personne d'une situation élevée pour laquelle le mariage était devenu une nécessité. Elle n'osa presque pas faire allusion au personnage principal de l'histoire, mais promit à Potouguine de l'argent, beaucoup d'argent. Potouguine ne s'offensa point – la surprise étouffait sa colère – mais, naturellement, il refusa tout net. La négociatrice lui remit alors un billet d'Irène. « Vous êtes un homme loyal et bon, écrivait-elle, je sais que vous ferez tout pour moi ; je vous demande ce sacrifice. Vous sauverez un être qui m'est cher. En le sauvant vous me sauverez également. Ne m'interrogez pas là-dessus. Il n'y a personne à qui je me serais décidée à faire pareille demande, mais à vous je vous

tends la main et vous dis : faites cela pour moi. » Potouguine réfléchit et déclara qu'en effet il était capable de faire beaucoup pour Irène Pavlovna, mais qu'il aimerait à l'entendre exprimer son désir de vive voix. L'entrevue eut lieu le soir même ; elle ne se prolongea pas longtemps et ne fut connue que de cette dame. Irène ne demeurait déjà plus chez le comte Reisenbach.

– Pourquoi vous êtes-vous souvenue de moi ? lui demanda Potouguine.

Elle commença à s'étendre sur ses solides qualités, puis s'interrompit brusquement.

– Non, dit-elle, je ne saurais vous cacher la vérité. Je savais, je sais que vous m'aimez, voilà pourquoi je me suis décidée.

Alors elle lui raconta tout. Élise Bielski était orpheline ; sa famille ne l'aimait pas et comptait sur son héritage… Elle était perdue. Potouguine regarda longtemps Irène, en silence, et consentit. Elle fondit en larmes, se jeta à son cou. Lui pleurait aussi… mais leurs larmes étaient différentes.

Les préparatifs pour une union secrète avaient été lancés, une main puissante avait écarté tous les obstacles, lorsqu'une maladie se déclara : une fille vint au monde… et la mère s'empoisonna. Que faire de l'enfant ? Potouguine la prit sous sa tutelle, des mains d'Irène.

Histoire terrible, effrayante… Passons, lecteur, passons.

Une heure s'écoula avant que Litvinov eût décidé de rentrer à son hôtel. Il s'en approchait lorsqu'il entendit tout à coup marcher derrière lui. Quelqu'un paraissait le suivre, et hâtait le pas quand il marchait plus vite. Arrivé à un réverbère, Litvinov se retourna et reconnut le général

Ratmirov. Le général revenait seul du dîner, en cravate blanche, un élégant manteau jeté sur les épaules, une ribambelle de décorations attachées par une chaînette d'or à la boutonnière de son habit. Son regard, directement, impertinemment dirigé sur Litvinov, exprimait un tel mépris, une telle haine, toute sa figure respirait un défi si prononcé que Litvinov crut de son devoir, faisant un effort sur lui-même, d'aller à sa rencontre, au devant d'une « histoire ». Mais, à l'approche de Litvinov, le visage du général se transforma subitement. Sa courtoisie railleuse reparut et une main couverte d'un gant gris perle souleva de nouveau un feutre irréprochable. Litvinov ôta son chapeau sans mot dire, et chacun suivit son chemin. « Il se doute de quelque chose », pensa Litvinov. « Si c'était du moins… un autre ! » se disait le général.

Tatiana jouait au piquet avec sa tante quand Litvinov entra dans leur chambre.

– Tu es joli, mon petit père, s'écria Capitoline Markovna en jetant les cartes sur la table, te voilà disparu dès le premier jour, et toute la soirée ! Nous avons attendu, attendu, puis grogné tant et plus…

– Je n'ai rien dit, tante, fit observer Tatiana.

– Oh, tu es connue pour ta patience ! N'avez-vous pas honte, Monsieur ! Est-ce possible ? Pour un fiancé !

Litvinov s'excusa tant bien que mal, et s'approcha de la table.

– Pourquoi avez-vous interrompu votre partie ? demanda-t-il après un court silence.

– Quelle question ! Nous nous sommes mises à jouer par désœuvrement, ne sachant que faire… Maintenant que vous êtes arrivé…

– Si vous voulez entendre le concert du soir, interrompit Litvinov, je vous y conduirai très volontiers.

Capitoline Markovna consulta sa nièce du coin de l'œil.

– Nous irons si vous voulez, tante, je suis prête, dit celle-ci, mais ne vaut-il pas mieux rester à la maison ?

– Soit ! Nous boirons le thé à notre manière, à la moscovite, avec un samovar, et nous bavarderons gentiment ; nous n'avons pas encore discuté comme il faut.

Litvinov fit apporter du thé, mais la conversation était malaisée. Il éprouvait un perpétuel remords ; il lui semblait que tout ce qu'il disait n'était que mensonge, et que Tatiana n'en était pas dupe. Aucun changement ne se remarquait en elle : seulement, son regard ne se posait jamais sur Litvinov, glissant autour de lui avec une sorte de compassion timide, et elle était plus pâle que d'habitude. Capitoline Markovna lui demanda si elle n'avait pas mal à la tête.

Tatiana voulut répondre par la négative. Réflexion faite, elle dit :

– Oui, un peu.

– Cela tient à la fatigue de la route, remarqua Litvinov en rougissant de ce qu'il disait.

– C'est de la fatigue, répéta Tatiana, et son regard glissa de nouveau sur lui.

– Il faut te reposer, ma petite Tania.

– J'irai bientôt me coucher, tante.

Le *Guide des Voyageurs** était sur la table. Litvinov se mit à lire à mi-voix la description des environs de Baden.

– Tout cela est charmant, interrompit Capitoline Markovna, mais voilà ce qu'il ne faut pas oublier : on dit que la toile est ici très bon marché, il faut en acheter pour le trousseau.

Tatiana baissa les yeux.

– Nous aurons le temps, ma tante. Vous ne songez jamais à vous-même et vous avez absolument besoin d'une robe neuve. Vous voyez comme tout le monde ici est élégant.

– Eh ! Bon Dieu ! À quoi bon ? Suis-je une élégante ! Ce serait autre chose, si j'étais une beauté comme votre amie, Grégoire Mikhaïlytch. Comment l'appelez-vous déjà ?

– Quelle amie ?

– Celle que nous avons rencontrée ce matin.

– Ah ! celle-là, dit-il avec une insouciance simulée.

De nouveau il se sentit honteux et mal à l'aise. « Non, se dit-il, cela ne peut pas se prolonger. »

Il était assis à côté de sa fiancée et, tout près d'elle, dans sa poche de côté, sur son cœur, se trouvait le mouchoir d'Irène. Capitoline Markovna alla une minute dans la chambre voisine.

– Tania, dit avec effort Litvinov...

C'était la première fois de la journée qu'il l'appelait ainsi. Elle se tourna vers lui.

– J'ai... j'ai quelque chose de grave à vous dire.

– Ah ! Vraiment ? Quand ? Tout de suite ?

– Non, demain.

– Ah ! demain. C'est fort bien.

Une pitié immense remplit l'âme de Litvinov. Il prit la main de Tatiana et l'approcha de ses lèvres avec componction, comme un coupable : le cœur de la jeune femme se serra et ce baiser ne la réjouit point.

La nuit, vers deux heures, Capitoline Markovna, qui couchait dans la même chambre que sa nièce, souleva tout à coup la tête et se releva.

– Tania, dit-elle, tu pleures ?

Tatiana ne répondit pas tout de suite.

– Non, tante, dit-elle de sa voix candide, je suis un peu enrhumée.

XX

« Pourquoi lui ai-je dit cela ? » songeait le lendemain matin Litvinov, assis devant la fenêtre de sa chambre. Il haussa les épaules avec dépit. Il avait dit cela à Tatiana précisément pour se couper toute retraite. Il avait en main un billet d'Irène. Elle le priait de venir chez elle à midi. Les paroles de Potouguine lui revenaient sans cesse en mémoire. Elles résonnaient en lui de façon sinistre, quoique faiblement ; elles l'irritaient et il ne pouvait s'en débarrasser. Quelqu'un frappa à la porte.

– *Wer da*[1] *?* demanda Litvinov.

– Ah ! vous êtes chez vous, ouvrez ! fit entendre la voix de basse, caverneuse, de Bindassov.

Le bouton de la porte s'agita. Litvinov pâlit de colère.

– Je ne suis pas à la maison, dit-il énergiquement.

– Comment, vous n'êtes pas à la maison ? Qu'est-ce que c'est encore que cette plaisanterie !

– On vous dit qu'il n'y a personne ; filez.

– Voilà qui est aimable ! Moi qui étais venu emprunter un peu d'argent... grommela Bindassov.

1. En allemand dans le texte : « Qui est là ? »

Cependant il s'éloignait en frappant du talon, selon son habitude. Litvinov faillit courir après lui. Il lui prenait une envie extrême de tordre le cou à cet insolent. Les événements des derniers jours avaient dérangé ses nerfs : un peu plus, il aurait pleuré. Il but un verre d'eau froide, ferma à clé, sans motif, tous les tiroirs des armoires, et alla chez Tatiana.

Il la trouva seule ; Capitoline Markovna était allée faire des emplettes. Tatiana était assise sur un divan, tenant des deux mains un livre qu'elle ne lisait pas et dont probablement elle ne savait même pas le titre. Elle ne bougea pas, son cœur eut seulement de violents soubresauts, et on voyait frémir la collerette blanche qui entourait son cou.

Litvinov se troubla. Il s'assit toutefois auprès d'elle, lui dit bonjour avec un sourire qu'elle lui rendit en silence. Elle l'avait salué à son entrée avec plus de politesse que d'amitié, sans le regarder. Il lui tendit la main ; elle lui livra ses doigts glacés, mais les retira aussitôt et reprit son livre. Litvinov sentit qu'il ne ferait que blesser Tatiana en entamant l'entretien par un sujet banal. Comme d'habitude, elle n'exigeait rien, mais tout en elle disait : « J'attends, j'attends. » Il fallait accomplir sa promesse. Or, quoiqu'il n'eut pas pensé à autre chose de toute la nuit, il n'avait pas préparé la moindre phrase et ne savait absolument pas comment rompre ce cruel silence.

– Tania, commença-t-il enfin, je vous ai dit hier que j'avais à vous communiquer quelque chose de grave. (À Dresde, il la tutoyait, en tête-à-tête, mais maintenant l'idée ne lui en serait plus venue.) Je suis prêt, je vous prie seulement de ne pas vous affliger et d'être convaincue que mes sentiments pour vous…

Il s'arrêta. Le courage lui manquait. Tatiana ne bougeait pas, ne le regardait pas, mais elle serrait son livre avec plus de force.

– Entre nous, continua Litvinov sans terminer sa phrase, a toujours prévalu une complète franchise ; je vous estime trop pour user de ruse avec vous. Je veux vous prouver que je sais apprécier l'élévation et l'indépendance de votre caractère, et quoique... sans doute...

– Grégoire Mikhaïlytch, commença Tatiana d'un ton calme, tandis qu'une pâleur mortelle se répandait sur son visage, je viendrai à votre aide. Vous avez cessé de m'aimer, et vous ne savez comment me le dire.

Litvinov tressaillit.

– Comment, dit-il à peine distinctement, comment avez-vous pu croire ? Je ne comprends vraiment pas...

– Quoi ! N'est-ce pas vrai ? N'est-ce pas vrai, dites ?

Tatiana se tourna vers lui. Son visage, avec ses cheveux ramenés en arrière, effleura presque le visage de Litvinov, et ses yeux, qui n'étaient pas tombés sur lui depuis si longtemps, plongeaient dans les siens.

– N'est-ce pas vrai ? répéta-t-elle.

Il ne dit rien, ne laissa pas échapper le moindre son. Il ne pouvait mentir dans ce moment, même s'il avait été certain qu'elle le croirait et que ce mensonge le sauverait ; il ne pouvait pas même soutenir son regard. Du reste, Tatiana n'avait plus besoin d'une réponse. Son silence était un aveu, qu'elle lisait aussi dans son regard coupable, fuyant. Elle se rejeta en arrière et laissa tomber le livre. Jusqu'à cet instant, elle avait douté, et Litvinov le comprit ; il vit combien était réellement hideux tout ce qu'il avait fait ! Il se précipita à ses genoux.

– Tatiana ! s’écria-t-il, si tu savais comme il m’est pénible de te voir dans cette situation, combien je souffre de penser que c’est moi… moi ! Mon cœur est brisé ; je ne me reconnais pas moi-même ; en te perdant, je me suis perdu, et tout… tout est détruit, Tatiana, tout ! Pouvais-je prévoir que je te porterais un tel coup, à toi, ma meilleure amie, mon ange gardien ?… Pouvais-je prévoir que nous nous retrouverions ainsi, que nous passerions une journée comme celle d’hier ?

Tatiana voulut se retirer. Il la retint par le pan de sa robe.

– Non ! écoute-moi encore une minute. Tu vois, je suis à tes genoux, mais je ne suis pas venu implorer ton pardon. Tu ne peux pas, tu ne dois pas me l’accorder. Je suis venu te dire que ton ami est perdu, qu’il roule dans un abîme et ne veut pas t’entraîner avec lui. Me sauver… non ! Toi-même tu ne peux me sauver. Je te repousserais… Je suis perdu, Tania, irrévocablement perdu !

Tatiana regarda Litvinov.

– Vous êtes perdu ? dit-elle, comme si elle ne le comprenait pas bien. Vous êtes perdu ?

– Oui, Tania, je suis perdu. Tout ce qui a précédé, tout ce qui m’est cher, tout ce qui faisait jusqu’à présent ma vie, est perdu pour moi. Tout est détruit, déchiré, et je ne sais ce qui m’attend dans l’avenir. Non, Tatiana, je n’ai pas cessé de t’aimer, mais un autre sentiment terrible, irrésistible, m’a envahi. J’ai résisté autant que j’ai pu…

Tatiana se leva, ses sourcils se froncèrent, son pâle visage s’assombrit. Litvinov se releva également.

– Vous aimez une autre femme, commença-t-elle, et je devine qui est cette femme… Nous l’avons rencontrée hier, n’est-il pas vrai ? Eh bien, je sais maintenant ce qui

me reste à faire. Comme vous avouez vous-même que ce sentiment est irrésistible (Tatiana fit une pause ; elle espérait peut-être encore que Litvinov ne laisserait pas passer ce dernier mot sans protester, mais il ne dit rien), il ne me reste qu'à vous rendre... votre parole.

Litvinov courba la tête avec résignation, comme s'il recevait un coup mérité.

– Vous avez le droit d'être indignée, balbutia-t-il. Vous avez entièrement le droit de m'accuser de bassesse, de trahison.

Tatiana le regarda encore une fois.

– Je ne vous accuse pas, Litvinov, je ne vous condamne pas. Je suis d'accord avec vous : la plus amère vérité est préférable à ce qui s'est passé hier. Quelle vie maintenant serait la nôtre !

« Quelle vie maintenant sera la mienne ! » se dit douloureusement Litvinov.

Tatiana s'approchait de la porte de la chambre à coucher.

– Je vous prie de me laisser seule un moment, Grégoire Mikhaïlytch ; nous nous verrons encore, nous causerons encore. Tout cela a été si inattendu ! Il me faut prendre des forces... Laissez-moi... Ménagez ma fierté. Nous nous reverrons...

Disant ces mots, Tatiana se retira rapidement, et ferma derrière elle la porte à clé. Tout étourdi, Litvinov sortit dans la rue. Quelque chose de sombre et de lourd s'était enraciné au plus profond de son cœur ; l'homme qui vient d'en égorger un autre doit éprouver une pareille sensation. Dans le même temps il se sentait plus léger, comme s'il s'était enfin débarrassé d'un fardeau insupportable. La générosité de Tatiana l'avait anéanti, il sentait vivement tout ce qu'il

perdait, et pourtant le dépit se mêlait au remords : il était attiré vers Irène comme vers l'unique refuge qui lui restait, et il s'irritait contre elle. Depuis quelque temps, et chaque jour davantage, les sentiments de Litvinov devenaient plus complexes et plus enchevêtrés. Cette confusion le torturait, l'aigrissait, il s'égarait dans ce chaos. Il n'était plus avide que d'une chose : suivre une route, quelle qu'elle fût, pourvu qu'il ne continuât pas à tourner dans ces affreuses ténèbres. Les hommes positifs comme Litvinov ne devraient jamais s'abandonner à la passion ; elle détruit le sens même de leur vie… Mais la nature ne se plie pas à la logique, à notre logique humaine. Elle a la sienne, que nous ne comprenons pas, que nous ne reconnaissons pas, jusqu'à ce qu'elle nous écrase.

Après avoir quitté Tatiana, Litvinov n'eut qu'une pensée : voir Irène. Il alla chez elle, mais le général était à la maison – c'est du moins ce que lui dit le suisse. Il ne voulut pas entrer. Il ne se sentait pas en état de feindre, et alla flâner à la *Conversationshaus*. Vorochilov et Pichtchalkine firent les frais de l'impossibilité où était Litvinov de se contenir ce jour-là : il ne cacha pas à l'un qu'il était vide comme un grelot, à l'autre qu'il était ennuyeux comme la pluie. Fort heureusement Bindassov ne lui tomba pas sous la main, car il serait certainement advenu un *grosser Scandal*[1]. Les deux messieurs n'en revenaient pas. Vorochilov alla jusqu'à se demander si l'honneur militaire n'exigeait pas réparation mais, comme l'officier de Gogol, il se tranquillisa au café, en se bourrant de tartines. Litvinov vit de loin Capitoline Markovna courant de boutique en

1. En allemand dans le texte : « Un plus grand scandale ».

boutique dans sa mantille bigarrée. Il eut honte de l'affliction qu'il allait causer à cette ridicule, mais excellente vieille femme. Puis il se souvint de Potouguine, de sa conversation de la veille. Tout à coup quelque chose d'impalpable et d'intense le toucha ; une bourrasque nocturne n'aurait pas été plus insaisissable. Litvinov sentit cependant tout de suite que c'était Irène qui approchait. En effet, elle apparut à quelques pas de lui, donnant le bras à une autre dame. Leurs yeux se rencontrèrent aussitôt. Irène remarqua probablement quelque chose de bizarre dans l'expression du visage de Litvinov : elle s'arrêta devant la boutique d'un marchand de ces petites horloges de la forêt Noire, l'appela d'un signe de tête et, lui montrant une des horloges, comme pour lui faire admirer son cadran colorié, surmonté d'un coucou, elle lui dit de sa voix ordinaire, semblant achever une phrase commencée :

– Venez dans une heure, je serai seule.

Au même moment accourait auprès d'elle M. Verdier, le chéri de ces dames. Il tomba en extase devant la couleur *feuille morte** de sa robe, devant le petit chapeau espagnol qui lui arrivait aux sourcils... Litvinov disparut dans la foule.

XXI

– Grégoire, lui disait Irène deux heures plus tard, qu'as-tu ? Dis-le moi vite, pendant que nous sommes seuls.

– Je n'ai rien, répondit Litvinov, je suis heureux, et voilà tout.

Irène baissa les yeux, sourit, soupira.

– Ce n’est pas une réponse.

Litvinov devint pensif.

– Eh bien, sache… puisque tu l’exiges absolument (les yeux d’Irène s’agrandirent, son corps s’effaça légèrement en arrière) que j’ai tout dit aujourd’hui à ma fiancée.

– Comment, tout ? Tu m’as nommée ?

Litvinov eut un sursaut.

– Irène, comment une telle pensée a-t-elle pu te traverser l’esprit ? Que je…

– Pardonne-moi, pardonne-moi. Qu’as-tu donc dit ?

– Je lui ai dit que je ne l’aimais plus.

– Elle t’en a demandé la raison ?

– Je ne lui ai pas caché que j’aimais une autre femme, et que nous devions nous séparer.

– Eh bien, y a-t-elle consenti ?

– Ah ! Irène, quelle jeune fille ! Quelle abnégation, quelle noblesse !

– Je le crois, je le crois. Du reste, elle n’avait pas d’autre conduite à tenir.

– Pas un seul reproche, pas un seul mot d’amertume à l’homme qui a brisé sa vie, qui l’a trompée, qui la délaisse sans pitié !

Irène examinait attentivement ses ongles.

– Dis-moi, Grégoire, elle t’aimait ?

– Oui, Irène, elle m’aimait.

Irène se tut, arrangea sa robe.

– J’avoue, reprit-elle, ne pas comprendre parfaitement pourquoi tu as tenu à t’expliquer avec elle.

– Comment ! Pourquoi, Irène ? Aurais-tu voulu que je mente, que je feigne devant cette âme si pure ? Ou bien supposais-tu…

– Je ne suppose rien, interrompit Irène. J'avoue que j'ai peu songé à elle. Je ne sais pas penser à deux êtres à la fois.

– Tu veux dire…

– Elle part, cette âme si pure ? interrompit de nouveau Irène.

– Je n'en sais rien, répondit Litvinov. Je dois encore la voir, mais elle ne restera pas.

– Ah ! Bon voyage !

– Non, elle ne restera pas. D'ailleurs, je ne pense pas à elle, moi non plus ; je songe à ce que tu m'as dit, à ce que tu m'as promis.

Irène le regarda du coin de l'œil.

– Ingrat ! n'es-tu encore pas content ?

– Non, Irène, je ne suis pas content, et tu me comprends.

– C'est-à-dire, je…

– Oui, tu me comprends. Souviens-toi de ce que tu m'as dit, de ce que tu m'as écrit. Je ne puis pas partager avec un autre, je ne puis consentir à jouer le rôle pitoyable d'un amant secret. Ce n'est pas seulement ma vie, mais la vie d'une autre que j'ai jetée à tes pieds. J'ai renoncé à tout, j'ai tout réduit en poussière, sans retour ni regret, mais en revanche je crois, je suis fermement convaincu que tu tiendras ta promesse, que tu uniras ton sort au mien.

– Tu veux que je m'enfuie avec toi ? Je suis prête… (Litvinov, éperdu, embrassa les mains d'Irène.) Je suis prête, je ne me dédis pas. Mais as-tu songé aux obstacles, as-tu avisé aux moyens ?

– Moi ? Je n'ai encore songé à rien, je n'ai rien préparé, mais dis seulement un mot, permets-moi d'agir, et un mois ne sera pas écoulé…

– Un mois ! Nous partons dans quinze jours pour l'Italie.

– Quinze jours me suffisent. Ô Irène ! Tu as l'air d'accueillir froidement ma proposition. Elle te semble peut-être une chimère, je ne suis cependant plus un enfant et n'ai pas l'habitude de me bercer de rêves. Je sais combien cette décision te fait peur, je me rends compte de la responsabilité que je prends, mais je ne vois pas d'autre issue. Réfléchis enfin que je suis obligé de rompre tous mes liens avec le passé, pour ne pas être pris pour un méprisable menteur par cette jeune fille que je t'ai sacrifiée.

Irène se redressa tout à coup, et ses yeux s'enflammèrent.

– Excusez-moi, Grégoire Mikhaïlytch. Si je me décide, si je m'enfuis, je m'enfuirai avec un homme qui fera cela pour moi, et non pour éviter de perdre l'estime d'une demoiselle flegmatique, qui n'a dans les veines que de l'eau et du lait ! J'avoue que c'est la première fois qu'on me donne à entendre que l'homme que j'ai choisi est digne de pitié, qu'il joue un rôle pitoyable ! Je connais un rôle plus pitoyable encore, c'est celui de l'homme qui ne sait pas lui-même ce qui se passe dans son cœur !

Litvinov se releva à son tour.

– Irène, voulut-il dire...

Mais elle porta la main à son front et, se jetant brusquement au cou de Litvinov, elle l'étreignit avec une force qui n'était pas celle d'une femme.

– Pardonne-moi, dit-elle d'une voix suffoquée, pardonne-moi, Grégoire. Tu vois comme je suis gâtée, mauvaise, jalouse, méchante ! Tu vois comme j'ai besoin de ton secours, de ton indulgence. Oui, sauve-moi, tire-moi de ce gouffre avant que j'y sois complètement

engloutie ! Oui, fuyons, fuyons ces hommes et ce monde, allons dans quelque beau pays, lointain, libre ! Là peut-être ton Irène sera plus digne de toi, plus digne des sacrifices que tu as faits ! Ne te fâche pas, pardonne-moi et sache que je ferai tout ce que tu ordonneras, que j'irai partout ou tu me conduiras !

Irène ne lâchait pas Litvinov. Elle se pressait toujours plus fort contre lui, de son corps jeune et souple. Il se pencha sur sa chevelure défaite, parfumée ; au comble de la reconnaissance, il osait à peine la caresser de ses mains ou l'approcher de ses lèvres.

« Irène, Irène », répétait-il.

Elle releva tout à coup la tête, tendit l'oreille...

– C'est le pas de mon mari, il est entré dans sa chambre, murmura-t-elle, et, s'écartant avec vivacité, elle s'assit sur une chaise. Litvinov voulut se lever.

– Où vas-tu ? continua-t-elle à mi-voix. Reste, il te soupçonne déjà. À moins que tu n'aies peur de lui...

Elle ne détachait pas les yeux de la porte.

– Oui, c'est lui, il va entrer à l'instant. Raconte-moi quelque chose, parle-moi.

Litvinov ne put promptement se remettre et restait silencieux.

– N'irez-vous pas demain au théâtre ? reprit-elle à haute voix. On donne *Le Verre d'eau**, une pièce démodée où la Plessis grimace horriblement. Nous sommes dans une sorte de fièvre, ajouta-t-elle en baissant la voix, cela ne saurait durer ainsi, mais il nous faut bien réfléchir à tout. Je dois t'avertir que mon argent est placé chez lui, *mais j'ai mes bijoux**. Nous irons en Espagne, veux-tu ?

Elle haussa de nouveau la voix.

– Pourquoi toutes ces actrices engraissent-elles ? Même *Madeleine Brohan**. Parle donc, ne reste pas ainsi muet. La tête me tourne, mais tu ne dois pas douter de moi… Je te ferai savoir où tu pourras me retrouver demain. Seulement, tu as bien inutilement dit à cette demoiselle… *Ah ! mais c'est charmant* !* s'écria-t-elle tout à coup et, se mettant à rire nerveusement, elle déchira la dentelle de son mouchoir.

– Peut-on entrer ? demanda Ratmirov, de l'autre pièce.

– On peut… on peut.

La porte s'ouvrit et le général parut. À la vue de Litvinov, son front se plissa ; cependant il le salua, c'est-à-dire qu'il inclina la partie supérieure de son corps.

– Je ne savais pas que vous aviez de la visite, dit-il, *je vous demande pardon de mon indiscrétion**. Baden vous amuse toujours, monsieur… Litvinov ?

Ratmirov prononçait toujours avec hésitation le nom de Litvinov ; il se donnait l'air de l'avoir oublié et de craindre de se tromper. Il s'imaginait ainsi le blesser, de même que par les saluts exagérés qu'il lui adressait quand il le rencontrait.

– Je ne m'ennuie pas ici, monsieur *le général**.

– Vraiment ? Pour moi, Baden me sort par les yeux ; nous allons bientôt en partir, n'est-ce pas, Irène Pavlovna ? *Assez de Baden comme ça**. Du reste, vous m'avez porté chance, j'ai gagné cinq cents francs aujourd'hui.

Irène tendit coquettement la main.

– Où sont-ils donc ? Donnez-les moi, pour mes épingles.

– Plus tard, plus tard. Vous vous en allez déjà, monsieur Litvinov ?

– Oui, je m'en vais, comme vous voyez.

Ratmirov le salua à nouveau d'une courbette.

– Au plaisir de vous revoir !

– Adieu, Grégoire Mikhaïlytch, dit Irène, je tiendrai ma promesse.

– Quelle promesse ? Peut-on savoir ? demanda le mari.

Irène sourit.

– Non, c'est une bagatelle... entre nous. *C'est à propos du voyage... où il vous plaira**. Tu sais bien, le livre de Stahl[1] ?

– Comment donc, comment donc ! Je sais ! Il y a de charmantes vignettes.

Les relations des deux époux étaient au beau fixe ; Ratmirov tutoyait sa femme.

XXII

« Il vaut mieux n'y pas penser », se répétait Litvinov, marchant dans la rue et se sentant de nouveau en proie à l'agitation. « L'affaire est décidée. Elle tiendra sa promesse, il ne me reste qu'à prendre les dispositions nécessaires... Pourtant, elle semble hésiter ! » Il secoua la tête. Sa résolution lui apparaissait sous un jour étrange ; elle lui semblait forcée, invraisemblable. On ne peut pas agiter longtemps les mêmes pensées. Insensiblement, elles se modifient, tout comme dans un kaléidoscope où les images changent sans cesse et peu à peu. Litvinov fut pris d'une immense fatigue.

---

1. *Voyage où il vous plaira*, conte publié en 1843. Le texte, illustré par Tony Johannot, est attribué à Alfred de Musset et à P.-J. Stahl (pseudonyme de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel).

Il lui aurait fallu se reposer au moins une petite heure, mais Tania ?... Il frissonna et, sans s'interroger davantage, regagna son hôtel en se disant qu'il allait ce jour-là de l'une à l'autre comme un ballon. Il fallait en finir. Rentré chez lui, il monta chez Tatiana, presque sans émotion, en automate.

Capitoline Markovna vint à sa rencontre. Du premier coup d'œil il vit qu'elle savait tout. Les yeux de la pauvre vieille fille étaient gonflés ; son visage en feu exprimait l'indignation, l'angoisse, la stupéfaction. Elle voulut s'élancer vers Litvinov, mais s'arrêta net et, mordant ses lèvres tremblantes, elle le regarda comme si elle avait voulu et le supplier, et le tuer, et se convaincre que tout cela était un rêve, une folie, une chose impossible.

– Vous êtes là... vous êtes là... dit-elle.

La porte de la chambre voisine s'entrouvrit et Tatiana, pâle mais très calme, entra sans bruit. Elle prit doucement sa tante par la main et l'assit à côté d'elle.

– Asseyez-vous aussi, Grégoire Mikhaïlytch, dit-elle à Litvinov, qui restait debout, comme une statue, près de la porte. Je suis très heureuse de vous voir encore une fois. J'ai communiqué à ma tante ma décision, notre décision ; elle l'approuve entièrement... Sans un amour réciproque il ne peut y avoir de bonheur. L'estime ne suffit pas (au mot d'estime, Litvinov baissa involontairement les yeux) et il vaut mieux se séparer maintenant que de se repentir ensuite. N'est-il pas vrai, tante ?

– Sans doute, commença Capitoline Markovna, sans doute, ma petite Tania, celui qui ne sait pas t'apprécier... celui qui s'est décidé...

– Tante, coupa court Tatiana, souvenez-vous de ce que vous m'avez promis. Vous m'avez toujours dit vous-même :

la vérité, Tatiana, la vérité avant tout, et la liberté. Eh bien, la vérité n'est pas toujours agréable, la liberté non plus ; sans cela, quel serait notre mérite ?

Elle baisa tendrement les cheveux blancs de Capitoline Markovna, et se tournant vers Litvinov, elle continua :

– Nous avons résolu toutes les deux de quitter Baden... c'est préférable pour nous tous.

– Quand pensez-vous partir ? demanda Litvinov d'une voix sourde.

Il se souvint qu'Irène lui avait posé la même question. Capitoline voulut répondre, mais Tatiana la retint en lui caressant la joue.

– Probablement bientôt, très bientôt.

– Me permettez-vous de vous demander où vous avez l'intention d'aller ? continua Litvinov avec la même inflexion de voix.

– D'abord à Dresde, puis en Russie...

– Mais pourquoi auriez-vous besoin de le savoir, Grégoire Mikhaïlytch ? remarqua aigrement Capitoline Markovna.

– Tante ! fit encore Tatiana.

Il y eut un instant de silence. Litvinov le rompit :

– Tatiana Pétrovna, vous comprenez à quel point sont pénibles et douloureux les sentiments que j'éprouve en ce moment...

Tatiana se leva.

– Grégoire Mikhaïlytch, dit-elle, ne parlons plus de cela... Je vous en prie, sinon pour vous, du moins pour moi. Ce n'est pas d'hier que je vous connais et je puis facilement me rendre compte de ce que vous devez éprouver maintenant. Pourquoi envenimer... (Elle s'arrêta, voulut

surmonter son émotion, refouler les larmes qui s'accumulaient ; elle y parvint, et continua.) Pourquoi envenimer une plaie inguérissable ? Laissons faire le temps. Je n'ai plus qu'une prière à vous faire, Grégoire Mikhaïlytch : soyez assez bon pour porter vous-même cette lettre à la poste. Elle est importante, et nous n'avons pas le loisir… Je vous en serais fort obligée. Attendez une minute, je vais tout de suite…

Sur le seuil de la chambre, Tatiana jeta un coup d'œil inquiet à Capitoline Markovna. Mais elle était si gravement assise, elle avait un air si sévère avec ses sourcils froncés et ses lèvres serrées, que Tatiana se borna à lui faire un signe d'intelligence et sortit. À peine la porte s'était-elle fermée sur elle que cet air solennel disparut du visage de Capitoline Markovna ; elle se leva, courut à Litvinov sur la pointe des pieds et, se courbant en deux pour mieux le dévisager, toute tremblante et en larmes, elle se mit à lui parler très vite et très bas, en balbutiant presque.

– Seigneur, mon Dieu ! Grégoire Mikhaïlytch, qu'arrive-t-il ? Est-ce un rêve ? Vous renoncez à Tatiana, vous ne l'aimez plus, vous manquez à votre parole ! C'est vous qui agissez ainsi, vous sur lequel nous comptions tous comme sur un mur d'airain ! Vous ? Vous ? Toi ? Mon petit Grégoire ?…

Puis, après une pause :

– Mais vous la tuerez, Grégoire Mikhaïlytch, continua-t-elle, et de petites larmes se mirent à rouler le long de ses joues. Maintenant elle fait la courageuse, vous connaissez son caractère. Elle ne se plaint pas, elle ne sait pas se ménager, raison de plus pour que les autres la

ménagent ! Pour l'instant, elle s'épuise à me répéter : « Tante, il faut conserver notre dignité. » Il s'agit bien de dignité ici, c'est la mort, la mort !...

Tatiana remua une chaise dans la chambre voisine.

– Oui, c'est la mort que je prévois, continua encore plus haut la bonne vieille. Qu'a-t-il donc pu se passer ? Êtes-vous ensorcelé ? Y a-t-il si longtemps que vous lui avez écrit les plus tendres lettres ? Enfin, un homme loyal peut-il se conduire ainsi ? Je suis, vous le savez, une femme sans préjugés, un esprit fort. J'ai donné à Tania une éducation semblable, elle aussi a une âme libre.

– Tante ! entendit-on de la chambre voisine.

– Mais tenir une parole, c'est un devoir, Grégoire Mikhaïlytch, surtout pour un homme avec vos principes, avec nos principes. Si nous ne reconnaissons plus nos devoirs, qu'est-ce qui nous reste ? On ne peut pas les enfreindre selon notre bon plaisir, sans penser à ce qui en résultera. C'est honteux, oui, c'est criminel. Abuser ainsi de sa liberté !

– Tante, viens ici, je t'en prie, entendit-on de nouveau.

– Tout de suite, mon cœur, tout de suite...

Capitoline Markovna saisit la main de Litvinov :

– Je vois que vous vous fâchez, Grégoire Mikhaïlytch. (« Moi, je me fâche ? » avait-il envie de s'écrier, mais la langue lui fit défaut.) Je ne veux pas vous irriter, mon Dieu ! Il s'agit bien de cela ! Je veux, au contraire, vous supplier : réfléchissez-y encore pendant qu'il en est temps, ne la perdez pas, ne détruisez pas votre bonheur, elle vous croira encore. Mon petit Grégoire, elle te croira, rien n'est perdu ; elle t'aime comme jamais personne ne t'aimera. Quitte cet abominable Baden, partons ensemble,

romps ce charme qui t'a ensorcelé, et surtout aie pitié, aie pitié...

– Tante ! répéta Tatiana avec une pointe d'impatience.

Mais Capitoline Markovna ne l'entendait plus.

– Dis seulement « oui », murmurait-elle à Litvinov, et j'arrangerai tout... Fais-moi donc du moins un signe de la tête, un petit signe, une seule fois, comme cela !

Litvinov aurait volontiers accepté de mourir, mais le mot « oui » ne sortit pas de sa bouche, et il n'eut pas le moindre mouvement de tête.

Tatiana revint une lettre à la main. Capitoline Markovna quitta Litvinov et se pencha sur la table en faisant mine d'examiner des comptes et des papiers.

Tatiana s'approcha de Litvinov.

– Voici, dit-elle, la lettre dont je vous ai parlé. Vous irez, n'est-ce pas, tout de suite à la poste ?

Litvinov leva les yeux... C'était effectivement son juge qui se tenait debout devant lui. Tatiana lui semblait grandie. Son visage, resplendissant d'une beauté qu'il ne lui avait jamais connue, avait la pureté de traits d'une statue ; sa poitrine ne se soulevait pas ; sa robe, d'une teinte unie, tel un drapé antique, tombait en plis roides jusqu'à ses pieds et les recouvrait. Tatiana regardait droit devant elle, et son regard, qui n'embrassait pas seulement Litvinov, était inerte, froid ; c'était aussi le regard d'une statue. Litvinov y lut sa condamnation. Il s'inclina, prit la lettre qu'on lui tendait et se retira en silence.

Capitoline Markovna se jeta dans les bras de Tatiana, mais celle-ci la repoussa doucement et baissa les yeux. Les couleurs lui revinrent. Elle dit : « Maintenant, faisons

vite », et rentra dans la chambre. Capitoline Markovna l'y suivit, tête basse.

La lettre que Tatiana avait confiée à Litvinov était adressée à une de ses amies de Dresde, une Allemande, qui louait des appartements garnis. Litvinov laissa glisser la lettre dans la boîte, et il lui sembla qu'en laissant aller ce chiffon de papier il avait mis en terre tout son passé, toute sa vie. Il sortit de la ville, erra longtemps par les étroits sentiers des vignobles ; un sentiment de mépris pour lui-même l'accompagnait, comme une de ces mouches bourdonnantes dont on ne peut se débarrasser à une certaine époque de l'été. Le rôle qu'il avait joué lors de cette dernière entrevue lui semblait par trop pitoyable… Quand il revint à l'hôtel, il s'informa de ces dames : on lui répondit qu'immédiatement après son départ, elles avaient demandé qu'on les conduisît à la gare et qu'elles avaient pris le train pour une direction inconnue. Leurs malles étaient faites, leur compte réglé depuis le matin. Tatiana n'avait prié Litvinov de porter une lettre à la poste que pour l'éloigner. Il demanda au portier si l'une d'elles ne lui avait pas laissé un billet. Le portier lui fit une réponse négative, et témoigna même de la surprise : ce départ subit, avec un appartement loué pour la semaine, lui semblait évidemment douteux et singulier. Litvinov lui tourna le dos et s'enferma dans sa chambre.

Il n'en sortit pas jusqu'au lendemain. Il passa une partie de la nuit à son bureau, à écrire et à déchirer ce qu'il avait écrit. Le jour se levait déjà lorsqu'il termina son travail. C'était une lettre à Irène.

XXIII

Voici ce que contenait cette lettre :

Ma fiancée est partie hier ; nous ne nous verrons plus jamais... je ne sais pas même où elle va habiter. Elle a emporté avec elle tout ce qui me paraissait jusqu'à présent enviable et précieux. Tous mes plans, toutes mes résolutions ont disparu. Tous mes travaux sont perdus, un long labeur est réduit à néant, mes occupations sont sans valeur, sans objet. Tout cela est mort, j'ai enterré hier mon passé tout entier. Je le ressens vivement, je le vois, je le sais et ne le regrette pas. Ce n'est pas pour me plaindre que je reviens là-dessus. Il ne me sied pas de gémir, dès lors que tu m'aimes ! Je veux seulement te dire que de tout ce passé à jamais enseveli, de tous ces espoirs réduits en cendre, partis en fumée, il ne reste qu'une chose vivante et inébranlable : mon amour pour toi. Il ne me reste plus rien que cet amour, l'appeler mon unique trésor ne serait pas assez. Je suis tout entier dans cet amour et il est tout moi-même : c'est mon avenir, ma vocation, mon sanctuaire et ma patrie. Tu me connais, Irène, tu sais combien les phrases me répugnent et, quelque énergiques que soient les termes avec lesquels j'essaye d'exprimer mon sentiment, tu ne saurais en soupçonner la sincérité ou les trouver exagérés. Je ne suis pas un enfant qui balbutie, dans l'ardeur de ses premiers transports, des serments inconsidérés, mais un homme éprouvé par les années qui te dépeint simplement, franchement, presque avec terreur, ce qu'il a reconnu pour être absolument vrai. Oui, ton amour est venu tout remplacer. Sois-en donc juge : puis-je laisser ce tout *entre les mains d'un autre, puis-je lui permettre de disposer de toi ? Tu lui appartiendrais ! Tout mon être, tout le sang de mon cœur lui appartiendraient ! Je resterais spectateur de ma propre vie ? Cela m'est impossible ! impossible ! Ne goûter qu'à la dérobée ce qui vous est*

nécessaire pour respirer, pour vivre, c'est le mensonge et la mort. Je comprends quel sacrifice je réclame de toi, sans y avoir aucun droit. Rien ne donne droit au sacrifice. Mais ce n'est pas l'égoïsme qui me fait agir ainsi : un égoïste n'aurait pas soulevé cette question. Oui, mes exigences sont difficiles à réaliser, et je ne suis pas surpris qu'elles t'effrayent. Tu as en aversion les hommes avec lesquels tu dois vivre, le monde te fatigue, mais auras-tu la force d'abandonner ce monde, de fouler aux pieds les couronnes qu'il t'a tressées, de mépriser l'opinion publique, l'opinion de ces hommes abominables ? Interroge-toi, Irène, ne te charge pas d'un fardeau que tu ne pourras supporter. Je ne veux pas te faire de reproches, mais souviens-toi qu'une fois déjà tu t'es laissée séduire. Je ne puis te donner que bien peu en échange de tout ce que tu abandonneras ! Écoute mon dernier mot : si tu ne te sens pas en état demain, aujourd'hui même, de tout quitter et de me suivre – tu vois comme je te parle hardiment, sans rien te cacher – si tu n'as pas peur de l'inconnu, de l'éloignement, de l'isolement, du mépris des hommes ; si tu n'es pas sûre, en un mot, de toi-même, dis-le-moi franchement, sans délai, et je m'en irai. Je m'en irai l'âme brisée, mais en bénissant ta franchise. Si réellement, ma belle et resplendissante reine, tu aimes un homme aussi infime et obscur que moi, si réellement tu es prête à partager son sort, alors donne-moi la main et engageons-nous ensemble dans ce difficile voyage ! Seulement ne l'oublie pas : ma décision est irrévocable. Tout ou rien. C'est insensé, mais je ne puis faire autrement. Je t'aime trop pour cela.

Ton G. L.

Cette lettre ne plut pas beaucoup à Litvinov. Elle ne rendait pas exactement ce qu'il voulait dire, il s'y trouvait quelques expressions forcées. Enfin elle ne valait guère

mieux que celles qu'il avait déchirées, mais elle renfermait le plus important, et Litvinov, épuisé, harassé, ne se sentait plus capable de tirer de sa tête quelque chose de meilleur. Il ne savait pas donner à sa pensée une forme littéraire et, comme tous ceux qui n'ont pas l'habitude d'écrire, le style le préoccupait beaucoup trop. Sa première lettre valait assurément mieux ; elle lui était venue du cœur. Quoi qu'il en soit, Litvinov expédia son épître à Irène. Elle lui répondit par un court billet :

Viens aujourd'hui chez moi ; il est absent pour toute la journée. Ta lettre m'a extraordinairement troublée. Je ne fais que penser, penser… et la tête m'en tourne. J'ai le cœur lourd, mais tu m'aimes, et je suis heureuse. Viens.

Ton I.

Elle était dans son boudoir lorsque Litvinov entra chez elle. La même petite fille qui l'avait attendu la veille dans l'escalier l'introduisit. Sur la table était ouvert un carton rempli de dentelles ; elle les retournait négligemment d'une main, et de l'autre tenait la lettre de Litvinov. Elle venait de pleurer. Ses cils étaient encore humides, ses paupières gonflées ; on voyait sur ses joues les traces que les larmes avaient laissées. Litvinov s'arrêta sur le seuil de la porte ; elle n'avait pas remarqué son arrivée.

– Tu pleures ? dit-il avec surprise.

Elle tressaillit, passa la main dans ses cheveux et sourit.

– Pourquoi pleures-tu ? répéta Litvinov.

Elle lui montra sa lettre en silence.

– Comment ? C'est de cela…, dit-il après une pause.

– Approche, assieds-toi, donne-moi la main. Eh bien ! oui, j'ai pleuré ; qu'y a-t-il là d'étonnant ? On dirait qu'il est facile...

Et elle montra à nouveau la lettre. Litvinov s'assit.

– Je sais que cela n'a rien de facile, Irène, je ne te l'ai pas caché, je comprends ta situation. Mais, si tu te rends compte des conséquences de ton amour, si mes arguments t'ont convaincue, tu dois également comprendre ce que je ressens à la vue de tes larmes. Je viens ici comme le ferait un accusé, et j'attends mon arrêt : la vie ou la mort ? Ta réponse tranchera tout. Seulement, ne me regarde pas avec de tels yeux... Ils me rappellent ton regard de Moscou...

Irène rougit subitement et se détourna, comme si elle avait elle-même senti qu'il y avait quelque chose de mauvais dans son regard.

– Que dis-tu, Grégoire ? N'as-tu pas honte ? Tu me demandes une réponse, comme si tu doutais. Mes larmes te troublent, mais tu ne les a pas comprises. Ta lettre, mon ami, m'a inspiré des réflexions. Tu m'écris que mon amour supplée à tout, que tes précédentes occupations n'ont plus de but. Je me demande seulement si un homme peut vivre uniquement d'amour. Ce sentiment ne le fatiguera-t-il pas ? Ne désirera-t-il pas reprendre une vie plus active, et n'en voudra-t-il pas à celle qui l'en a éloigné ? Voilà la pensée qui m'effraye, voilà ce qui me fait pleurer, et non ce que tu supposes.

Litvinov regarda attentivement Irène, et elle lui rendit son regard. Chacun d'eux cherchait à plonger au plus profond de l'âme de l'autre, chacun cherchait à aller au-delà de ce que les paroles peuvent trahir ou cacher.

– C'est à tort que tu crains cela, commença Litvinov. Je me suis sans doute mal exprimé. L'ennui ! L'inaction ! Avec les nouvelles forces que me donnent ton amour ? Ô Irène, crois-le bien, l'univers entier est pour moi dans ton amour, et moi-même je ne puis encore pressentir tout ce qu'il produira.

Irène devint pensive.

– Où irons-nous donc ? murmura-t-elle.

– Où ? Nous en parlerons... Ainsi, tu consens ?

Elle le regarda.

– Et tu seras heureux ?

– Ô Irène !

– Tu ne regretteras rien ? Jamais ?

Elle se pencha sur le carton de dentelles, et se mit à les ranger.

– Ne te fâche pas de ce qu'en un pareil moment je m'occupe de telles bagatelles. Il me faut aller à un bal chez une dame ; on m'a envoyé ces chiffons, je dois en choisir un aujourd'hui. Ah ! comme je suis affligée ! s'écria-t-elle tout à coup, et elle appuya son visage sur le bord du carton. Des larmes coulèrent à nouveau de ses yeux. Elle recula : les larmes auraient pu gâter les dentelles.

– Irène, tu pleures encore, dit Litvinov avec anxiété.

– Eh bien ! oui, reprit Irène. Ah ! Grégoire, ne me tourmente pas, ne te tourmente pas toi-même. Soyons libres ! Quel malheur y a-t-il à ce que je pleure ? Est-ce que je comprends moi-même pourquoi coulent ces larmes ? Tu le sais, tu as entendu ma décision, tu es sûr qu'elle ne changera pas, que je consens à... comment as-tu dit cela ?... à tout ou à rien... Que veux-tu de plus ? Soyons libres ! Pourquoi ces chaînes mutuelles ? Nous sommes ensemble

maintenant, tu m'aimes, je t'aime ; n'aurions-nous rien de mieux à faire que de nous méfier de nos sentiments ? Regarde-moi, je ne me fais pas d'illusion, je sais que je suis criminelle, et qu'il est en droit de me tuer. Qu'importe ? Soyons libres. Un jour à nous, c'est l'éternité !

Elle se leva, toisa Litvinov, en souriant et en rejetant de son visage une boucle sur laquelle perlaient deux ou trois larmes. Un riche fichu en dentelle glissa de la table et tomba à ses pieds. Elle le foula avec mépris.

– Est-ce que je ne te plais pas aujourd'hui ? Ai-je enlaidi depuis hier ? Dis-moi, as-tu souvent vu un bras plus beau ? Et ces cheveux ? Dis, m'aimes-tu ?

Elle lui prit les deux mains, appuya sa tête contre sa poitrine ; son peigne se détacha et ses cheveux se dénouant l'enveloppèrent d'une vague douce et parfumée.

XXIV

Litvinov arpentait sa chambre, tête baissée. Il lui restait maintenant à passer de la théorie à la pratique, à trouver les moyens de fuir, d'émigrer dans un pays inconnu. Étrangement, ces moyens n'étaient pas encore ce qui le préoccupait le plus, et il se demandait surtout s'il pouvait réellement compter sur la décision qu'il avait si obstinément réclamée. La parole donnée ne serait-elle pas reprise ? Irène lui avait dit, pourtant, en prenant congé de lui : « Agis, et informe-moi seulement quand tout sera prêt. » C'en était fait. Plus de doutes ; il fallait agir et Litvinov agit, pour commencer, en réfléchissant. Il importait d'abord de songer à l'argent. Litvinov se

trouva posséder mille trois cent vingt-huit florins, c'est-à-dire deux mille huit cent francs français ; cette somme n'était pas considérable, elle suffirait cependant pour les premiers besoins. Il écrirait ensuite rapidement à son père de lui envoyer le plus d'argent possible, de vendre du bois, une partie de la terre… Mais sous quel prétexte ?… Le prétexte se trouverait bien. Irène avait parlé, il est vrai, de ses bijoux, mais il ne convenait pas de prendre cela en considération. Ce ne serait une ressource que pour les mauvais jours, s'ils venaient. En outre, il avait un excellent chronomètre de Genève dont on pourrait tirer… ne serait-ce que quatre cent francs. Litvinov courut chez son banquier, le sonda quant à la possibilité d'un emprunt. Mais les banquiers de Baden sont gens avisés et prudents. À pareille ouverture, ils prennent ordinairement une mine abattue ; quelques-uns vous rient au nez, comme pour vous montrer qu'ils savent apprécier votre innocente plaisanterie. Litvinov, à sa honte, tenta également sa chance à la roulette ; comble de l'ignominie, il alla jusqu'à confier un thaler au numéro 30, correspondant au chiffre de ses années. Il fit cela en vue d'augmenter, d'arrondir son capital. Il ne l'augmenta pas, mais il l'arrondit en effet, laissant sur le tapis vert vingt-huit florins. La deuxième question, également importante, était celle du passeport. Pour une femme, le passeport n'était pas tellement obligatoire ; il y avait des pays où on ne le demandait pas du tout. La Belgique, par exemple, ou l'Angleterre. Puis, s'il le fallait, on pourrait se procurer un passeport étranger. Litvinov pesa tout cela très sérieusement. Il se sentait beaucoup d'énergie et de détermination, mais, dans le même temps, malgré lui, il

ne pouvait s'empêcher de trouver quelque chose de ridicule, de presque comique, à ses combinaisons, comme si son projet n'était qu'une plaisanterie, comme si jamais personne ne s'était enfui, sinon dans des comédies ou des romans, et encore quelque part en province, peut-être dans le district de Tchoukhloma ou de Syzrane, où, d'après un voyageur, il arrive aux gens d'avoir le mal de mer à force d'ennui. Litvinov se souvint de l'aventure d'un de ses amis, le cornette en retraite Batsov, qui enleva, dans un équipage attelé de trois chevaux, la fille d'un marchand, après avoir préalablement enivré ses parents et la fiancée elle-même. Il advint qu'on le rattrapa et qu'il faillit, par-dessus le marché, être roué de coups. Litvinov se reprocha avec véhémence cette réminiscence si déplacée, et Tatiana, son brusque départ, tout ce chagrin, cette souffrance, cette honte lui revinrent en mémoire. Il ressentit profondément que l'affaire dans laquelle il s'était engagé n'était pas une plaisanterie, qu'il avait eu raison de dire à Irène que pour son propre honneur il ne lui restait pas d'autre issue… Et de nouveau, à ce seul nom d'Irène, quelque chose de brûlant et de doux s'enroula d'une étreinte irrésistible autour de son cœur.

Un bruit de sabots se fit entendre ; il se rangea. Irène passa à côté de lui, à cheval, en compagnie du général obèse. Elle reconnut Litvinov et lui fit un signe de tête. Cinglant son cheval, elle le mit au galop et le lança à toute allure. Le vent soulevait son grand voile sombre. « *Pas si vite ! Nom de dieu ! pas si vite* !* » criait le général en tâchant de la rejoindre.

XXV

Le lendemain matin, Litvinov revenait de s'entretenir avec son banquier de la versatilité des taux de change et du meilleur moyen d'envoyer de l'argent à l'étranger, lorsque le portier lui remit une lettre. Il reconnut l'écriture d'Irène et, sans briser le cachet, agité par un mauvais pressentiment, il gagna sa chambre. La lettre était écrite en français et conçue en ces termes :

Mon chéri ! J'ai songé toute la nuit à ta proposition... Je vais te parler sans détour. Tu as été franc avec moi, je serai franche avec toi. Je ne puis m'enfuir avec toi, je n'en ai pas la force. Je sens combien je suis coupable vis-à-vis de toi, ma seconde faute est plus grande que la première. Je me méprise, je m'accable de reproches, mais je ne saurais me changer. C'est en vain que je me dis que j'ai détruit ton bonheur, que tu es désormais en droit de ne voir en moi qu'une coquette, que j'ai tout fait, que je t'ai donné une promesse solennelle... Je suis saisie d'effroi, je me fais horreur à moi-même, mais je ne puis agir autrement. Cela m'est impossible, impossible. Je ne chercherai pas d'excuse, je ne te dirai pas que je me suis laissé entraîner... tout cela ne signifie rien. Je veux te répéter encore une fois que je suis à toi, à toi pour toujours ; dispose de moi comme tu voudras. Mais fuir, tout abandonner... non ! non ! non ! Je t'avais supplié de me sauver. J'espérais tout réparer, jeter tout au feu, mais il me semble qu'il n'y a pas de salut pour moi, il me semble que le poison a pénétré trop profondément, il me semble qu'on ne saurait impunément respirer cet air pendant plusieurs années ! J'ai longtemps hésité à t'écrire cette lettre. Je suis effrayée de l'impression qu'elle te fera. Je n'espère que dans ton amour, mais j'ai pensé qu'il serait peu loyal de te celer la vérité, d'autant plus que tu as peut-être déjà commencé à

prendre des mesures pour l'accomplissement de notre projet. Ah ! Il était délicieux, mais chimérique. Ô mon ami, traite-moi de femme faible, sans intérêt, méprise-moi, mais ne m'abandonne pas, n'abandonne pas ton Irène ! Je n'ai pas plus la force de quitter ce monde que d'y vivre sans toi. Nous retournons bientôt à Pétersbourg, suis-nous. Nous t'y trouverons de l'occupation, tes talents ne seront pas perdus, tu pourras leur trouver une application honorable. Seulement, vis près de moi, aime-moi comme je suis, avec toutes mes faiblesses, tous mes défauts, et sois convaincu qu'aucun cœur ne te sera aussi tendrement dévoué que le cœur de ton Irène. Viens vite chez moi. Je n'aurai pas une minute de repos tant que je ne t'aurai pas vu.

À toi, à toi, à toi, I.

Le sang monta à la tête de Litvinov, puis il retomba lentement, lourdement vers son cœur et s'y figea d'un seul coup. Il relut la lettre d'Irène et, comme naguère à Moscou, il tomba inanimé sur son divan. Un sombre abîme l'avait subitement englouti et il regardait autour de lui avec un effroi stupide. Encore une tromperie, pire qu'une tromperie, un mensonge et une lâcheté. Sa vie était détruite, tout était arraché jusqu'à la racine, et voilà que la seule branche à laquelle il pouvait s'accrocher volait en morceaux. « Suis-nous à Pétersbourg, répétait-il avec un rire sardonique. Nous te trouverons là de l'occupation. Voudrait-on faire de moi un chef de bureau, par hasard ? Et qui est ce "nous" ? Voilà donc ce quelque chose de mystérieux et de difforme que je ne connais pas, qu'elle voulait essayer d'effacer, de jeter au feu ! Voilà ce monde d'intrigues, de relations secrètes, ce monde de Bielski et de Dolski ! Quel avenir, quel rôle magnifique m'attend !

Vivre non loin d'elle, la fréquenter, partager la mélancolie corrompue de la dame à la mode, fatiguée du monde et ne pouvant cependant exister hors de lui, être l'ami de la maison et naturellement celui de Son Excellence… jusqu'à ce que le caprice passe, jusqu'à ce que le plébéien perde ce qu'il a de piquant et soit remplacé par le gros général ou par M. Finikov : voilà qui est envisageable, agréable, voire honorable ! Ne parle-t-elle pas d'employer utilement mes "talents" ? Quant au "projet", il n'était que chimère, chimère… » Il s'élevait dans l'âme de Litvinov des mouvements de rage semblables aux rafales qui précèdent l'ouragan. Chaque mot de la lettre d'Irène augmentait sa colère ; il était surtout blessé des assurances qu'elle lui renouvelait de la constance de ses sentiments. « On ne peut pas laisser cela ainsi, s'écria-t-il enfin, je ne lui permettrai pas de disposer aussi cruellement de ma vie… »

Litvinov se leva brusquement et prit son chapeau. Mais que faire ? Courir chez elle ? Répondre à sa lettre ? Il s'arrêta, les bras ballants. Oui, que faire ?

Ne l'avait-il pas lui-même placée devant cette alternative fatale ? Le choix n'avait pas été celui qu'il désirait, mais tout choix comportait son risque. Elle avait manqué à sa parole, il est vrai. La première, elle s'était déclarée prête à tout abandonner pour le suivre… mais elle ne contestait pas sa faute, elle se qualifiait elle-même de femme faible, elle n'avait pas voulu le tromper, elle s'était trompée elle-même. Que répondre à cela ? Du moins elle ne cherchait pas de faux-fuyants, elle était franche jusqu'à la cruauté. Rien ne l'obligeait à s'expliquer aussi promptement ; elle aurait pu lui faire prendre patience avec des promesses, traîner les choses en longueur, le laisser en

suspens jusqu'à son départ avec Ratmirov pour l'Italie. Mais elle avait empoisonné sa vie ; elle avait empoisonné deux vies !

Pourtant, vis-à-vis de Tatiana, ce n'était plus elle qui était coupable, c'était bien lui, Litvinov, et lui seul. Il n'avait pas le droit de rejeter la responsabilité de sa faute, qui pesait sur lui comme un carcan de fer. Que restait-il à faire à présent ?

Il se laissa de nouveau tomber sur le siège, et de nouveau les minutes filèrent, sombres et sourdes, sans laisser de traces, avec une rapidité dévorante…

« Et si je la croyais ? se dit-il tout à coup. Elle m'aime ; n'y a-t-il pas quelque chose d'inévitable, d'indomptable, comme une loi de la nature, dans cette inclination, dans cette passion qui s'est conservée pendant tant d'années, pour éclater un jour avec tant de violence ? Vivre à Pétersbourg… Je ne serais pas le premier dans cette situation. Où aurais-je pu me réfugier avec elle ? » Il se mit à rêver. Irène se présenta à son imagination telle qu'elle était restée dans ses derniers souvenirs, mais ce ne fut pas pour longtemps. Il revint à lui, repoussa avec un redoublement de fureur ces souvenirs et cette séduisante image. « Tu me présentes une coupe d'or, s'écria-t-il, mais ton breuvage est empoisonné, et tes ailes blanches sont souillées de boue… Laisse-moi ! Rester ici, avec toi, tandis que j'ai… rejeté ma fiancée… ce serait infâme ! » Il se tordit les mains, et un autre visage, marqué par la souffrance, aux traits immobiles, un muet reproche dans son regard d'adieu, s'éleva de l'abîme…

Litvinov se tourmenta longtemps ainsi ; longtemps encore des pensées brûlantes l'agitèrent, comme celles

d'un malade dans son lit. Il se calma enfin, et se décida. Dès le premier instant, il avait pressenti cette décision. Elle se présenta d'abord à lui comme un point éloigné, à peine perceptible à travers le tourbillon et les ténèbres de sa lutte intérieure ; puis elle s'avança insensiblement, irrésistiblement, et finit par se planter froidement dans son cœur, comme une lame d'acier.

Litvinov retira sa malle du coin où il l'avait laissée, emballa de nouveau toutes ses affaires, machinalement, comme hébété. Il sonna le garçon, paya sa note et envoya à Irène un billet écrit en russe contenant ce qui suit :

J'ignore si vous êtes maintenant plus coupable à mon égard que naguère, mais je sais que le coup est pour moi beaucoup plus violent... C'est la fin. Vous me dites : « Je ne puis. » Je vous répète également : « Je ne puis »... faire ce que vous voulez. Je ne le puis ni ne le veux. Ne me répondez pas. Vous ne pouvez pas me donner l'unique réponse que j'accepterais. Je pars demain de bonne heure par le premier train. Adieu, soyez heureuse. Il est probable que nous ne nous reverrons plus.

Litvinov ne sortit pas de tout le jour. Attendait-il quelque chose ? Dieu le sait ! Vers sept heures, une dame, couverte d'une mantille noire, un voile épais sur le visage, s'approcha deux fois du perron de son hôtel. Après s'être retirée un peu de côté et avoir regardé dans le lointain, elle fit tout à coup un geste décidé de la main et se dirigea résolument vers le perron.

– Où allez-vous, Irène Pavlovna ? dit derrière elle une voix timide.

Elle se retourna dans un mouvement convulsif... Potouguine arrivait auprès d'elle. Elle s'arrêta, réfléchit une seconde, alla à sa rencontre, prit sa main et l'entraîna.

– Emmenez-moi, emmenez-moi, lui dit-elle, la gorge serrée.

– Qu'avez vous, Irène Pavlovna ?

– Emmenez-moi, lui répéta-t-elle avec une énergie croissante, si vous ne voulez pas que je reste là pour toujours.

Potouguine inclina humblement la tête et tout deux s'éloignèrent.

Le lendemain matin, de bonne heure, Litvinov était sur le point de se mettre en route, lorsque Potouguine entra chez lui. Il s'approcha de lui et lui serra la main sans mot dire. Litvinov gardait également le silence. Tous deux avaient la mine contrainte et faisaient de vains efforts pour sourire.

– Je suis venu vous souhaiter un heureux voyage, balbutia enfin Potouguine.

– Et comment savez-vous que je pars aujourd'hui ? demanda Litvinov.

Potouguine examina attentivement le plancher...

– Cela m'était connu... comme vous voyez. Notre dernier entretien a fini par prendre une si étrange direction... Je n'ai pas voulu vous laisser partir sans vous exprimer ma sincère sympathie.

– Maintenant, vous avez de la sympathie pour moi ?... Quand je pars...

Potouguine regarda tristement Litvinov.

– Ah ! Grégoire Mikhaïlytch, Grégoire Mikhaïlytch, commença-t-il, avec un gros soupir, il ne s'agit plus entre

nous de s'occuper de finesses et de points de détail. Voyons, vous ne me semblez pas être familier de notre littérature nationale, et vous n'avez sans doute pas idée de qui est Vaska Bouslaïev[1] ?

– De qui ?

– De Vaska Bouslaïev, le brave de Novgorod... dans le recueil de Kircha Danilov.

– Quel Bouslaïev ? grommela Litvinov, un peu déconcerté par le tour inattendu de la conversation. Je ne vois pas.

– C'est égal. Voilà sur quoi je voulais attirer votre attention. Après avoir entraîné ses Novgorodiens à faire un pélerinage à Jérusalem et après s'être baigné nu, à leur grand scandale, dans la sainte rivière du Jourdain, ce Vaska Bouslaïev, qui avait de l'esprit de suite, grimpe sur le mont Thabor. Or, sur le sommet de ce mont se trouve une pierre par-dessus laquelle des gens de toute nation ont vainement essayé de sauter. Vaska veut tenter sa chance. Un crâne humain se trouve sur son chemin ; il le pousse du pied. Le crâne lui dit : « Pourquoi me pousses-tu ? J'ai su vivre, je sais rouler dans la poussière ; il t'arrivera la même chose. » Et, en effet, Vaska prend son élan, saute, franchit presque l'obstacle mais son talon s'accroche, et il se casse la tête. Je dois ici faire observer à nos amis slavophiles, fort enclins à repousser du pied les crânes et les peuples pourris, qu'il leur conviendrait de réfléchir sur cette légende.

– Mais à quoi tout cela rime-t-il ? interrompit avec impatience Litvinov. Il est temps que je parte, excusez-moi...

---

1. Héros de chanson de geste, d'une force physique exceptionnelle, irascible, vantard et provocateur.

– Tout cela veut dire, lui répondit Potouguine, les yeux brillants d'un sentiment amical dont Litvinov ne le croyait pas capable, que vous n'avez pas repoussé le crâne, et que peut-être il vous sera donné en récompense de sauter par-dessus la pierre fatale. Je ne veux plus vous retenir, permettez-moi seulement de vous embrasser.

– Je n'essaierai pas de sauter, répondit Litvinov, en embrassant Potouguine à trois reprises.

Aux tristes sensations qui remplissaient son âme vint un instant s'ajouter de la compassion pour ce malheureux solitaire. Mais il fallait partir, partir...

Il rassembla ses paquets.

– Voulez vous que je vous porte quelque chose ? dit Potouguine.

– Merci, ne vous dérangez pas, je porterai tout moi-même.

Il mit son chapeau, prit un sac en main.

– Et ainsi, demanda-t-il sur le seuil de la porte, vous dites que vous l'avez vue ?

– Oui, je l'ai vue.

– Eh bien... que fait-elle ?

Potouguine ne répondit pas tout de suite.

– Elle vous attendait hier... elle vous attendra aujourd'hui.

– Ah !... dites-lui... non, c'est inutile. Adieu... adieu.

Litvinov descendit rapidement l'escalier, se jeta dans une voiture et parvint à la gare, sans jeter un regard à la ville où il laissait une partie de sa vie... Il semblait s'abandonner à un flot puissant qui l'aurait saisi, entraîné, et il était fermement résolu à ne rien faire pour lui échapper.

Déjà il montait dans le wagon...

– Grégoire Mikhaïlytch..., murmura derrière lui une voix suppliante.

Il tressaillit. Était-ce possible ? Irène ! C'était elle, en effet. Enveloppée dans le châle de sa femme de chambre, un chapeau de voyage retenant à peine ses tresses dénouées, elle se tenait sur le quai et le regardait, les yeux mi-clos. « Reviens, reviens, je suis venue te chercher », disaient ces yeux. Et que ne promettaient-ils pas ! Elle ne bougeait pas, elle n'avait pas la force de parler, mais tout en elle semblait implorer grâce.

Litvinov eut de la peine à ne pas fléchir, à ne pas s'élancer vers elle, mais le flot auquel il s'était donné prit le dessus. Il sauta dans le wagon et, se retournant, montra à Irène une place vide à côté de lui. Elle le comprit. Il en était temps encore. Un pas, un mouvement, et deux êtres à jamais liés seraient emportés vers un lointain inconnu... Tandis qu'elle hésitait, un coup de sifflet retentit et le train s'ébranla.

Litvinov se renversa en arrière ; Irène atteignit un banc, chancelante, et s'y laissa tomber, à l'extrême surprise d'un diplomate en disponibilité, rôdant là par hasard. Il connaissait peu Irène, mais s'intéressait beaucoup à elle. Voyant qu'elle était comme évanouie, il présuma qu'elle avait *une attaque de nerfs** et crut de son devoir, du devoir *d'un galant chevalier**, de venir à son secours. Sa surprise prit des proportions tout à fait prodigieuses lorsqu'au premier mot qu'il lui dit, elle se leva tout à coup, repoussa la main qu'il lui tendait et, gagnant la rue, disparut, en quelques instants, dans un de ces brouillards laiteux si fréquents à Baden aux premiers jours d'automne.

XXVI

Il m'est une fois arrivé d'entrer dans la cabane d'une paysanne qui venait de perdre un fils unique et tendrement chéri. À ma grande surprise, je la trouvai tout à fait calme, presque gaie. « Ne vous étonnez pas, dit le mari, qui remarqua sans doute ma perplexité, elle est engourdie maintenant. » Litvinov aussi était « engourdi ». Un calme semblable à celui de cette paysanne l'envahit pendant les premières heures de son voyage. Anéanti, désespéré, il respirait cependant ; il respirait, après toutes les alertes, tous les tourments de la dernière semaine, après tous les coups qui étaient venus, l'un après l'autre, s'abattre sur sa tête. Ces coups l'avaient d'autant plus ébranlé qu'il était peu fait pour de pareils orages. Il ne comptait plus sur rien, ne cherchait plus à se souvenir de rien. Il allait en Russie, il fallait bien aller quelque part ! Mais il n'était plus capable de former le moindre projet. Il ne se reconnaissait pas, il ne comprenait plus ses propres actes, il avait perdu toute personnalité, et cela lui était devenu indifférent. Il lui semblait parfois qu'il était devenu son propre cadavre. Seul le sentiment d'une incurable douleur lui rappelait qu'il n'en avait pas fini avec la vie. De temps en temps il lui paraissait incompréhensible qu'une femme, que l'amour ait pu prendre sur lui une telle influence... « Honteuse faiblesse ! » murmurait-il, et il arrangeait son manteau, s'installait plus commodément. Il fallait commencer une vie nouvelle. Un instant après, il souriait amèrement et s'étonnait de lui-même. Il se mit à regarder par la fenêtre. Le temps était gris ; il n'y avait pas de pluie, mais le brouillard ne s'était pas dissipé et des nuages très

bas voilaient le ciel. Le vent soufflait contre le train ; des traînées de vapeur, tantôt blanche, tantôt noire, se mêlaient à la fenêtre. Litvinov se mit à les suivre des yeux. Sans cesse ni trêve, s'élevant, retombant, s'accrochant à l'herbe, aux buissons, s'étirant, se fondant dans l'air humide, les tourbillons de fumée se pressaient, toujours nouveaux et toujours les mêmes, dans une sorte de jeu monotone. Parfois le vent tournait, le train prenait un virage, et toute cette masse grisâtre disparaissait pour revenir incontinent à la fenêtre opposée, en un panache interminable qui dissimulait à Litvinov la vallée du Rhin. Litvinov regardait, regardait en silence ; une étrange réflexion vint le saisir. Il était seul dans son wagon. Personne ne le dérangeait. « Fumée ! fumée ! » répéta-t-il à plusieurs reprises, et subitement tout ne lui sembla que fumée. Sa vie, son pays, tout ce qui était humain et principalement tout ce qui était russe. « Tout n'est que fumée et vapeur », pensait-il. Tout paraît perpétuellement changer, une image remplace l'autre, les événements se succèdent, mais en réalité tout est toujours identique. Tout se presse, tout se hâte d'aller on ne sait où, et tout s'évanouit sans laisser de trace, sans avoir rien atteint. Le vent tourne, tout se précipite du côté opposé, et là recommence sans relâche le même jeu fiévreux et stérile. Il se souvint de ce qui s'était passé sous ses yeux durant ces dernières années, non sans tonnerre et grand fracas... « Fumée ! murmurait-il, fumée. » Il se souvint des discussions échevelées, des cris dans le salon de Goubariov, des disputes entre personnes de tous les milieux, réactionnaires et progressistes, jeunes et vieux... « Fumée ! répéta-t-il, fumée et vapeur ! » Il se souvint enfin du fameux pique-nique, des

propos et discours d'autres hommes d'État et même de tout ce que préconisait Potouguine… Fumée ! fumée ! et rien de plus. Ses propres efforts, ses sentiments, ses essais et ses rêves ? Leur souvenir ne provoqua plus qu'un geste de découragement.

Pendant ce temps, le train dévorait l'espace. Rastadt, Carlsruhe et Bruchsal étaient depuis longtemps dépassés. Sur la droite, les montagnes s'éloignèrent, se rapprochèrent ensuite, mais moins hautes et moins garnies de forêts. Le train ralentit, puis s'arrêta : on était à Heidelberg. Les wagons s'immobilisèrent sous l'auvent de la station, et des colporteurs se mirent à offrir toutes sortes de journaux, y compris des journaux russes. Les voyageurs changèrent de place, descendirent se promener sur le quai. Mais Litvinov ne quitta pas son coin ; il y restait assis, la tête basse. Tout à coup il entendit prononcer son nom. Il leva la tête : la face de Bindassov apparut à la fenêtre, et derrière elle, était-ce une hallucination ? se montrèrent toutes les figures bien connues de Baden, Mme Soukhantchikov, Vorochilov, Bambaïev… Tous s'approchèrent de lui, tandis que Bindassov braillait :

– Où donc est Pichtchalkine ? Nous l'attendions ! Mais c'est égal, descends, nous allons tous chez Goubariov.

– Oui, frère, oui, Goubariov nous attend !

– Descends, répéta Bambaïev en agitant les bras.

Litvinov se serait mis en colère, s'il n'avait eu sur le cœur un si mortel fardeau. Il dévisagea Bindassov et se détourna en silence.

– On vous dit que Goubariov est ici, s'écria Mme Soukhantchikov, et ses yeux sortirent presque de leurs orbites.

Litvinov ne bougea point.

– Mais écoutez, Litvinov, dit Bambaïev, revenant à la charge, il n'y a pas ici seulement Goubariov, il y a toute une colonie de Russes distingués, jeunes et spirituels. Tous s'occupent de sciences naturelles, tous ont les plus généreuses convictions ! De grâce, restez du moins pour eux. Il y a ici, par exemple, un certain... ah ! j'ai oublié son nom ! Mais c'est tout simplement un génie !

– Laissez-le donc, Rostislav Ardalionytch, dit Mme Soukhantchikov. Vous voyez son vrai visage ; toute sa famille est comme cela. Il a une tante, qui m'avait d'abord paru sympathique. Je suis venue ici avec elle il y a deux jours : elle n'avait fait qu'un saut à Baden et repartait déjà. C'était la deuxième fois que nous voyagions ensemble. Je me mets à l'interroger... Figurez-vous que je n'ai pu tirer une syllabe de cette espèce d'orgueilleuse, de cette odieuse aristocrate !

La pauvre Capitoline Markovna, une aristocrate ! Pouvait-elle s'attendre à semblable humiliation ?

Litvinov se taisait toujours, se détournait et enfonçait sa casquette sur ses yeux. Le train se remit enfin en marche.

– Mais dis-nous donc quelque chose en adieu, homme de pierre que tu es ! cria Bindassov. Vraiment, on n'agit pas ainsi ! Marmotte ! Bonnet de nuit ! ajouta-t-il.

Le train accélérait sa marche, il pouvait impunément être grossier.

– Harpagon ! Limace ! Marsupiau !

Comment ce dernier qualificatif était-il venu à l'esprit de Bindassov ? L'avait-il volé à quelqu'un ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il plut tant à deux messieurs

distingués, jeunes et spirituels, étudiant les sciences naturelles, deux messieurs qui se trouvaient là, que peu de jours après il fit son apparition dans la feuille russe périodique qui se publiait alors à Heidelberg sous le titre : « *À tout venant je crache* !* » ou « Dieu ne nous laissera pas tomber, les petits cochons ne nous mangeront pas[1]. »

Litvinov reprit son refrain : « Fumée, fumée, fumée ! »

« Voilà, se dit-il, il y a maintenant à Heidelberg plus de cent étudiants russes ; ils apprennent tous la chimie, la physique, la physiologie, et ne veulent pas entendre parler d'autre chose. Quatre, cinq ans s'écouleront, et il n'y aura plus quinze des nôtres aux cours de ces célèbres professeurs[2]... Le vent aura tourné, la fumée sera partie d'un autre côté... Fumée... fumée... fumée ! »

La nuit, il traversa Cassel. Avec l'obscurité, une angoisse intolérable le saisit, comme un vautour. Il se mit à pleurer, renfoncé dans un coin de son wagon. Ses larmes coulèrent longtemps, sans soulager son cœur, le déchirant avec une douleur âpre.

Pendant ce temps, dans une auberge de Cassel, Tatiana était étendue sur un lit, brûlante de fièvre ; Capitoline Markovna la veillait.

– Tania, lui disait-elle, pour l'amour de Dieu, permets-moi d'envoyer un télégramme à Grégoire Mikhaïlytch. Permets-le moi, Tania.

---

1. Fait historique. (N.d.A.)

2. Ce pressentiment s'est réalisé : en 1866, il n'y avait plus à Heidelberg que treize étudiants russes au semestre d'été, et douze au semestre d'hiver.

– Non, tante, répondit-elle, il ne faut pas, ne t'effraie pas. Donne-moi de l'eau ; cela passera bientôt.

En effet, une semaine plus tard, sa santé se rétablit et les deux amies continuèrent leur voyage.

XXVII

Sans s'arrêter ni à Pétersbourg ni à Moscou, Litvinov retourna dans sa propriété. Il fut effrayé en revoyant son père, tant il le trouva vieilli et cassé. Le vieillard se réjouit de revoir son fils, autant que peut se réjouir un homme qui en a fini avec la vie. Il s'empressa de lui donner la direction de toutes ses affaires, fort en désordre, et après avoir encore gémi quelques semaines, il acheva de mourir. Litvinov resta seul dans la vieille maison paternelle ; il se mit à faire valoir sa terre, le cœur en lambeaux, sans espoir, sans goût pour le travail et sans argent. L'administration des biens en Russie n'est pas une chose gaie, ce n'est que trop connu. Nous ne nous étendrons donc pas sur les difficultés que rencontra Litvinov. Il ne pouvait pas songer à introduire des réformes et des améliorations ; l'application des principes qu'il avait puisés à l'étranger devait être indéfiniment ajournée ; la nécessité l'obligeait à vivre au jour le jour, à se résigner à toutes sortes de concessions matérielles et morales. Les nouvelles institutions fonctionnaient mal, les vieilles avaient perdu toute force ; l'inexpérience avait à lutter contre la mauvaise foi ; l'ancien état de choses ne soutenait plus rien, immobile et déjà tout branlant, comme posé sur un sol marécageux. Il ne surnageait que la grande idée de « liberté », comme

jadis l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. Il fallait par-dessus tout avoir de la patience, et une patience moins passive qu'active, acharnée, capable de ruse et d'adresse. Cela fut doublement pénible pour Litvinov, dans la disposition d'esprit où il se trouvait. Il avait peu de goût pour la vie… comment en aurait-il eu pour un tel travail ?

Une année s'écoula, puis une deuxième, et une troisième était déjà entamée. L'émancipation des serfs commençait à produire ses fruits, à passer dans les mœurs ; on apercevait le germe de la graine semée, et ce germe ne pouvait plus être foulé par l'ennemi, déclaré ou secret. Quoique Litvinov aie fini par donner à demi-récolte aux paysans la plus grande partie de sa terre, ce qui était revenir à la culture primitive, il eut cependant quelques succès : il rétablit sa fabrique, créa une petite ferme avec cinq ouvriers libres, après qu'une quarantaine s'y furent essayés, épongea ses plus grosses dettes. Ses forces lui revinrent : il recommença à ressembler à ce qu'il était auparavant. À la vérité, un profond sentiment de tristesse ne le quittait jamais. Il menait un genre de vie qui n'était pas de son âge ; il s'était enfermé dans un cercle étroit et avait renoncé à toutes ses relations, mais il n'avait plus cette indifférence mortelle à tout ce qui l'entourait. Il marchait et agissait au milieu des vivants. Les dernières traces du charme auquel il avait succombé avaient disparu, tout ce qui s'était passé à Baden ne lui apparaissait plus que comme un songe. Irène… Son souvenir avait également pâli et s'était évanoui. Il sentait seulement quelque chose de vaguement dangereux se dessiner sous le brouillard qui enveloppait son image. Il n'avait que rarement des nouvelles de Tatiana. Il savait qu'elle s'était établie avec sa tante dans sa petite propriété, située à deux cents verstes de

la sienne, qu'elle y vivait tranquillement, sortant peu, ne recevant presque pas de visites, qu'elle était d'ailleurs paisible et bien portante. Un beau jour de mai, il était assis dans son cabinet et parcourait distraitement le dernier numéro d'un journal de Pétersbourg, quand son domestique lui annonça l'arrivée d'un vieil oncle. Cet oncle, cousin de Capitoline Markovna, venait précisément de lui rendre visite. Il avait acheté un bien dans le voisinage de Litvinov et allait en prendre possession. Il demeura plusieurs jours chez son neveu et l'entretint beaucoup de la vie que menait Tatiana. Le lendemain de son départ, Litvinov envoya à celle-ci une lettre, la première depuis leur séparation. Il lui demandait la permission de renouer leurs relations, au moins par correspondance ; il désirait également savoir s'il devait renoncer à la pensée de la revoir un jour. Ce n'est pas sans émotion qu'il attendit une réponse... Elle vint enfin. Tatiana répondait amicalement à son ouverture : « Si vous avez l'idée de venir nous voir, disait-elle pour terminer, venez, vous nous ferez grand plaisir. On dit que les malades mêmes vont mieux quand ils sont réunis que séparés. » Capitoline Markovna lui faisait ses salutations. Litvinov fut pris d'une joie enfantine ; il y avait longtemps que rien n'avait fait si gaiement battre son cœur. Tout lui sembla soudain respirer le bonheur et la sérénité. Quand le soleil se lève et chasse l'obscurité de la nuit, un léger souffle se répand avec les rayons du matin sur la face de la terre et la ressuscite. Litvinov parut vivre quelque chose de semblable. Il riait à tout propos ce jour-là, en inspectant son domaine ou en donnant des ordres à ses ouvriers. Il se mit rapidement à préparer son voyage, et quinze jours plus tard il partait voir Tatiana.

XXVIII

Il faisait route assez lentement, par des chemins de traverse, sans autre incident que le bris d'une jante à l'arrière. Un maréchal ferrant tâcha de réparer, se mit à forger, forger, pesta contre la roue et contre lui-même, puis finit par déclarer qu'il n'y pouvait rien. Par bonheur il se trouva qu'on pouvait parfaitement voyager avec une roue brisée, pourvu que ce fût sur un chemin « mou », c'est-à-dire dans la boue. Cet accident valut à Litvinov trois curieuses rencontres. À un relais, il tomba sur une réunion de propriétaires présidée par Pichtchalkine, qui fit sur lui l'effet de Solon ou de Salomon, tant ses discours étaient empreints de prudence et tant il avait conquis l'absolue confiance de tous les présents. Par son extérieur même, Pichtchalkine rappelait un vieux sage de l'antiquité. Il n'avait plus qu'une touffe de cheveux sur la tête ; une expression de béatitude vertueuse, digne, s'était figée à jamais sur sa face bouffie et solennelle. Il félicita Litvinov d'être venu dans « son » propre district, « s'il était possible d'employer une expression aussi ambitieuse », puis il se tut majestueusement, pris d'un accès de sentiments élevés. Litvinov put cependant tirer de lui quelques nouvelles, entre autres de Vorochilov. Cet homme à la si fabuleuse érudition avait repris du service et avait déjà lu aux officiers de son régiment une leçon sur le « bouddhisme » ou le « dynamisme », quelque chose de ce genre… Pichtchalkine ne s'en souvenait plus au juste. À un autre relais, on tarda beaucoup à atteler les chevaux. Le jour se levait à peine. Litvinov sommeillait dans sa calèche. Une voix qui ne lui était pas inconnue le

réveilla ; il ouvrit les yeux… Grand Dieu ! N'était-ce pas M. Goubariov, en jaquette grise et en large pantalon du matin, qui se tenait sur le perron de la maison de poste et vomissait des injures ? Non, ce n'était pas M. Goubariov… mais quelle étonnante ressemblance ! Cet individu avait seulement une bouche plus large, une dentition plus complète, un regard plus sauvage, un nez plus fort, une barbe plus touffue et, de façon générale, la tournure plus lourde et plus épaisse.

– Gredins ! Gredins ! vociférait-il en ouvrant largement une mâchoire de loup, avec une colère qui ne connaissait pas de répit. Païens que vous êtes ! Voilà cette liberté si vantée… On ne peut même pas avoir de chevaux… Gredins !

– Gredins ! Gredins ! glapit derrière lui une seconde voix, et un second individu en jaquette grise apparut sur le perron.

Cette fois, il s'agissait réellement et sans doute possible du véritable Goubariov, Étienne Nikolaïévitch Goubariov.

– Peuple de païens ! continuait-il à l'instar de son frère (le premier était en effet son frère aîné, ce « dentiste » de la vieille école qui administrait ses biens). Il faut les rosser, il n'y a que cela à faire ; il faut leur cogner sur le museau. Ils ne parlent que de liberté, du maire du canton !… Attendez, je vais leur faire voir… Mais où est M. Roston ? À quoi pense-t-il ? C'est son affaire, à ce fainéant, de nous éviter ces tracas…

– Je vous avais bien dit, frère, remarqua Goubariov l'aîné, qu'il n'était bon à rien. C'est un fainéant ! Roston ! Roston ! Où es-tu fourré ?

– Roston ! Roston ! beugla le puîné, le grand Goubariov. Appelez-le donc plus fort, Dorimédonte Nikolaïtch.

– J'en suis déjà tout égosillé, Étienne Nikolaïévitch. Roston !

– Me voici ! me voici ! fit une voix essoufflée, et à l'angle de la cabane apparut... Bambaïev.

Litvinov laissa échapper un cri de surprise. Le malheureux enthousiaste était affublé d'une vieille houppelande dont les manches tombaient en lambeaux. Ses traits n'étaient pas tant changés que déformés et racornis ; ses yeux hagards exprimaient une terreur servile, une soumission famélique, tandis que des moustaches teintes ornaient toujours ses lèvres charnues. Du haut du perron, les frères Goubariov, à l'unisson, se mirent immédiatement à lui laver la tête. Il s'était arrêté devant eux, dans la boue et, courbant humblement l'échine, il essayait de les apaiser par son humble sourire, pétrissant sa casquette de ses mains rougeaudes et les assurant que les chevaux seraient prêts dans un instant. Les frères ne s'arrêtèrent que lorsque le puîné aperçut Litvinov. Soit qu'il le reconnût, soit qu'il eût honte de son comportement devant un étranger, il tourna subitement sur ses talons, comme un ours, et mordant sa barbe, il rentra dans la maison de poste. L'aîné se tut également et, d'un air non moins revêche, le suivit dans sa retraite. Le grand Goubariov n'avait pas perdu, semblait-il, son influence dans son pays.

Bambaïev allait rejoindre les deux frères. Litvinov l'appela par son nom. Il regarda en arrière, s'abrita les yeux de la main et, reconnaissant Litvinov, se précipita vers lui, les bras tendus. Ayant atteint la calèche, il saisit

la portière, y appuya sa poitrine et pleura comme trois fontaines.

– Finissez, finissez donc, lui dit Litvinov, en se penchant sur lui et en lui touchant l'épaule.

Mais il continuait à sangloter.

– Voilà… voilà jusqu'où… balbutiait-il.

– Bambaïev ! rugirent les frères de l'intérieur du relais.

Bambaïev leva la tête et essuya rapidement ses larmes.

– Bonjour, mon ami, murmura-t-il, bonjour et adieu. Tu entends, on m'appelle.

– Mais comment te trouves-tu ici ? demanda Litvinov, et que signifie tout cela ? Je croyais qu'ils appelaient un Français…

– Je suis leur régisseur, leur majordome, répliqua Bambaïev en dirigeant son doigt vers le relais. Ils m'ont donné un nom français par plaisanterie. Que faire, mon vieux ? Je meurs de faim, je n'ai plus le sou, il a bien fallu passer sous le joug. Il ne s'agissait plus d'être ambitieux !

– Mais y a-t-il longtemps qu'il est en Russie ? Et comment s'est-il séparé de sa cour ?

– Eh ! frère, tout cela est terminé, les temps ont changé… Mme Soukhantchikov, Matrona Kouzminichna, il l'a tout simplement mise à la porte. De douleur, elle est partie pour le Portugal…

– Comment ? Elle est au Portugal ? Quelle histoire !

– Oui, frère, au Portugal, avec deux matroniens.

– Avec qui ?

– Avec des matroniens. Les hommes de son parti s'appellent ainsi.

– Matrona Kouzminichna a un parti ? Quelle importance a-t-il ?

– Eh bien, il est composé de ces deux individus. Quant à lui, il y a près de six mois qu'il est revenu ici. On a mis les autres sous surveillance, mais à lui il n'est rien arrivé. Il vit dans son village avec son frère, et si tu entendais maintenant...

– Bambaïev !

– Tout de suite, Étienne Nikolaïtch, tout de suite. Et toi, mon petit père, tu fleuris, tu profites ? Grâces en soient rendues à Dieu ! Où vas-tu ainsi ? Ah ! Je n'aurais jamais songé... Tu te souviens de Baden ? Voilà une vie ! À propos, tu te rappelles bien de Bindassov ? Figure-toi qu'il est mort ! Il a pris un emploi dans les fermes de l'eau-de-vie, s'est querellé dans un cabaret et a eu la tête fendue avec une queue de billard. Oui, les temps sont devenus bien difficiles ! Et pourtant, je le dirai toujours, la Russie, il n'y a que la Russie ! Regardez un peu cette paire d'oies ! Il n'y en a pas de pareilles, dans toute l'Europe. De vraies oies d'Arzamas !

Après avoir payé ce dernier tribut à son inextirpable besoin d'enthousiasme, Bambaïev courut à la maison de poste, où l'on prononçait son nom avec toutes sortes d'imprécations.

À la fin de cette même journée, Litvinov approchait de la propriété de Tatiana. La maisonnette où vivait celle qui avait été sa fiancée était située sur un coteau, au-dessus d'une petite rivière, au milieu d'un jardin fraîchement planté. Cette maisonnette était toute neuve, à peine achevée ; on la voyait de loin dominant la rivière et les champs. Litvinov la découvrit à une distance de deux verstes. Au dernier relais, il avait été saisi d'un trouble intérieur qui n'avait fait que croître. « Comment serai-je accueilli ?

pensait-il. Comment vais-je me présenter ? » Pour se distraire, il engagea la conversation avec le postillon, paysan déjà mûr, à barbe grise, qui lui avait cependant compté trente verstes alors qu'il n'y en avait pas vingt-cinq. Il lui demanda s'il connaissait les propriétaires de Chestov.

– De Chestov ? Comment ne pas les connaître ! Ce sont de braves dames, il n'y a rien à dire. Elles soignent les pauvres gens. Ce sont de vrais médecins. On vient chez elles de partout aux alentours, il y a foule parfois ! Quand, par exemple, quelqu'un tombe malade ou se blesse, tout de suite on va chez elles ; elles vous donnent du vulnéraire, une petite poudre ou un emplâtre, et cela soulage. Et il n'y a pas à les remercier. « Nous ne faisons pas ça pour l'argent », qu'elles disent. Elles ont aussi ouvert une école… mais ça, c'est des bêtises…

Tandis que le postillon bavardait, Litvinov ne détachait pas ses yeux de la maisonnette. Une femme vêtue de blanc apparut sur le balcon, y resta un moment, puis disparut.

– N'est-ce pas elle ?

Son cœur eut un violent sursaut.

– Plus vite ! plus vite ! cria-t-il au postillon.

Celui-ci lança ses chevaux. Encore quelques instants… et la calèche passa le portail grand ouvert. Capitoline Markovna accourut sur le perron, hors d'elle-même, toute rouge, frappant des mains. Elle criait :

– Je l'ai reconnu, je l'ai reconnu la première ! C'est lui, c'est lui ! Je l'ai reconnu !

Litvinov sauta lestement à terre, sans donner au petit cosaque qui s'était approché le temps d'ouvrir la portière. Embrassant à la hâte Capitoline Markovna, il se jeta dans la maison, traversa l'antichambre, la salle à manger… et se

trouva devant Tatiana. Elle le regarda avec douceur, timidité (elle avait un peu maigri, ce qui ne lui seyait pas mal) et lui tendit la main. Il ne la prit pas et tomba à ses genoux. Elle ne s'y attendait pas, ne sut que dire ni que faire… Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle avait peur, mais son visage respirait la joie.

– Grégoire Mikhaïlytch, que vous arrive-t-il, Grégoire Mikhaïlytch ? disait-elle…

Il continuait à baiser le pan de sa robe, se rappelant avec attendrissement le jour où, à Baden, il s'était aussi mis à ses genoux… Que les choses étaient différentes alors !

– Tania, répétait-il, Tania, m'as-tu pardonné ?

– Tante, tante, qu'est-ce que cela ? demanda Tatiana à Capitoline Markovna, qui venait d'entrer.

– Laisse-le faire, Tatiana, répondit la bonne vieille, tu vois : il se rend à merci.

*

Cependant il est temps de finir ; il n'y a plus rien à ajouter, le lecteur devine le reste…

Mais Irène ?

Elle est toujours aussi ravissante, malgré ses trente ans. Elle a un nombre incalculable d'admirateurs, et elle en aurait encore davantage si…

Le lecteur me permettra-t-il de le transporter un moment à Pétersbourg, dans l'un des plus splendides édifices de la ville ? Voyez : nous sommes dans un vaste appartement, décoré, je ne dis pas richement (l'expression serait trop faible) mais de façon solennelle, imposante, avec un art exquis. Ne sentez-vous pas comme un frémissement ?

Vous avez pénétré dans un temple consacré à la vertu la plus immaculée, à la morale la plus sublime, en un mot à ce qui n'est pas terrestre. Il y règne je ne sais quel silence réellement mystérieux. Des portières de velours aux portes, des rideaux de velours aux fenêtres, un tapis doux et épais sur le plancher, tout y est ménagé pour adoucir le moindre son et éviter les sensations brutales. Des lampes soigneusement voilées inspirent des sentiments salutaires ; un parfum de bon goût est répandu dans cet air confiné, le samovar même ne siffle, sur la table, qu'avec réserve et modération. La maîtresse de la maison, personnage très important du monde pétersbourgeois, parle si bas qu'on peut à peine l'entendre. Elle parle toujours de cette façon, comme s'il y avait dans la même chambre un malade à l'agonie, et sa sœur, chargée de verser le thé, remue les lèvres sans en faire sortir aucun son, de sorte qu'un jeune homme assis devant elle, tombé par hasard dans son temple, ne peut se rendre compte de ce qu'elle lui veut, tandis qu'elle lui murmure simplement, pour la sixième fois : « *Voulez-vous une tasse de thé* ? » Dans les angles du salon, on aperçoit des hommes jeunes mais déjà vénérables. Leurs regards dénotent une servilité tranquille ; l'expression de leurs visages, quoique insinuante, est d'un calme inaltérable ; quantité de décorations brillent discrètement sur leurs mâles poitrines. La conversation est également très paisible : elle n'a pour objet que des sujets religieux et patriotiques, comme *La Goutte mystérieuse* de Glinka[1], les missions d'Orient, les monastères

---

1. Théodore Nikolaïevitch Glinka (1786-1880) : écrivain, mystique et poète religieux. *La Goutte mystérieuse* parut en 1861.

et les confréries de Biélorussie. Les laquais ne se montrent que rarement ; leurs mollets énormes, emprisonnés dans des bas de soie, tremblent silencieusement à chaque pas ; l'empressement respectueux de ces robustes mercenaires fait ressortir encore davantage le caractère général de distinction, de vertu, de piété… C'est un temple, un vrai temple !

– Avez-vous vu aujourd'hui Mme Ratmirov ? demande langoureusement une dame.

– Je l'ai rencontrée aujourd'hui chez *Lise**, répond la maîtresse de la maison, d'une voix éthérée qu'on aurait pris pour une harpe éolienne. Elle me fait pitié… *Elle a un esprit aigri**… *Elle n'a pas la foi**.

– Oui, oui, reprend la même personne, vous souvenez-vous ? Pierre Ivanytch a dit d'elle, et fort judicieusement, *qu'elle a… qu'elle a** l'esprit aigri.

– *Elle n'a pas la foi**, répète la maîtresse de maison, de sa voix évanescente comme la fumée d'encens. *C'est une âme égarée**. Elle a l'esprit aigri.

– Elle a l'esprit aigri, semblent répéter les lèvres de sa sœur.

*

Voilà pourquoi tous les jeunes gens ne sont pas amoureux d'Irène. Ils la redoutent, ils ont peur de son « esprit aigri ». C'est une phrase habituelle à son égard et, comme toute phrase, elle renferme une part de vérité. Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les jeunes gens qui ont peur d'elle, mais encore des hommes mûrs, haut placés, voire d'importants personnages. Nul ne sait faire remarquer

plus exactement et plus finement l'aspect ridicule ou mesquin de chaque caractère ; il n'est donné à personne de le stigmatiser ainsi d'un mot… Et ce mot est d'autant plus incisif qu'il sort d'une bouche parfumée et riante… Il est difficile de dire ce qui se passe dans cette âme, mais parmi la foule de ses adorateurs, la renommée n'accorde à aucun d'eux le titre d'élu.

Le mari d'Irène avance rapidement dans le chemin que les Français appellent celui des honneurs. Le général obèse le dépasse ; le condescendant demeure en arrière. Dans la même ville qu'Irène végète également notre ami, Sozonte Potouguine ; il ne la voit que rarement. La jeune enfant confiée à ses soins vient de mourir. Il n'a plus besoin d'entretenir de relations avec Mme Ratmirov.

Table des matières

Dépôt légal : 4e trimestre 2008